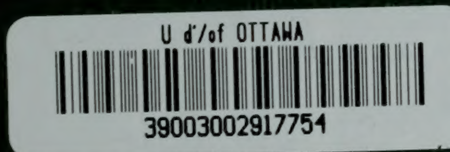

U d'/of OTTAWA
39003002917754

L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

OUVRAGES ET ESSAIS POLITIQUES DU MÊME AUTEUR

PARUS EN FRANCE

Les lois promulguées en 1910 dans l'empire ottoman (dans l'*Annuaire de Législation Étrangère*, 2e série, Xe année), Paris 1911.
Salonique occupée et administrée par les Grecs, (dans la *Revue générale de Droit International Public*, tome XX, p. 207-242), Paris 1913.
Les cruautés allemandes. Réquisitoire d'un neutre, avec préface de M. Paul Girard, membre de l'Institut, 6e mille (Nouvelle librairie Nationale), un volume in-16°, Paris 1915.
La crise hellénique, (dans la *Revue de Paris* du 1er février 1916).
L'alliance gréco-serbe, (dans le *Correspondant* du 25 février 1916).
Ainsi parla Venizelos..., 4e mille (Librairie Plon), un volume in-16°, Paris 1916.
Les évènements d'Athènes des 1er et 2 décembre 1916, (dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1917).
Constantin Ier roi des Hellènes, (Editions Bossard), un volume in-16°, Paris 1916.
La démocratie grecque, (dans *Foi et Vie* du 1er janvier 1918), conférence donnée à la salle de la Société de Géographie le 16 décembre 1917, sous la présidence de M. Théophile Homolle, membre de l'Institut.
La grande guerre, les nations et les hommes. Réflexions d'un contemporain, (Berger-Levrault, libraires-éditeurs), un volume in-16°, Paris-Nancy, 1918.
L'effort grec, (dans la *Revue hebdomadaire* du 31 août 1918).

ARTICLES SUR LES QUESTIONS ORIENTALES PARUS DANS LES JOURNAUX FRANÇAIS.

Dans le *Temps* du 31 août 1912, du 23 février 1916.
Dans le *Journal des Débats* du 12 octobre 1915, du 22 décembre 1916, du 27 janvier 1917, du 23 septembre 1917, du 21 août 1918, du 2 octobre 1918.
Dans l'*Information* du 22 août 1915.
Dans l'*Homme libre* du 27 juin 1918.
Dans l'*Humanité* du 30 juin 1918, du 18 août 1918.
Dans l'*Europe nouvelle* du 13 juillet, 3 août, 17 août, 31 août, 21 septembre, 28 septembre, 5 octobre, 19 octobre 1918.

TRADUCTION

Cinq ans d'histoire grecque, 1912-1917. Discours prononcés à la Chambre des députés, en août 1917, par MM. E. Venizelos, président du Conseil, N. Politis, ministre des Affaires étrangères. E. Répoulis, ministre de l'Intérieur, et Cafandaris, député (Berger-Levrault, libraires-éditeurs, Paris-Nancy, 1917).

Léon MACCAS
Docteur en droit de l'Université d'Athènes,
Directeur des *Études franco-grecques*.

L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

SON HISTOIRE - SA PUISSANCE - SON SORT

(Avec une carte en couleurs hors-texte.)

...Nous serions indignes du grand destin qui nous est échu, si nous pouvions sacrifier quelque peuple, petit ou grand, aux appétits, aux rages de domination implaceble qui se cachent sous les derniers mensonges de la barbarie...

(17 septembre 1918.)

Georges CLEMENCEAU

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1919

AVANT-PROPOS

Un des enfants de cette Alsace que, l'autre jour, la France a retrouvée, a résumé en une puissante formule une éternelle vérité : « La dernière victoire appartient toujours à l'opinion publique ». Aujourd'hui, où le drapeau français flotte sur Strasbourg et sur Mulhouse, ces mots de Dollfus nous semblent plus vrais encore qu'ils ne le furent jamais. Et ils méritent d'être placés à la tête de ce livre : vrais pour la patrie de leur auteur, — pour l'Alsace française, ils ne pourront que l'être aussi pour l'Asie-Mineure, — pour l'Alsace hellénique ; Ce livre, en effet, s'adresse surtout à l'opinion publique, à cette opinion qui, depuis quatre ans, a remporté tant de victoires et à qui l'Hellénisme entier fait aujourd'hui appel, pour lui en demander encore une : celle qui consacrera la libération des populations grecques d'Asie.

Ce livre est loin d'être complet. Dans notre hâte de poser la question qui en est l'objet, — et qui nous tient tant à cœur ! — nous n'avons pas eu le temps de réunir toute la documentation par laquelle nous aurions voulu étayer les pages qui suivront. Mais la question est, par elle-même, si limpide, que point n'est besoin de faire la chasse aux témoignages et aux arguments pour plaider la cause que notre conscience d'homme libre nous a poussé à défendre ici. L'histoire en fait une cause célèbre. Le droit des peuples en fait une cause juste. La logique pure en fait une cause entendue. L'équité des nations victorieuses en fera demain, nous en sommes certain, une cause gagnée.

Dans ce livre on ne trouvera pas de phrases sonores : on trouvera des faits. On n'y trouvera pas de l'éloquence déclamatoire : on trouvera la vérité d'hier et la vérité de demain, — hier, la même que demain : la vérité tout court. Et la vérité se suffit trop à elle-même pour qu'il faille, par de longues dissertations, en faire précéder l'exposé.

L. M.

Paris le 28 novembre 1918.

L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

PREMIÈRE PARTIE

L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

CHAPITRE PREMIER

La préhistoire et l'antiquité.

I. — Communauté d'origine des Grecs d'Asie et des Grecs d'Europe.

L'Hellénisme possède sur l'Orient méditerranéen des droits plusieurs fois millénaires. Il faut en effet remonter à la préhistoire pour fixer l'origine de son installation non seulement dans l'Europe orientale, mais encore en Asie-Mineure. C'est à l'émigration de ceux qui, des fins fonds de l'Asie, vinrent sous les noms les plus divers, — Pélasges, Dryopes, Abantes, Lélèges, Epéens, Caucones, etc. — s'établir au sud des Balkans, que nous devons la naissance de l'Hellade européenne. Mais le passage de tous ces Asiates à travers l'Asie-Mineure laissa aussi dans ce dernier pays des traces si profondes que, comme le prouva l'historien Ernest Curtius (1), le mouvement postérieur qui

(1) Ernest Curtius : *Histoire de la Grèce*.

porta une partie des Hellènes de l'Hellade sur la côte asiatique présente le caractère d'un retour plutôt que d'un mouvement de colonisation.

Les érudits ont confronté la langue d'Homère et de Démosthène avec les vestiges des anciennes langues de l'Asie-Mineure, avec l'arménien moderne, avec la langue primitive des Perses — conservée dans les ouvrages attribués à Zoroastre, — enfin, avec le sanscrit, souche première des langues indo-européennes. Or, dans tous ces idiomes, il y a une foule de mots aux radicaux presque identiques ; ils ont tous la même structure grammaticale, les mêmes modes de dérivation et d'inflexion. Cette parenté des langues attestait la parenté de l'origine. Et l'histoire de cette époque lointaine semble prouver qu'il n'est pas étonnant que Grecs et Troyens, Lyciens ou Dardanes, aient parlé, pendant le siège de Troie, une langue, sinon identique, du moins presque semblable, en tout cas analogue : il n'est point surprenant qu'Homère les ait fait converser entre eux : ce n'était pas là rien qu'un expédient de poète.

C'est donc d'un mouvement de *réintégration* et non point de *colonisation* que nous devons parler, lorsque nous nous rapportons au siècle qui suivit la guerre de Troie et que nous observons les premières tendances expansionnistes des Grecs vers l'Asie-Mineure.

D'ailleurs, les rapports entre les régions progressivement hellénisées de l'Asie-Mineure et le point de départ européen des immigrés, — c'est-à-dire la Grèce proprement dite, — étaient tels, durant toute l'antiquité, qu'ils ne sauraient aucunement être comparés aux relations qui unissaient aux temps des Romains et qui relient dans les temps modernes une colonie avec sa métropole. Les Grecs installés en Asie-Mineure conservaient la religion, la législation et les usages de la mère-patrie ; leur solidarité militaire et financière avec cette dernière était le plus souvent des plus étroites, se traduisant, notamment en temps de guerre, par

un concours précieux, offert de part et d'autre avec un empressement remarquable. La mer Egée les unissait plutôt qu'elle ne les séparait ; si aucune convention écrite ne réglait leurs rapports mutuels, un respect et une affection réciproques présidaient à leur coopération ; et le feu que les émigrés allumaient au Prytanée de la métropole, ce feu qu'ils emportaient avec eux, qu'ils conservaient religieusement et qu'une fois éteint, ils venaient rallumer à son premier foyer, — ce feu était le symbole de cette filiation, de cette intime parenté que Denys d'Halicarnasse a si heureusement soulignée en écrivant (1) : «... Autant les parents ont le droit d'être honorés par leurs descendants, autant les fondateurs des villes ont le droit de l'être par les émigrés ».

Le mouvement expansionniste des Hellènes de Grèce, s'affirma en Asie en premier lieu sur toute l'étendue des côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Les anciens habitants de ce littoral, — les Léléges, les Cariens, les Courites, — ont été facilement expulsés et la vie hellénique s'y est épanouie resplendissante. Qui ne connaît l'ancienne prospérité et le si célèbre développement des arts, des sciences, de la poésie, dans ces charmantes provinces micrasiatiques, en Eolie, en Ionie et en Doride, dont les deux dernières ont même donné leur nom à deux des ordres de l'antique architecture grecque ?

II. — L'Éolie et l'Ionie.

D'après Strabon, la fondation de l'*Eolie* remonte à une soixantaine d'années à peine après la guerre de Troie. Les premiers immigrés furent des Achéens ; et Penthilus, fils d'Oreste et petit-fils d'Agamemnon, est regardé comme leur chef principal. Mais l'expulsion des habitants de la Thessalie, de la Béotie et de la Locride ne tarda pas à amener aussi une grande partie d'entre eux sur

(1) III, 7.

la côte d'en face, où l'Eolie fut bientôt dotée d'une douzaine de villes, s'étendant depuis Cyzique jusqu'au delà du fleuve Hermos (actuellement Gediz Chaï). Parmi ces villes, dont tous les noms sont cités par Hérodote, quelques-unes demeurèrent célèbres : Pergame, dont on dira plus loin l'histoire ; Myrine dont on a retrouvé de gracieuses statuettes dues à l'école de Lysippe et de Praxitèle ; Kymi qui était le centre et la capitale de la confédération éolienne et où avaient lieu les congrès et les fêtes religieuses des Eoliens ; enfin Smyrne que les Eoliens n'ont perdue que vers 680 av. J. C., et qui, à partir de cette date, adhéra aux Ioniens pour devenir le centre de la civilisation ionienne.

Les premiers Grecs qui émigrèrent en *Ionie* et qui soumirent ou en expulsèrent ses habitants d'alors, furent des émigrés d'Ægialie. Conduits par Néléus et Androcle, fils de Codrus, ils s'établirent sur la côte asiatique en 1054, après avoir traversé l'Attique, l'île Eubée et les Cyclades. Ils fondèrent, à leur tour, en Asie-Mineure, douze grandes et belles villes, dont la plupart ont conservé à travers les âges leur ancienne célébrité : Phocée (près de l'embouchure de l'Hermos), d'où sont partis les fondateurs de Marseille ; Clazomènes (à quelques kilomètres de Smyrne) ; Colophon (au sud de Smyrne) ; Ephèse où fut construit le plus grand temple de l'Asie grecque, la « merveille du monde » consacrée à Artémis ; Priène, où les Ioniens organisaient chaque année de magnifiques fêtes en l'honneur du printemps ; Milet (au sud-est de l'île de Samos). Et sur le promontoire de Mycale fut construit un temple panionien, qui, consacré à Poseidon, était le centre de ces villes confédérées. Les fêtes, les jeux, le trafic commercial, les procès, les débats politiques étaient toujours tenus ou célébrés dans ce foyer de la république ionienne. Et le développement de l'Ionie s'affirma dans le domaine économique aussi bien que dans le domaine intellectuel et artis-

tique. L'essor de sa marine marchande et de son commerce fut tout simplement prodigieux. Milet disposait de quatre ports ; grâce à sa nombreuse flotte, elle communiquait avec l'Hellade et aussi avec tout le littoral de la Méditerranée et du Pont-Euxin, sans négliger non plus son commerce continental, qui lui valut des relations économiques très étroites avec l'intérieur de l'Asie-Mineure.

III. — La Doride, les Détroits, les côtes de la Mer Noire.

Plus au sud, sur la côte qui s'étend jusqu'en face de Rhodes, des émigrés, partis de Trézène, d'Epidaure et de Mégare, fondèrent la *Doride*. Les habitants autochtones, qui étaient des Cariens, furent vite soumis et civilisés et des villes non moins célèbres que celles de l'Ionie et de l'Eolie furent bâties. Bornons-nous à signaler Cnide et Halicarnasse — la patrie des trois historiens : Herodote, Ctésias et Denys, — et à rappeler que la fédération qui y fut établie avait, comme les autres fédérations micrasiatiques, un temple commun : il était consacré à Apollon et s'élevait à l'extrême pointe orientale de l'île de Cos.

Les Grecs n'émigrèrent que plus tard, — vers le VIII[e] siècle av. J. C., — sur la côte asiatique de l'*Hellespont* et de la *Propontide*. Ils construisirent là aussi des villes fameuses, telles Lampsaque, Kios, Myrlia, Chalcédoine, — cette dernière fondée par les Mégariens qui fondèrent aussi l'antique Byzance sur la côte européenne du Bosphore. Et il ne serait pas inutile de rappeler ici que la position géographique exceptionnelle de Byzance ne fut pas méconnue par les anciens Grecs, dont un, et non des moindres, Hérodote, n'a pas manqué de critiquer la clairvoyance des Chalcédoniens qui, malgré qu'ils eussent longé tout le littoral du Bosphore, n'avaient point préféré s'installer là où s'élève aujourd'hui Constantinople. « S'ils

n'étaient pas aveugles, a dit d'eux le grand historien grec de l'antiquité, ils n'auraient pas choisi pour bâtir une ville le pire endroit, alors que tout près ils pouvaient disposer du meilleur » (1).

Signalons enfin le mouvement expansionniste grec qui poussa les habitants de Milet vers *les côtes asiatiques de la mer Noire*, de cette mer que les anciens redoutaient à cause de ses tempêtes et que, par euphémisme, ils nommèrent Pont-Euxin (mer hospitalière). La plupart des villes qui y furent construites, gardèrent jusqu'à nos jours leurs anciens noms, si bien qu'il ne faut pas être un historien pour connaître Sinope, — célèbre dans l'antiquité pour ses vastes ports, ses arsenaux, et sa prospérité économique, — Amissos, Trébizonde (fondée par les habitants d'Amissos), etc.

IV. — L'Asie-Mineure a forgé la puissance hellénique.

L'histoire ancienne de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure n'est dans son origine, comme toute l'histoire hellénique, qu'une suite de charmantes légendes. Mais ces légendes sont imprégnées d'un esprit si éminemment grec, qu'on ne saurait ne pas leur faire place dans n'importe quel exposé historique ayant l'Hellade pour objet. Comme l'a si justement remarqué dernièrement un des plus distingués hellénistes de France, M. Gustave Fougères, « un cycle de légendes concordantes ne vaut certes pas un témoignage historique, mais il autorise du moins quelques présomptions approximatives » (2).

Or, les légendes qui nous parlent du premier contact

(1) Herodote, IV, 144.

(2) V. sa conférence sur *la Mission de l'Hellénisme et le devoir du oldat grec d'après l'histoire et dans le présent* (parue dans les *Études franco-grecques* de juin 1918 p. 152).

de l'Hellénisme avec l'Asie-Mineure, n'ont-elles pas toutes, — si l'on y regarde de près, — un *leit-motiv* unique? N'y voit-on pas toujours le même besoin national, peut-on dire, des Grecs — de ce peuple conscient de sa force intellectuelle et économique — de faire de la mer Egée une mer hellénique, d'étayer par une victoire en Asie son œuvre européenne et de puiser sur les côtes de l'Asie-Mineure cette puissance matérielle ou morale qui l'aidera à faire de la Grèce le berceau et le foyer de l'ancienne civilisation? Jason ne deviendra roi qu'après qu'il se sera emparé en Colchide de la Toison d'or. L'expédition de Troie correspondra soit à la nécessité économique qui obligeait les Grecs à devenir les maîtres de la côte asiatique de l'Archipel (1), soit au sentiment des Hellènes que leur race n'aura pas établi sa suprématie morale sur les autres peuples avant que le crime d'un Asiate « barbare » soit puni d'une manière exemplaire (2). Et au cours de la lutte poursuivie autour de Troie, c'est la crainte de se voir battus et moralement diminués par les guerriers d'Asie qui inspirera cet émouvant appel du bouillant Achille à la concorde et à l'union panhellénique, qui se termine par ces mots classiques : « Mais pour aujourd'hui ne songeons qu'à combattre, le plus tôt possible, car il ne faut pas que nous perdions ici notre temps à parler ou à ne rien faire : *il nous reste de grands travaux à accomplir!* » (3).

Et si nous passons de la mythologie à l'histoire nous voyons également que la possession de l'Asie-Mineure s'affirme, — cette fois véritablement, — comme une nécessité vitale pour la Grèce, dans l'accomplissement de son devoir national et de sa mission civilisatrice. La mer Egée et les côtes qui l'encadrent ne sont-elles pas le carrefour où la culture et la barbarie, où l'esprit du progrès et celui de la

(1) V. A. Sartiaux : *Troie, la guerre de Troie.*

(2) V. Fougères, *op. cit.*, p. 154.

(3) *Iliade*, chant XIX, vers 146 et suiv.

conquête brutale, où la liberté et le despotisme, où l'amour du beau et l'amour du colossal devront livrer, — et à combien de reprises différentes, — le suprême combat dont l'avenir de la civilisation et de l'humanité sera l'enjeu? Comment les Grecs, qui étaient jusqu'au XIXe siècle la seule race capable de défendre dans ces parages les plus nobles conquêtes spirituelles dont l'univers avait à s'enorgueillir, — comment les Grecs pouvaient-ils permettre qu'une porte ouverte fût laissée dans l'Asie-Mineure occidentale, par où la barbarie pourrait s'introduire et submerger l'Europe?

Mais ce danger n'avait pas frappé leurs yeux avant le Ve siècle av. J. C. Ce ne fut que vers l'année 500 qu'ils s'en aperçurent, lorsque la fédération ionienne fut conquise par Cyrus, lorsqu'un régime de « tyrans » aristocrates fut établi par les Perses à Milet et ailleurs, au mépris du sentiment et de la volonté de la population, et lorsque le tyran de Milet, tenta de conquérir l'île de Naxos, à la tête des troupes perses.

V. — Les guerres médiques.

Ce fut l'origine des guerres médiques. Et ces guerres ont démontré deux choses : d'abord que l'Asie-Mineure occidentale était déjà tout à fait grecque, de sentiments et d'aspirations, de culture et d'idéal; et ensuite, que l'intérêt non seulement de la Grèce mais aussi de toute l'humanité, dont les Hellènes étaient seuls à incarner et à défendre à cette époque la cause, exigeait impérieusement la réunion aussi étroite que possible des populations séparées par la mer Egée.

La volonté hellénique des Ioniens s'exprima nettement dès que la menace perse devint évidente. Milet se révolta contre les incurseurs en 499 et son exemple fut bientôt suivi par les autres villes ioniennes qui emprisonnèrent ou expulsèrent les agents dévoués des Perses. Aristagoras, le

Milésien, demanda l'appui des Spartiates et ensuite des Athéniens.

Ces derniers, Ioniens eux-mêmes d'origine, sentirent immédiatement la solidarité qui unissait leurs intérêts avec ceux de leurs frères d'au delà l'Archipel. Ils mirent volontiers à la disposition des Milésiens vingt trirènes auxquelles les Erétriens en ajoutèrent trois, à leur tour. L'union était réalisée. Les Ioniens et leurs frères d'armes envahirent immédiatement le territoire perse, et s'emparèrent de Sardes; bientôt le conquérant asiate perdit aussi l'île de Chypre et tout le littoral de la Thrace. Mais après cinq ans de lutte, les Ioniens succombèrent, devant la supériorité numérique de l'ennemi. Si Milet résista héroïquement, les Perses finirent pourtant par la conquérir et, précurseurs en tout et pour tout des Turcs, ils réservèrent à cette ville prospère le même sort exactement que, vingt-trois siècles plus tard, les hordes musulmanes devaient imposer à une autre ville florissante de l'Asie-Mineure : Aïvali (Cydonies) : les hommes furent massacrés; les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves et déportés vers la mer Rouge. Quant aux derniers habitants de Milet une écrasante contribution leur fut imposée.

La grande ère des guerres gréco-perses était ouverte. La solidarité hellénique et la mégalomanie de Darius et de ses successeurs étaient telles que le crime de Milet ne pouvait être qu'un prélude : en fait, ce fut le premier acte du plus grand drame de l'antiquité. On connaît les autres épisodes de cette tragédie : Marathon, Thermopyles, Salamine..., Miltiade, Léonidas, Thémistocle.., ces quelques noms suffisent pour en évoquer toute la grandeur! Mais ce qu'il importe de rappeler c'est qu'aussitôt après Salamine, la révolte commença à gronder, de nouveau, en Ionie. La flotte perse dût se réunir à Samos pour surveiller ces populations jalouses de leurs libertés supprimées. Et lorsqu'en 479, simultanément avec le triomphe des Platées, les Grecs

remportèrent sur les Perses à Mycale une brillante victoire navale, les vainqueurs reçurent à Délos une députation demandant au nom des Grecs de l'Asie-Mineure, leur concours pour les libérer de la tyrannie étrangère. Le Spartiate Léotychide et l'Athénien Xanthippos acceptèrent avec joie et dirigèrent leur flotte vers Samos, à la rencontre de la flotte ennemie. Celle-ci ne tarda pas à prendre la fuite et les Hellènes débarquèrent aussitôt en Asie et exterminèrent l'armée perse, grâce à l'utile coopération des Ioniens et notamment des Samiens et des Milésiens.

VI. — L'union de l'Ionie a la Grèce.

Mais on devait aussi régler le sort futur de l'Ionie. Les Spartiates proposèrent le transfert des Ioniens en Grèce et leur installation dans les propriétés des Grecs qui, pendant les guerres médiques, avaient pris fait et cause pour les Perses. Plus clairvoyants heureusement que les rudes guerriers de Sparte, les Athéniens s'y opposèrent énergiquement et ce fut leur volonté qui prévalut : le sort des Ioniens ne pouvait être garanti que par leur union à la mère-patrie, de même que l'avenir de toutes les villes helléniques d'Europe et d'Asie ne saurait être garanti que par leur libre confédération et leur collaboration fraternelle.

Cette grande pensée était destinée à se réaliser grâce à un des citoyens les plus illustres de l'ancienne Grèce, grâce à Cimon. En 466, à la tête de deux-cents trirènes attiques et de cent autres alliées, Cimon se dirigea vers les côtes de la Carie et de la Lycie. Toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure occidentale se soulevèrent aussitôt; les garnisons perses en furent vite expulsées, par la force des armes; l'Asie-Mineure, de l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, fut bientôt libérée, tout entière, du dernier soldat perse qui souillait son sol hellénique; et la double victoire que Cimon remporta, peu après, sur terre et sur mer, près de

l'embouchure du fleuve Eurymédon, en Pamphylie, consolida cette grande œuvre d'affranchissement. Les Perses voulurent, il est vrai, profiter, les années suivantes, des discordes qui séparaient les Grecs, et prendre sur ces derniers, en Asie, la revanche qu'ils appelaient de leurs vœux. Mais une nouvelle expédition, tout aussi complétement victorieuse, de Cimon, mit bientôt un terme à ces velléités conquérantes et en 450 fut signé d'après Diodore (1), le fameux traité de paix « cimonien », par une clause duquel *les Perses reconnaissaient formellement l'indépendance des villes grecques d'Asie et s'engageaient à se tenir constamment à une distance de trois jours de marche de la mer hellénique et à ne faire passer aucun de leurs navires au delà des îles Cyanées et Chélidonies.*

Cimon avait donné la liberté à l'Asie grecque et à Milet. L'Asie grecque et Milet devaient donner à leur tour à la Grèce et à Athènes l'Égérie de leur plus grand citoyen : Aspasie, la maîtresse de Périclès, — celle dont Socrate dit à Critobule, qui voulait connaître une grave question sociale : « Je te recommanderai Aspasie qui te démontrera toutes ces choses plus savamment que moi... » (2) Et subissant la double influence de la tradition nationale établie par Cimon, — bien que ce dernier fût son adversaire politique, — et des précieux conseils que lui prodiguait Aspasie, — Périclès conçut le grand projet de garantir, suivant Plutarque (3) « la paix et les intérêts communs de la Grèce » en faisant voter un décret qui réunirait à Athènes les délégués de toutes les cités grecques d'Europe et d'Asie en un congrès national panhellénique.

Le particularisme des Lacédémoniens, les intrigues du parti aristocratique d'Athénes, les rivalités qui séparaient certaines cités ioniennes, notamment Samos et Milet, firent

(1) Diodore, XII, 4.

(2) Xénophon, *Economiques* III.

(3) Plutarque, *Vie de Périclès* § 17.

malheureusement échouer ce projet grandiose. Périclès lutta en vain contre tous ces obstacles; il eut beau organiser et entreprendre une expédition militaire contre Samos qu'il voulut, en désespoir de cause, ramener par la force dans le sillon national, en remplaçant son régime oligarchique par le règne de la démocratie. Les querelles intestines de l'ancienne Grèce et la guerre du Péloponèse qui en fut la conséquence ruinèrent définitivement son magnifique dessein, qui ne devait être repris que bien plus tard et dans d'autres conditions, non plus cette fois par un grand homme d'Etat, mais par le plus grand capitaine de l'antiquité : Alexandre le Macédonien.

VII. — La Grèce libère l'Hellénisme asiatique (411-395 av. J. C.).

Mais s'il n'a pas été donné à Périclés de réaliser son idéal, il ne faut pas penser que tout lien entre Athénes et l'Hellénisme de l'Asie-Mineure fut, de ce fait, rompu. Les victoires remportées par Alcibiade sur les Spartiates, en 411 et en 410, dans les Dardanelles et dans la mer de Marmara — l'antique Propontide, — donnèrent un dernier éclat à la démocratie fédéraliste d'Athènes. Cyzique, Chalcédoine, Byzance rétablirent leur anciens liens avec la métropole. Sans doute, ce n'était là que l'ultime sursaut de la puissance athénienne. Celle-ci s'écroula bientôt. L'hégémonie de Sparte s'établit à travers toute la Grèce. N'importe! La solidarité des intérêts européens et asiatiques et des sentiments de l'Hellénisme ne pouvait que survivre à ce fait qui n'intéressait, à vrai dire, que la politique intérieure de l'Hellade.

Lors de la guerre intestine que Cyrus le Jeune mena en 405 contre son frère Artaxerxès, les Grecs de l'Asie-Mineure et les Lacédémoniens prirent une part active en faveur du jeune prétendant qui personnifiait les tendances libérales, pour ainsi dire, de l'empire perse. Ils se battirent vaillam-

ment à Cunaxa, et mirent en fuite l'ennemi; mais leurs alliés, — les Perses de Cyrus, — qui tenaient le centre et l'aile droite du front du combat, furent, de leur côté, complètement vaincus, ce qui obligea les dix mille Grecs qui restèrent vivants à exécuter à travers les montagnes de l'intérieur de l'Asie-Mineure cette légendaire retraite, dont Xénophon, qui y participa, devait devenir l'historien (400). Et remarquons, qu'arrivés, après des souffrances et des privations inouies, à la ville grecque de Trébizonde, ils y furent reçus avec une joie indescriptible. Des manifestations, des jeux gymnastiques furent organisés et l'on célébra leur salut par des sacrifices solennels.

La participation des Grecs de l'Asie-Mineure à la lutte contre la Perse devait naturellement leur attirer la colère du roi et de son satrape Tissapherne. Celui-ci, auquel presque toute l'Asie-Mineure avait été donnée par son maître en récompense de son dévouement, réclama immédiatement la soumission complète des cités ioniennes. Une nouvelle occasion s'offrait ainsi aux Ioniens de manifester leur attachement indéfectible à la mère-patrie. Non seulement ils refusèrent d'obtempérer à l'exigence du satrape, mais ils s'empressèrent aussi à demander le secours des Lacédémoniens. A l'automne de l'année 400, cinq mille Péloponésiens, trois cents Athéniens et les survivants des Dix mille réunirent, sous la conduite de Thimbron, leurs efforts pour assurer la liberté de l'Hellénisme micrasiatique. Les volontaires ioniens affluèrent dans les rangs de cette armée, et Thimbron devint bientôt maître de toute la Mysie et de toute l'Eolie et poussa jusqu'aux portes de Larisse.

Derkylidas, qui remplaça peu après Thimbron, parvint à conclure un accord séparé avec une partie de l'armée ennemie; il occupa Larisse et imposa rapidement au reste de l'armée perse aussi un armistice en tous points favorable aux Grecs. Mais la paix n'ayant pas été ratifiée par les Perses, Agésilas, le nouveau roi de Sparte, dut entreprendre

en 396 une nouvelle expédition en Asie-Mineure. Effrayé, Tissapherne s'empressa de proclamer qu'il demeurait fidèle à l'armistice imposé par Derkylidas et de promettre qu'il obligerait son souverain de reconnaître l'indépendance des cités grecques d'Asie.

Mais les Perses ne tardèrent pas à violer leurs promesses. Agésilas dut reprendre la lutte. Son armée, renforcée par de nombreuses troupes recrutées parmi les Grecs d'Asie, envahit la Lydie et la Phrygie et remporta aux bords du Pactole une victoire décisive sur les Perses. Un armistice de six mois fut conclu et la liberté fut rendue à de nombreuses encore cités asiatiques grecques, à toutes celles qui gémissaient sous la domination d'un autre satrape perse : Pharnavaze.

Ce furent, hélas! les discordes intérieures grecques qui compromirent cette grande œuvre, qu'on pouvait déjà regarder comme presque achevée. En 395 éclata la malheureuse guerre corinthienne; cette lutte intestine aboutit au point de vue extérieur à cette paix qui fut à juste titre appelée « paix honteuse », qu'Antalkidas conclut en 387 avec les Perses et qui livrait à ces derniers l'île de Chypre et tout l'Hellénisme asiatique! Les cités grecques de l'Asie-Mineure payaient ainsi de leur vie indépendante les fautes criminelles que commettait une Hellade divisée et décadente. Heureusement, l'ère macédonienne ne devait pas tarder à s'ouvrir et dans le chapitre suivant nous examinerons la conception libérale et panhellénique qui fut à la base des expéditions d'Alexandre le Grand en Asie-Mineure et nous rappellerons l'accueil que les cités helléniques d'Asie firent à l'illustre civilisateur de l'Orient.

VIII. — Les poètes de l'Asie-Mineure hellénique.

Pour le moment, nous croyons devoir évoquer, en quelques mots, la magnifique contribution que l'Asie-Mi-

neure apporta à la gloire intellectuelle, littéraire et artistique de l'ancienne Grèce. Elle lui donna, avant tout, cet inégalable dialecte ionien et elle s'associa, ensuite, par ses illustres poètes, philosophes, penseurs, historiens et peintres à l'immortelle renommée que l'Attique, la Béotie, la Thrace, Corinthe, les îles et la « Grande Grèce », valurent à l'Hellénisme de l'antiquité.

Ce sont les Grecs de l'Asie-Mineure qui firent subir au dialecte ionien son élaboration et son épuration pour ainsi dire définitives, et qui lui donnèrent cette harmonie que l'univers entier devait plus tard admirer. C'est grâce à eux que la langue grecque perdit son obscurité originelle, sa première lourdeur, et qu'elle acquit la finesse, la douceur et la grâce qui firent d'elle la plus belle langue du monde.

Et quand on parcourt l'histoire littéraire de l'Hellénisme asiatique, combien de noms et combien d'œuvres célèbres ne doit-on pas mentionner? Peut-on oublier que parmi les villes qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, celle qui peut s'en réclamer avec le plus d'autorité c'est Smyrne, et qu'en tout cas, les auteurs modernes sont unanimes à reconnaître l'origine ionienne du plus grand poète de l'antiquité? En effet, l'auteur divin de *l'Iliade* n'était-il pas surnommé Méléxigène, et Smyrne n'était-ce pas la ville baignée par le fleuve Mélés? Athènes elle-même n'avouait-elle pas que si elle revendiquait Homère c'était dans sa qualité de métropole de Smyrne? Pallas Athênê qu'Homère invoque si souvent, n'était-elle pas la grande déesse des Ioniens? Et la profonde connaissance que le poète avait des moindres détails géographiques de l'Ionie ne prouve-t-elle pas que c'est là qu'il vit le jour et passa sa jeunesse? Et Aristarque n'a-t-il pas eu ce mot décisif: « C'est un cœur ionien qui bat dans la poitrine d'Homère »?

Et Hésiode, né probablement en Béotie, n'était-il pas d'origine micrasiatique? Son père n'était-il pas de Kymi, ville de l'Eolie ? Arctinus, le poète d'*Ethiopide*, n'est-il pas

né à Milet? Callinus, n'est-il pas un Ephésien et sa meilleure poésie n'est-elle pas un appel à ses compatriotes, dont il flétrit l'indolence et qu'il veut lancer contre les Trères et les Cimmériens — ce que d'ailleurs il a obtenu? Et ne voit-on pas un vivant témoignage du profond sentiment national et de l'amour de l'indépendance qui animait l'Hellénisme d'Asie dans cette strophe de lui : «... Oui, la mort d'un guerrier à l'âme vigoureuse excite les regrets de *la nation tout entière*. Vivant, on l'estime à l'égal des demi-dieux. Aux yeux de ses concitoyens, il est comme un rempart; car il suffit seul à l'œuvre de vingt autres »?

Et, sans parler de Sappho et de tous les autres poètes immortels qui virent le jour dans les îles voisines de l'Éolie et de l'Ionie, Mimnerme n'était-il pas Lydien? Et n'a-t-il pas, à son tour, écrit une élégie en l'honneur d'une victoire remportée par les Smyrnéens sur Gygès? Et Phocylide n'était-il pas Milésien, lui dont les Grecs ne se lassèrent jamais d'admirer le style net, précis et élégant? Et Hipponax n'est-il pas né à Ephèse, n'a-t-il pas vécu à Clazomènes et ses poèmes ne sont-ils pas un long cri de douleur pour l'abaissement de son pays et d'indignation contre ceux qui avaient perdu le souvenir des jours de liberté? Et Alcman, le grand lyrique dorien, n'était-il pas originaire de Sardes « la puissante », comme il la nomme avec fierté dans une de ses poésies? Et Anacréon n'était-il pas « le chantre de Téos » (ville lydienne)? Et Xénophane n'avait-il pas Colophon pour patrie, et parmi ses poèmes perdus n'y en avait-il pas un consacré à la fondation de sa ville natale? Et n'est-ce pas encore à Colophon que vécut le poète Antimachus, qui, né à Claros, en Ionie, était placé parmi les poètes épiques au premier rang après Homère? Et n'est-ce pas, en Cilicie, à Soles, qu'est né Philémon, dont les succès dans la Comédie nouvelle ont fait de lui l'égal presque de Ménandre, et qui a mis dans ses œuvres tant de compassion pour les misères humaines?

IX. — Les prosateurs et les artistes de l'Asie-Mineure hellénique.

Et si nous passons de la poésie à la philosophie, combien de noms de penseurs et de savants illustres, nés en Asie-Mineure, n'avons-nous pas à signaler? Thalès, l'auteur de la *Cosmologie*, n'était-il pas un Milésien? Et cet incorrigible sceptique que fut Héraclite n'était-il pas d'Ephèse? Et Bias, l'un des sept sages, n'est-il pas né à Priène? Et Anaxagore, le maître de Périclès, n'était-il pas de Clazomènes?

Et parmi les prosateurs, Anaximène n'est-il pas Ionien et Cabinus n'est-il pas né à Milet, où il a recueilli les fables qui avaient cours sur les merveilleuses origines de cette ville? Milet n'a-t-elle pas encore donné le jour à Hécatée qui joua un rôle des plus actifs en 503, dans la révolte des Ioniens contre Darius? Et n'est-ce pas à Lampsaque qu'est né Charon, celui qui narra les événements de la guerre libératrice de l'Hellénisme contre Darius et Xerxès, et qui fut le précurseur d'Hérodote? Et Xanthus et Denys, qui précèdent également Hérodote dans la liste des historiographes grecs, n'étaient-il pas l'un de Sardes et l'autre de Milet?

Et Hérodote, qui, né à Halicarnasse, se réfugia à Samos pour préparer les moyens de délivrer ses compatriotes d'un joug tyrannique, et dont tout le magnifique ouvrage n'est, depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'un monument consacré à la terrible lutte de la Grèce contre la barbarie asiatique? N'est-ce pas Hérodote, qui nous transmet encore l'histoire des cités grecques de l'Asie-Mineure, dont Hippocrate, Dorien lui aussi, nous donnera des descriptions impérissables? Et n'est-ce pas Hippocrate qui nous léguera ce précieux témoignage de l'esprit démocratique et irrédentiste des Grecs de l'Asie-Mineure, dont il écrira : (1) « En Asie, les Grecs, qui ne se soumettent pas au despotisme et qui se

(1) Hippocrate, *Des Airs*, etc., chap. XVI.

gouvernent par eux-mêmes, sont les plus guerriers de tous, car c'est pour eux-mêmes qu'ils courent les dangers et eux-mêmes reçoivent le prix de leur courage ou la peine de leur lâcheté »?

Et si nous laissons le domaine des lettres et des sciences pour celui des arts, pouvons-nous oublier que les deux plus grands peintres de l'antiquité, nous les devons, tous les deux, à Ephèse — Parrhasios, dont on admirait tellement les compositions si scrupuleusement réalistes, et Apelle dont la cour d'Alexandre devait consacrer l'illustre renommée?...

Mais nous voilà déjà arrivés à la période macédonienne de l'ancienne histoire grecque. La période romaine et byzantine suivront. Avant d'en aborder l'examen, par rapport à l'Hellénisme de l'Asie-Mineure, fermons par une brève conclusion le court résumé que nous venons de faire : L'histoire et le rayonnement antiques dont peuvent se réclamer avec fierté les cités grecques de l'Eolie, de l'Ionie, de la Doride, et même les autres contrées grecques d'Asie, démontrent la pureté des sentiments hellènes et de la culture grecque de ces populations; leur ancienne histoire témoigne aussi de l'étroite liaison de leurs intérêts avec ceux de l'Hellénisme européen et de leur profond amour de la liberté, — de cette liberté dont elles aspiraient toujours et parvenaient fréquemment à jouir dans le sein de la grande famille panhellénique et dont des circonstances indépendantes de leur volonté et de leur libéralisme leur enlevaient ou leur marchandaient souvent les bienfaits. Le chapitre qui suivra et qui englobera leur histoire de l'époque macédonienne, romaine et byzantine ne fera qu'augmenter l'intérêt de nos lecteurs en faveur de ces Hellènes, souvent si malheureux et pourtant toujours indomptables.

CHAPITRE II

L'époque macédonienne. — L'époque romaine. — L'époque byzantine.

I. — Alexandre le grand, champion du panhellénisme.

« A la réaction défensive des victoires sur les Mèdes, disait dernièrement M. G. Fougères (1), devait logiquement succéder la contre-attaque qui aurait lancé toute la Grèce à l'assaut de l'Asie. Périclès y songea, mais la Grèce n'était pas encore mûre pour l'union durable et la subordination à une de ses cités maîtresses. La mission de la croisade panhellénique, préconisée par Isocrate (2), ne pouvait être confiée qu'à un peuple non compromis dans les querelles de la Vieille-Grèce. » Ce peuple fut le peuple macédonien. Et la croisade entreprise fut celle qui mena Alexandre jusqu'aux fins fonds de l'Asie, jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Essayons de dégager, — sans toujours sortir du cadre de notre étude, — les lignes générales de cette grande entreprise asiatique de l'Hellénisme, et tâchons d'établir la mesure dans laquelle les Grecs de l'Asie-Mineure y contribuèrent, et les résultats que cette vaste expédition a valu à l'expansion hellénique en Asie.

Il semble incontestable que, dans la pensée d'Alexandre, la grande guerre qu'il entreprit, en 334, contre les Perses, avait un but exclusivement hellénique et libérateur : cet illustre capitaine voulait forger et consolider l'unité panhellénique et affranchir du joug perse les cités grecques de l'Asie-Mineure, qui subissaient encore la honteuse paix d'Antalkidas, dont nous avons parlé plus haut. C'est ce qui explique la décision qu'il avait prise, deux ans plus tôt, de

(1) *Op. cit.*, p. 155.

(2) Dans son *Panégyrique d'Athènes*.

se faire proclamer, en Grèce même, général empereur de tous les Hellènes (1), et c'est ainsi que s'explique aussi le premier soin qu'il a eu en débarquant à la tête de ses troupes à Abydos, d'où il se rendit immédiatement à Ilion pour y offrir des sacrifices à Pallas Athènê et aux tombeaux des héros Hellènes et pour déposer personnellement une couronne sur la stèle d'Achille.

Se posant ainsi en champion du panhellénisme, Alexandre ne pouvait qu'être appuyé dans sa tâche par les Grecs de l'Asie-Mineure. Ces derniers accueillirent partout avec enthousiasme l'armée libératrice et s'empressèrent d'introduire chez eux la démocratie, les rares partisans du régime aristocratique étant tous persophiles. Milet et Halicarnasse furent les seules villes qui résistèrent, la première à cause de son aristocratie qui était, là aussi, favorable aux Mèdes, — la seconde à cause de la puissante flotte perse qui mouillait dans son port. Mais leur résistance ne fut pas de longue durée et bientôt Alexandre se rendit maître de toutes les côtes micrasiatiques.

La Phrygie, la Lycie, la Pamphylie, la Pissidie ne tardèrent pas à être soumises à leur tour au glorieux empereur et à ses vaillants lieutenants. Et ce n'est qu'à ce moment que la guerre entreprise par les Macédoniens et par les Hellènes acquit un caractère impérialiste.

II. — L'Asie-Mineure est hellénisée.

Mais il importe de ne pas oublier à quelle époque se passaient ces événements et l'état où se trouvait alors l'Asie au point de vue de la civilisation. On justifiera ainsi Alexandre d'avoir conçu le grand dessein d'helléniser l'Asie et d'avoir voulu constituer au seuil de l'Europe un empire grec prospère, puissant, et capable d'affronter sans

(1) Seuls les Lacédémoniens n'avaient pas accepté de se soumettre à son haut commandement.

appréhension les dangers qu'une incursion barbare ferait courir aux domaines séculaires de l'Hellénisme.

D'ailleurs, il faut reconnaître que cette mission civilisatrice, Alexandre l'accomplit, en ne perdant jamais de vue cet idéal hellénique dont il s'était fait le porte-drapeau. Il fonda Alexandrie qui, après la décadence d'Athènes, devait devenir le foyer et le refuge de la littérature et de la science helléniques. Aussitôt entré à Suse, il enleva à la capitale perse les statues d'Harmodius et d'Aristogitonque Xerxès avait arrachées à la Grèce et qui furent ainsi rendues aux Hellènes pour leur rappeler que les victoires macédo-grecques n'étaient que la revanche des insultes dont les barbares avaient jadis abreuvé la Grèce. Enfin n'oublions pas que dans toutes les provinces qu'il a conquises, Alexandre fit preuve d'un libéralisme dont seuls certains Etats modernes peuvent montrer le pareil : il respecta partout la religion, la législation, les mœurs et en général la nationalité des divers peuples, se contentant de punir les abus, d'atténuer les charges fiscales des habitants; et c'est à l'esprit hellénique et non à la force brutale qu'il eut recours pour faire goûter à ces populations arriérées les fruits et les bienfaits de la civilisation.

Cette politique, impérialiste sans doute, mais si sage et si libérale, devait comporter des conséquences incalculables pour l'avenir de l'Hellénisme asiatique. Alexandre est mort avant de pouvoir consolider ses conquêtes ; son vaste empire fut partagé entre ses divers généraux ; mais la conversion des populations de l'intérieur de l'Asie-Mineure aux idées, aux sentiments et à la culture helléniques, n'en demeura pas moins un fait accompli et définitif. Le grand désavantage dont l'Hellénisme asiatique souffrait jusqu'alors, consistait dans le cadre réduit où s'affirmait son existence et où s'exerçait son action. Avant qu'Alexandre n'eût pénétré dans l'intérieur de l'Asie, seules les côtes et une étroite bande de territoire derrière elles, étaient hellé-

niques. Or, grâce à Alexandre, ce désavantage qui, souvent, avait comporté, dans le passé, des conséquences tout à fait désastreuses pour l'Hellénisme, ce désavantage disparut.

Les grandes calamités qui s'abattirent sur l'Asie-Mineure durant les siècles suivants, — au début à cause des guerres intestines provoquées par les successeurs d'Alexandre et plus tard à cause de la domination romaine et des luttes successives que Mithridate, souverain du Pont, poursuivit contre l'impérialisme de Rome, — ces calamités n'exercèrent qu'une influence passagère sur les sentiments de l'Hellénisme asiatique. Celui-ci défendit âprement sa liberté — en Bithynie, en Cilicie, en Cappadoce, à Pergame, etc., — et il n'oublia pas la communauté de ses intérêts avec la Grèce européenne, dont il partagea le sort et les aspirations. Aussi continua-t-il à être fécond au point de vue littéraire. L'élégant poète bucolique Bion est né à Smyrne au IIIe siècle avant notre ère. Le royaume de Pergame acquit au IIe siècle un développement intellectuel remarquable et une célébrité littéraire exceptionnelle qu'il dut à sa fameuse bibliothèque, la rivale de celle d'Alexandrie. Et lorsque Mithridate entreprit en 87 la réalisation de son grand dessein qui tendait à affranchir tout l'Orient du joug romain et de réunir les populations de l'Asie-Mineure, de la Grèce proprement dite, de la Thrace et de la Macédoine en une gigantesque alliance dirigée contre Rome, — les Grecs d'Asie accueillirent ce projet avec enthousiasme et avec soulagement.

III. — L'Asie-Mineure grecque, foyer ardent des lettres et du christianisme.

Mais ces grands espoirs se brisèrent bientôt contre la formidable puissance romaine. C'est dans sa force morale et spirituelle plutôt que dans sa force matérielle que l'Hellé-

nisme devait découvrir les moyens de se soustraire à la souveraineté de Rome. C'est par sa vitalité, par le rayonnement de sa tradition et de sa gloire intellectuelle, c'est en un mot par la force d'attraction et d'assimilation qu'il a su conserver en lui, qu'il devait triompher de ses conquérants. Et si un supplément de force lui était nécessaire pour réaliser ce triomphe, c'est le christianisme qui devait bientôt le lui donner.

Dans le grand travail de christianisation et d'émancipation de l'Orient, régénéré sur une triple base : grecque, au point de vue intellectuel, chrétienne au point de vue moral, et romaine, au point de vue administratif seulement, — les Hellènes de l'Asie-Mineure jouèrent un rôle resté peut-être ignoré mais qui ne manque ni de noblesse ni de grandeur. Ils furent parmi les premiers convertis au christianisme et ils en devinrent les premiers et les plus ardents propagateurs. La littérature laïque ne cessa de fleurir, parmi eux, en ces dernières années de l'ère païenne et aux premiers siècles de notre ère. L'Hellénisme de l'Asie-Mineure nous a donné à cette époque l'historien Denys d'Halicarnasse, le célèbre géographe Strabon, né à Amasie (en Cappadoce); le philosophe Dion, né à Brousse (en Bithynie), qui conseilla à Vespasien de rétablir la République ; le fameux orateur Elius Aristide, Bithynien lui aussi, qui se fixa à Smyrne et qui, bien que païen fervent, a largement subi l'influence des prédications chrétiennes; le grand stoïcien Épictète (né à Hiéropolis, en Phrygie), dont Pascal a écrit dans ses *Pensées* qu'il est « un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme » ; l'enfant prodige que fut le sophiste Hermogène (né à Tasse en Cilicie), qui à l'âge de quinze ans professait déjà avec éclat; le poète didactique bien connu Oppien, né à Anazarbe en Cilicie. Et à ces noms il faut ajouter encore celui du célèbre médecin Galien qui, né à Pergame, fit ses études principalement à Smyrne et pro-

fessa dans sa ville natale et à Rome où il fut l'ami de Marc Aurèle.

Mais à côté de la littérature païenne dont ils continuaient ainsi à être les pieux et distingués conservateurs et rénovateurs, les Grecs de l'Asie-Mineure commencèrent à se consacrer aussi — et avec non moins d'éclat — à la littérature chétienne ou si l'on veut à la théologie. Tant et si bien qu'en étudiant l'éloquence chrétienne au IVe siècle, Villemain a pu écrire de leur œuvre : « Le génie grec, plus libre et plus hardi (que le génie de l'Église de Rome), et devenu depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Egypte et l'*Asie-Mineure* en étaient le principal théâtre... Non seulement l'Église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence ; mais parmi les écrivains de l'Église latine tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Orient » (1).

IV. — Les Grecs de l'Asie-Mineure assurent le salut de l'Hellénisme.

L'imagination et l'éloquence ! Mais ne furent-elles pas les deux qualités essentielles qui distinguèrent le génie grec depuis l'antiquité ? Et n'est-il pas hautement significatif que de les voir si complètement conservées chez les Grecs de l'Asie-Mineure après tant de siècles de servitude et de domination ? Cette seule constatation suffit pour ruiner définitivement la fameuse théorie de Fallmerayer, reprise dernièrement par H. S. Chamberlain (2), sur la non continuité de la race grecque.

Chamberlain a voulu soutenir que l'ancienne race hellénique s'est dissoute, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, dans le chaos ethnique de l'époque. Pourtant rien qu'en

(1) *De l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, p. 90.

(2) Chamberlain : *La genèse du* XIXe *siècle* (édit. franç. Robert Godet.)

poursuivant l'exposé de l'histoire de l'Hellénisme micrasiatique, nous prouverons le mal fondé de cette absurde théorie. Que voyons-nous sortir, en effet, du travail de nivellement que la domination romaine avait accompli dans tous les pays auxquels elle s'était étendue? Le chaos ethnique, sans doute, pour tous les peuples, mais sauf pour un. Et ce peuple c'est l'Hellénisme. Et le salut de ce peuple ce sont les Grecs de l'Asie-Mineure qui le lui ont assuré, car ce sont eux qui servirent de pont reliant le berceau du christianisme à l'Europe et apportant à la race hellénique ce renouveau de particularisme dont elle avait besoin et que la religion chrétienne lui a valu. On n'a qu'à évoquer les *Actes des Apôtres*, les épîtres de Saint Paul aux Ephésiens et celles de Saint Jean aux sept églises d'Asie (1), pour se rappeler que c'est chez eux que la religion chrétienne prit son premier essor. C'est grâce aux Grecs d'Asie que s'est opérée en particulier la conversion de tous les Grecs au christianisme et leur séparation, d'abord confessionnelle, de l'empire romain. Ce sont eux qui rendirent obligatoire le transfert de la capitale impériale de Rome à Byzance, qui n'aurait jamais été choisie comme le siège politique et religieux du grand empire d'Orient si elle n'avait pas été *au centre* des populations chrétiennes soumises à son autorité. C'est enfin à cause d'eux que, pour des raisons politiques, l'empereur dut bientôt se convertir lui-même au christianisme, dont ils firent ainsi pour la première fois une religion d'État.

Bref, ce sont les Grecs de l'Asie-Mineure qui, au IVe siècle de notre ère, firent déplacer le centre de gravité du monde civilisé. Et leur force d'attraction s'affirma aussitôt tellement agissante, ils concentrèrent chez eux, à cette époque de troubles et de désorganisation, avec une telle intelligence et une telle habileté tout ce qui restait comme

(1) Celles de Smyrne, d'Ephèse et de Pergame en furent les plus célèbres.

ressources économiques et intellectuelles dans un monde qui se décomposait, qu'ils ne tardèrent pas à séparer l'empire de Rome en deux et à créer, pour ainsi dire, un Etat nouveau, — plus hellénique dès le début que romain.

Mais rapportons par ordre les grands événements dont ils furent les artisans ou dont leur pays devint le théâtre.

Constantin le Grand, aussitôt resté seul sur le trône impérial, fut obligé de favoriser les chrétiens auxquels il permit d'exercer librement leur culte. Et, entraîné bientôt lui aussi par le mouvement régénérateur qui avait en Asie-Mineure son plus ardent foyer, il fut converti au christianisme par un prêtre grec de l'Asie-Mineure, Eusèbe, évêque de Nicomédie. Les premières controverses ecclésiastiques furent réglées en Asie-Mineure, à Nicée où fut convoqué et réuni le premier concile œcuménique. Et l'importance que le régime impérial accordait à la partie asiatique des territoires de l'empire fut bientôt mise en évidence, lorsque l'État fut divisé en quatre grandes préfectures et que l'Asie-Mineure fut soumise à l'autorité du préfet qui tenait son siège à Constantinople même.

Mais l'empire était trop vaste, la fermentation des esprits trop grande, et les invasions barbares en Occident commençaient à être trop fréquentes pour que la stabilité fût obtenue et l'ordre partout imposé. Une ère de troubles et de désordres suivit la mort de Constantin le Grand. L'empire fut divisé en empire d'Orient et en empire d'Occident (337) et bientôt réuni de nouveau en un seul Etat (360), pour être encore une fois partagé (364) et encore refondu en 394 par Théodose le Grand, dont la mort marqua, un an plus tard le nouveau et cette fois définitif partage de cet immense organisme.

V. — Le rayonnement de l'Hellénisme asiatique au IVe siècle de notre ère.

Cependant, malgré tout ce que cette période avait d'obscur, d'incertain et de bouleversé, le rayonnement intellectuel et moral de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure ne fit qu'acquérir, au contact du christianisme, tous les jours plus d'éclat. Faut-il rappeler les inégalables *homélies* et les poèmes de Grégoire de Nazianze (Cappadoce), qui après de vastes études à Césarée, à Athènes et à Alexandrie (dans ces trois centres de la vie spirituelle de l'époque), présida le second concile œcuménique de Constantinople (381) et lutta avec une admirable énergie contre les ennemis de la religion chrétienne ? Faut-il rappeler les remarquables *Lettres* ou épîtres savantes de Basile, évêque de Césarée, qui traita avec une telle élévation de pensée toutes les plus hautes questions de doctrine, de morale et de discipline (329-379) ? Faut-il rappeler la vigueur et la puissance que déploya, notamment comme logicien, Grégoire, évêque de Nysse (Cappadoce), qui combattit brillamment les Ariens et leurs doctrines antichrétiennes (330-400) ? Faut-il rappeler encore les discours philosophiques de Themistius l'Eloquent, originaire de Paphlagonie, qui devint le maître de Grégoire de Nazianze, de Saint Augustin et de l'empereur Arcadius, et qui fut un des plus grands propagateurs de l'ancienne culture grecque et de la philosophie de Platon, d'Aristote et de Pythagore ? Et les discours non moins connus d'Imérius, né à Brousse, dont l'éloquence égalait l'érudition ? Et les admirables *homélies* de Jean Chrysostome (à la bouche d'or), le célèbre patriarche de Constantinople qui a passé vivant dans l'immortalité à cause de son inébranlable courage, de sa merveilleuse éloquence et de son vaste savoir (347-407) ?

Et si, de la théologie et de l'éloquence, nous passons à

l'histoire, à la chronique et à la critique, combien de remarquables auteurs l'Asie-Mineure grecque ne donna-t-elle pas dans ces domaines de l'activité intellectuelle pendant ce nouveau siècle d'or que fut le IVe siècle? Eunape, qui a écrit la biographie des philosophes et des sophistes de l'antiquité, est né à Sardes. Le célèbre chroniqueur Eusèbe, qui fut non seulement un écrivain ecclésiastique de talent, mais aussi l'auteur d'une histoire universelle englobant jusqu'au IIIe siècle après J.-C., est originaire de Césarée. L'éminent commentateur d'Aristote et d'Epictète, Simplicius, a vu le jour en Cilicie. On pourrait enfin ajouter à ces noms, celui d'un autre écrivain aussi, moins sérieux sans doute mais très curieux : Aristainetos, originaire de Nicée, et auteur de *Lettres d'amour* en deux volumes ; l'imagination et l'élégance littéraire en sont les principales qualités. En somme, nous assistons à une véritable renaissance intellectuelle d'un Hellénisme inséparablement mêlé au Christianisme, et fondu pour ainsi dire avec lui, — à une renaissance qui devait exercer sur l'avenir de la civilisation une influence capitale et qui, — ceci est à remarquer, — non seulement trouve sa source, son origine et son éclat dans l'Asie-Mineure, — comme ce fut aussi le cas avec la puissante et incomparable littérature ionienne du VIe et du Ve siècle avant J.-C., — mais qui a, cette fois, son berceau et son rayon d'action dans l'intérieur de l'Asie-Mineure principalement, dans ces contrées de Cappadoce et de Cilicie qui dans l'antiquité étaient restées étrangères au mouvement intellectuel hellénique.

Il est aussi à remarquer que cette brillante période, qui valut à l'Hellénisme micrasiatique un de ses plus beaux titres de gloire, est marquée par un autre trait encore, qu'un Grec a le droit de souligner avec une égale satisfaction. Nous voulons parler de la filiation de ce réveil littéraire des Grecs de l'Asie-Mineure avec l'antique tradition hellénique : celle-ci non seulement fut respectée mais aussi

suivie et pieusement entretenue. Certes, le christianisme avait exercé sur l'Hellénisme asiatique une influence prépondérante qui ne pouvait que ressortir d'une manière souveraine dans toutes ses manifestations littéraires et philosophiques. Mais cette influence fut loin d'être exclusive et abusive. Elle n'étouffa aucunement le culte de l'antiquité, et au contraire, elle insuffla à ce dernier cette force morale qu'il ne possédait plus et dont il avait besoin pour faire revivre la conscience nationale hellénique.

C'est depuis cette époque que date, en Asie-Mineure, l'identification virtuelle des deux termes : grec et chrétien. Et il n'y a là rien d'étonnant puisque c'est à l'aide de l'Hellénisme que le christianisme devait entreprendre sa marche triomphale vers l'est et que c'est grâce à sa nouvelle forme chrétienne que l'Hellénisme devait s'étendre vers l'Orient, jusqu'aux profondeurs de l'Asie-Mineure.

VI. — L'Hellénisme de l'Asie-Mineure et la civilisation byzantine.

Basé sur ces deux grandes forces, l'Hellénisme et la Chrétienté, et organisé d'après le modèle romain, l'empire byzantin ne tarda pas à consolider ses possessions asiatiques. Il fonda ou développa au seuil de l'Asie-Mineure, de la mer Noire jusqu'en Mésopotamie, tout un réseau de villes fortifiées helléniques, dont la civilisation s'affirma dans les lettres, les arts et la science militaire et qui servirent de barrière préservant la vie nationale contre toute agression venant de l'Asie. Au Caucase, ce fut Sotirioupolis et en descendant vers le sud, Sébastie, Mélitine, Améda, Samosata, Edessa, Dara, etc. Leur prospérité, au cours du moyen-âge byzantin, témoigne qu'il y avait là un terrain, une atmosphère, une ambiance véritablement helléniques. Et leur puissance fit d'elles, comme le savant hollandais Hesseling l'a dit aussi des fortifications de Constantinople

et des longues murailles construites par l'empereur Anastase, « le coffre-fort en fer qui nous a conservé l'héritage du monde antique ».

La barrière que les empereurs de Byzance avaient élevée pour défendre l'Asie-Mineure ne fut pas malheureusement infranchissable. Depuis le VI[e] siècle les invasions se succédèrent. Les Perses, les Seldjouks, les Mongols, les Arabes et enfin les Turcs envahirent à tour de rôle cette contrée prospère et riche. L'Hellénisme n'y succomba cependant point. Pergame, Philadelphie, Trallis, Laodicée ne cessèrent de constituer les foyers d'une vie hellénique intense qui sut conserver, autant qu'il était humainement possible, la langue, la religion et les mœurs ancestrales. Les Grecs de l'Asie-Mineure continuèrent à se développer au point de vue économique et intellectuel, et il faut reconnaître que, malgré ses défauts et ses erreurs indéniables, le régime impérial de Constantinople y contribua grandement.

C'est ainsi que l'industrie, le commerce, la navigation prirent un essor remarquable. Des commerçants audacieux introduisirent dans l'empire le ver à soie qui y fut cultivé sur une grande échelle.

Le mouvement intellectuel ne fut pas moins important. Nombreux furent les souverains de Byzance qui étaient eux-mêmes des écrivains de valeur. Constantin VII, Nicéphore Phocas, Doukas et Cantacuzène laissèrent des œuvres tout à fait appréciables, et, en général, presque tous les empereurs se plaisaient à être entourés d'hommes de lettres et de savants, auxquels, d'ailleurs, ils confiaient souvent l'administration des affaires de l'Etat. Le peuple qui était toujours resté, dans son ensemble, tout à fait étranger à la langue latine obligea l'Etat à faire du grec la langue officielle, employée pour la première fois par Justinien dans ses *Nouvelles* lois. Une Université nommée la *Grande Ecole* fut fondée à Constantinople en 452 par l'impératrice Pulchérie. Trente et un professeurs y enseignaient des cours

qui demeurèrent souvent célèbres, et la Couronne assurait largement l'entretien financier de ce grand centre de la vie intellectuelle gréco-byzantine, de même qu'elle consacrait de grandes dépenses à toute l'instruction supérieure de l'empire.

Il est certes à déplorer que l'Etat se désintéressât de l'instruction sommaire et secondaire. L'impulsion qu'il donnait aux sciences et aux lettres n'en était pas moins des plus vigoureuses ; jointe au penchant naturel des Hellènes pour la littérature et pour les études en général, elle donna d'excellents résultats, dont il est intéressant de souligner le caractère général. Le trait distinctif de la littérature byzantine fut sa tendance classique très marquée. Les poètes (1) essaient de copier Homère. Les philosophes sont des néo-platoniciens ou des aristotéliens. Les historiens eux-mêmes abandonnent souvent le genre chronographique, qui était si goûté à cette époque, pour commenter ou imiter Polybe, Diodore, Denys ou Appien.

Si bien qu'aux xe et xie siècles on constate une admirable évolution intellectuelle, qui marquait un remarquable affranchissement des esprits; le monde néo-grec, dégagé peu à peu de la tradition pédante et casuiste, aspirait à une vie spirituelle plus indépendante et plus personnelle.

VII. — L'Empire grec et la civilisation occidentale.

Nous ne saurions d'ailleurs mieux donner la synthèse du puissant effort intellectuel que les Grecs de Byzance

(1) Tel Coïntos de Smyrne (ve siècle) dont on trouva dix siècles plus tard le manuscrit en Calabrie; il fut l'auteur des *Paralipomènes d'Homère*, longue épopée où est chantée toute la seconde partie de la guerre de Troie, à partir de la mort d'Hector jusqu'au naufrage des Grecs près de l'île Eubée. La forme du poète est correcte, 'sa langue est celle des anciens épiques et le souffle poétique n'est pas toujours absent.

accomplirent, qu'en copiant cette page lumineuse que M. Fougères lui consacrait dernièrement (1) :

« Au lieu de se reposer, l'Hellénisme byzantin partit sur de nouveaux frais en quête de formules inédites. Ne pouvant plus guère innover dans le domaine littéraire, que la Grèce classique avait épuisé, les Byzantins recueillirent pieusement toutes les reliques de la pensée grecque : ils compilèrent des recueils, des lexiques, des commentaires. Ils sauvèrent leur langue de la mort qui devait frapper le latin. Ils gardèrent le secret de l'éloquence et de la dialectique, pour les appliquer à la prédication, aux controverses théologiques et juridiques. Leur esprit continua à s'aiguiser grâce à cette gymnastique de la subtilité, par laquelle ils purent rivaliser avec l'astuce des barbares. En même temps ils poussèrent à fond les sciences et les arts de la Grèce, renouvelèrent la mécanique et la tactique, créèrent un style nouveau d'architecture et de décoration à la fois hellénique, oriental et romain.

« C'est par ce déploiement d'intellectualisme qu'ils ont continué la tradition de leurs ancêtres et maintenu pendant dix siècles, c'est-à-dire pendant une durée égale à celle de l'histoire de la Grèce ancienne, l'unité de l'Hellénisme au milieu d'une barbarie effervescente. Depuis longtemps, l'empire romain d'Occident s'était effondré et morcelé sous les coups des barbares, alors que l'empire d'Orient était encore debout, prêt à transmettre le flambeau de la civilisation hellénique à l'Occident latin désemparé. N'est-ce pas la contribution de Byzance à la Renaissance qui a renoué l'antiquité aux temps modernes ? Les Occidentaux, sans doute déçus par l'entrée des Turcs à Constantinople, ont trop souvent défini le byzantinisme comme une faillite de l'hellénisme : il en fut, au contraire, le prolongement logique et ingénieux. Sa subtilité fut un moyen de durée et son dogmatisme théologique, une arma-

(1) *Op. cit.* p. 156-157.

ture nécessaire dans le monde des barbares païens ou musulmans. »

Il est donc naturel que, façonné à cette école et soustrait aux influences déprimantes que, dans un milieu devenu dès cette époque cosmopolite, les habitants de Byzance avait subies, — le sentiment profondément hellénique des habitants de l'Asie-Mineure se soit révolté contre la mainmise dont les Latins commencèrent au XIIIe siècle à les menacer. Artisans de la Renaissance occidentale, ils ne pouvaient point admettre qu'ils fussent, en échange, soumis à des conquérants autrement intéressés et hostiles aux idées libérales.

La décadence des gouvernants de l'empire byzantin avait été si complète qu'il n'avait su se défendre contre l'impérialisme des Croisés. Mais l'Hellénisme, l'asiatique surtout, avait gardé son moral intact. C'est lui qui devait prendre en main la défense nationale. Il ne pouvait compter que sur ses propres ressources et sur sa propre vitalité pour préparer et réaliser la revanche et pour interdire aux Latins l'accès de l'Asie; mais sa volonté était trop ferme pour qu'il reculât devant cette tâche. Il ne fléchit point Deux Etats sont nés après la prise de Constantinople par Baudouin. Le premier fut celui de Trébizonde dont Alexis IV fut le souverain, gardant toujours le titre d'empereur de Byzance. L'autre fut celui de Nicée, placé sous l'autorité du vaillant Théodore Lascaris, qui le premier nomma officiellement le peuple oriental « peuple hellénique » ; cet État ne tarda pas à s'étendre et à englober toute la Phrygie, la Mysie, l'Ionie et la Syrie. Lascaris fit aussitôt de Nicée le siège du Patriarcat, il se fit couronner lui aussi empereur par le Patriarche Michel Antorianos, et se mit à organiser la lutte qu'il avait décidé d'entreprendre contre les Latins.

C'est à un de ses successeurs, Michel Paléologue, que revint l'honneur de réaliser ce projet. Ce souverain était un homme libéral et démocrate. Il était adoré des Hellènes

de l'Asie-Mineure qui, depuis les temps anciens, n'avaient jamais cessé d'être les ennemis acharnés de l'aristocratie. Aussi fut-il chaleureusement soutenu dans la préparation de la campagne libératrice, dont il confia l'exécution à Alexis Stratigopoulos.

Le 25 juillet 1261 le succès couronnait cet excellent effort national. Appuyée par les Grecs de Constantinople qui attendaient avec impatience le jour de leur affranchissement, l'armée de Stratigopoulos s'empara facilement de la Reine des villes et Michel Paléologue y fit bientôt, à son tour, son entrée solennelle. Les Hellènes de l'Asie-Mineure peuvent être fiers d'avoir été les principaux artisans de la première libération de Byzance. Ce titre de gloire, ils l'ont bien mérité, par leur profond attachement à la liberté et par leur ardent patriotisme. Et l'on comprend l'orgueil avec lequel l'un d'eux, et non des moindres, le chroniqueur Georges Acropolitis, qui fut aussi ministre dans le gouvernement de Nicée, exposa l'histoire du bel effort libérateur de ses compatriotes.

VIII. — Les Grecs de l'Asie-Mineure et les premières invasions turques.

Mais avec la chute de l'empire latin de Constantinople, l'Hellénisme et plus particulièrement les Grecs de l'Asie-Mineure n'étaient pas au bout de leurs épreuves millénaires. Un autre ennemi plus redoutable encore, et barbare celui-ci, se dressait contre eux, menaçant et agressif : le Turc.

L'invasion turque en Asie-Mineure avait été précédée de celle des Seldjoukides, de cette dynastie turcomane qui dès 1088 avait atteint Konieh. Cette ville était même devenue la capitale d'un des cinq sultanats qui s'étaient partagé les conquêtes du chef Djelaleddin. Et ces représentants de l'islamisme avaient réussi, au milieu du XIII[e] siècle, à

placer aussi sous leur suzeraineté l'Etat de Trébizonde, dont les souverains, enviant la gloire de Paléologue, préféraient être soumis à la domination des sultans de Konieh plutôt que de reconnaître une dynastie rivale. Mais vers la fin du XIIIe siècle les Seldjoukides ont commencé à céder la place aux Turcs. En 1299 leur dynastie de Konieh fut éliminée, et les territoires soumis jusque-là à leur domination furent répartis entre dix chefs de tribus turcomans, un desquels était Osman. Ce fut ce dernier qui, parti de Kara-Hissar aux premières années du XIVe siècle, conquit presque tout le reste de l'Asie-Mineure. Son successeur Urhan compléta cette conquête : il s'empara en 1326 de Brousse, en 1330 de Nicée, en 1336 de Nicomédie et ensuite de toutes les villes de l'ancienne Mysie. En attendant, l'antique Ionie était tombée sous la domination d'Oumourbey, qui bientôt traversa aussi les Dardanelles. En 1361, Andrinople tombait elle aussi, entre les mains de l'envahisseur, et Bajazet, qui, devint en 1389 sultan de Turquie, remporta sur les chrétiens de nouvelles victoires en Europe.

Abandonné par Byzance où tout était en décomposition et en déconfiture, l'Hellénisme entier, celui d'Europe comme celui d'Asie, succombait sous les coups d'un ennemi odieux et inhumain. Il payait ainsi cruellement les fautes criminelles d'un régime étroit, mesquin, inconscient et corrompu. Chaque année marquait depuis le début du XVe siècle un nouveau pas vers le démembrement complet de l'empire qui assistait passif et inconscient à sa propre ruine ; la formidable querelle qui s'était élevée en Asie entre Bajazet et Tamerlan, l'horrible conquérant tartare, et qui avait abouti, en 1402, au désastre du premier à Angorah, les gouvernants de Constantinople n'avaient rien fait pour l'exploiter ; les terrifiantes dévastations auxquelles le vainqueur s'était livré, après son triomphe, en Asie-Mineure dont il détruisit un grand nombre de villes,

l' « empire » byzantin les a apprises sans montrer la moindre velléité de réagir; ni le départ de Tamerlan, ni les discordes qui entredéchirèrent les quatre fils de Bajazet, ne donnèrent lieu à l'effort qu'on était en droit d'attendre de sa part. L'Hellénisme n'avait plus rien à espérer. La prise de Constantinople par Mahomet II devait bientôt sceller, pour de longs siècles, son sort. L'héroïque défense du dernier des Paléologues devait seule jeter un rayon de noblesse et de pureté dans ce tableau si noir et si désolant. Mais la mort de Constantin, tué face à l'ennemi au seuil de la Reine des villes, ne sauvait que l'honneur. La conquête de l'Hellénisme n'en était pas moins complète.

Mais ce rapide exposé, qui des temps d'Alexandre le Grand nous a amenés jusqu'à la soumission de l'empire byzantin au joug turc, nous prouve combien le destin se montrait, en ce maudit XVe siècle, injuste et ingrat envers ces malheureuses populations grecques de l'Asie-Mineure! Constamment et profondément attachées à leur antique idéal d'indépendance et de liberté, elles furent condamnées au plus inhumain des despotismes. Sincèrement démocrates, elles subirent les conséquences du criminel aveuglement d'une autocratie, qui, malgré leur amour de l'instruction et leur légitime fierté pour un passé intellectuel et artistique sans pareil, les avait plongées dans un état tel qu'aucun moyen ne leur fut donné pour prendre en main la défense de leur patrimoine. Enfin, le peuple qui fut le premier peuple chrétien du monde et qui donna quelques-uns des plus grands et des plus illustres interprètes de la pensée divine, fut laissé en un tête-à-tête des plus tragiques avec les ennemis les plus fanatiques de la chrétienté et de la tolérance. Heureusement sa vitalité et sa foi étaient trop profondes pour qu'il mourût de ce sort qui lui était fait. Sa solidarité avec les Grecs de l'Hellade, avec lesquels il se sentait uni par la communauté de la tradition, de la langue, des mœurs, des droits, de la religion et des intérêts, et avec

lesquels il devait se sentir aussi uni par la communauté des souffrances, — cette solidarité, le conquérant ne put pas la supprimer, elle non plus. Et c'est grâce à cette foi, à cette vitalité et à cette solidarité panhellénique, qui, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, se sont encore plus solidement affirmées au cours de l'interminable domination turque, que l'Hellénisme asiatique apparaît aujourd'hui digne de la liberté qui lui est, enfin, promise.

CHAPITRE III

La domination turque.

I. — Le Patriarcat de Constantinople et l'Hellénisme.

«... Au lendemain de la prise de Constantinople, écrivent deux des meilleurs connaisseurs des questions orientales qu'il y ait actuellement en France (1), le sultan Mahomet II se trouva en présence du problème grec. Comment le résoudre ? Il hésita longuement. Des conseillers... le pressaient de prendre une mesure radicale : le massacre général de tous les chrétiens, afin de détruire une bonne fois toutes sources de difficultés ultérieures. Il parut un moment incliner vers cette solution... Moins intelligent, il eût peut-être supprimé d'un seul geste l'élément qui devait, moins de quatre siècles plus tard, se révéler comme le principe de dissolution le plus actif de l'empire ottoman. Mais entouré de grossiers soldats, il sentait, d'autre part, combien pouvaient être utiles à son empire et à sa gloire les Grecs habiles dans les arts et dans les métiers, navigateurs, commerçants, banquiers, médecins, architectes, artisans. Il connaissait aussi l'inaptitude radicale de sa race à exercer une profession autre que celle des armes. Il

(1) MM. Louis-Paul Alaux et René Puaux : *Le Déclin de l'Héllénisme*, Paris 1916, p. 16-17.

pensa donc faire assez pour assurer la sécurité politique en faisant disparaître les princes et la plupart des nobles, et crut habile de s'attacher les chrétiens en leur octroyant des privilèges et des garanties et en leur donnant lui-même leur chef. »

Ce court exposé est éloquent et plein d'enseignements : il démontre la vitalité et la force d'une nation que, même au milieu des ténèbres du xve siècle, à une époque où le conquérant turc était au faîte de sa puissance militaire et n'avait à craindre aucune intervention favorable à ses nouveaux sujets, l'oppresseur se voyait dans l'impossibilité d'exterminer. La décision de Mahomet dénote aussi l'absolue incapacité où la Turquie était, — et devait continuer de l'être, — de fonder un organisme autre que militariste et conquérant. Elle indique enfin l'absolue incompatibilité qu'il y a entre l'élément musulman et l'élément grec : ce dernier se montrait non seulement totalement inassimilable mais aussi profondément conscient de sa propre nationalité ; il arrachait, grâce à la seule existence de son particularisme patriotique, une autonomie destinée à lui assurer au milieu d'un chaos ethnique universel un développement beaucoup plus large encore.

A l'empereur de Byzance succédait ainsi, comme chef national et religieux des Grecs, le Patriarche orthodoxe de Constantinople. Georges Scholarios, qui en devait le premier occuper les fonctions, fut reçu avec beaucoup de solennité par le sultan qui lui dit : « Jouissez de tous les droits et de tous les privilèges dont ont joui vos prédécesseurs. » Et un firman confirma peu après la promesse de Mahomet et assura aux Grecs la liberté de conserver leurs églises, de maintenir tous leurs usages, de sauvegarder la législation concernant leur statut personnel, d'entretenir des écoles nationales, enfin de s'administrer eux-mêmes sous l'autorité de leurs évêques et sous la haute

surveillance du synode de Constantinople. La force armée était tenue de faire exécuter les sentences épiscopales et les décisions du Conseil central statuant en tant que cour d'appel (1).

II. — Les Grecs de l'Asie-Mineure, principaux collaborateurs des Patriarches.

Cette autonomie religieuse, scolaire et administrative, qui était accordée aux Grecs de Turquie devait comporter des conséquences incalculables. Elle devait garantir et même élargir la vie de l'Hellénisme européen et asiatique. Et puisque le cadre de cette étude nous oblige de ne parler que des Grecs de l'Asie-Mineure, essayons de retracer, dans ses grandes lignes, la nouvelle existence à laquelle, au xv[e] siècle, ces derniers furent appelés.

Avec les insulaires, avec les Athéniens, avec les Thraces et les habitants du Mont-Athos, ils furent parmi les plus fidèles et les plus dévoués collaborateurs du Patriarcat. Chaque fois qu'un nouveau Patriarche était élu, ils ne manquaient pas de saluer avec une piété toute particulière son avènement en lui adressant des magnifiques présents, le plus souvent ces précieuses étoffes dont l'Asie-Mineure a la spécialité.

Ils propagèrent le christianisme jusque chez les Arabes et les autres tribus de la Turquie. Ils furent les principaux artisans de la politique panhellénique, renouant ainsi l'ancienne tradition léguée par Cimon et par Périclés et momentanément réalisée par Alexandre le Grand. Ils furent les premiers parmi ces Grecs, dont un écrivain français, pourtant nettement grécophobe, a écrit, qu'ils surent s'introduire dans l'administration ottomane et qu'ils furent « assez habiles pour se contenter de la réalité du pouvoir sans en jamais revendiquer la partie honorifique,

(1) J. de Hammer : *Histoire de l'Empire ottoman.*

sauf dans le domaine religieux. » — « Ils se contentaient, comme ce même écrivain l'ajoute, des titres d'interprètes ou de secrétaires, les seuls que la loi musulmane permit de leur attribuer; mais sous ces titres, ils furent bientôt les directeurs réels de tous les rouages de l'empire. » (1)

Cette dernière phrase ne contient hélas ! qu'une demi-vérité ! La politique du *statu quo* ecclésiastique et scolaire et d'autonomie que le conquérant de Constantinople s'était trouvé dans la nécessité d'adopter, fut loin d'être suivie et observée par tous ses successeurs. Elle n'était elle-même favorable à l'Hellénisme qu'en droit seulement. En fait, le Patriarche devait souvent compter avec les moindres caprices du Divan. Et quand l'empire turc se fût consolidé, les privilèges octroyés au chef de l'Eglise grecque, telle son immunité fiscale, lui furent peu à peu virtuellement enlevés. Le Patriarcat a dû commencer à lutter.

Il en fut de même avec ceux des « rayas » qui étaient au service du sultan. Cette nouvelle aristocratie de fonctionnaires n'a pas pu assurer à l'Hellénisme aussi facilement et aussi complètement qu'on le pense cette existence plus ou moins libre que l'on pouvait attendre de leur participation à l'administration de l'empire. Ces secrétaires et ces interprètes ont dû à leur tour presque toujours lutter avec ténacité pour maintenir et défendre les privilèges de leurs compatriotes.

Car le peuple turc et ses gouvernants ne tardèrent pas à se montrer tels qu'ils étaient. Le règne de Sélim, qui monta au trône en 1520, ouvre une ère d'oppression et de persécution. « Les Grecs, écrit l'historien français M. Driault (2), quittent en grand nombre leur pays et font le grand commerce de la Méditerranée : ils s'y enrichiront et y trouve-

(1) J. L. de Lanessan : *Les Missions et leur Protectorat*, Paris 1907, p. 150.

(2) E. Driault : *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 6e éd., Paris 1914, p. 31.

ront des ressources pour les futures luttes de l'indépendance. » Mais « les populations des plaines sont les plus malheureuses : elles supportent tout le lourd poids du joug ottoman, et leurs souffrances entretiennent de siècle en siècle la haine du Turc. Sélim le Féroce en avait compris le danger : sentant l'union impossible entre vainqueurs et vaincus, il avait songé à assurer l'avenir en massacrant ous les chrétiens de son empire... »

III. — Les souffrances de l'Hellénisme et l'attitude des Puissances européennes.

De ces souffrances de l'Hellénisme nous ne connaissons pas grand'chose, surtout pour ce qui est de l'Hellénisme micrasiatique. L'histoire ne s'écrivait pas à cette époque au jour le jour, comme elle s'écrit aujourd'hui. Mais en apprenant — imparfaitement, d'ailleurs, — ce que les Grecs de l'Asie-Mineure subirent vers la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, alors que des communications plus fréquentes reliaient la Turquie à l'Occident et que des voyageurs commençaient à parcourir les diverses provinces de l'empire, tel Mac Donald Kinneir en 1813-1814, auteur du *Journey through Asia Minor* (1818), nous pouvons facilement deviner ce que ces Grecs ont souffert durant les siècles précédents (1).

En 1770, après l'échec de la première expédition d'Orloff, les Turcs, furieux contre l'orthodoxie en général, ordon-

(1) Savary de Brèves, ambassadeur de Henri IV auprès du Sultan, nous donne, dans un de ses rapports, daté de 1604, un renseignement qui n'est pas sans valeur, — si l'on fait la part de l'exagération que lu inspire manifestement son orgueil d'être, lui catholique, protecteur des chrétiens orthodoxes. Il parle d' « un nombre infini de chrestiens grecs et arméniens, lesquels en leur plus pressantes nécessités, lorsqu'ils se sentent oppressés, n'ont recours plus assuré et ne cherchent autre protection que le nom puissant de nos roys qui les met à couvert par le ministère de ses ambassadeurs ».

nèrent d'épouvantables massacres dans plusieurs régions grecques et notamment à Smyrne. A la même époque les dere-beys de l'Asie-Mineure se signalèrent par leurs cruautés et par leurs dévastations. Le sultan les renversa, au début du XIXe siècle, mais il compléta leur œuvre de destruction, en privant notamment les côtes de l'Ionie de la bienfaisante domination héréditaire des Kara-Osman-Oglou dont nous reparlerons plus loin (1).

En 1774, le traité turco-russe de Koutchouk-Kaïnardji, dont l'article 16 engageait la Porte à n'entraver aucunement le libre exercice de la religion chrétienne et à ne pas empêcher la construction de nouvelles églises et la restauration des anciennes, — ce traité, arraché à la Turquie et non spontanément conclu par elle, n'apporta qu'une trêve aux persécutions auxquelles l'élément chrétien d'Asie était constamment en butte. Et quant à l'Europe occidentale, pendant tous ces longs siècles de servitude, elle était restée impassible devant toutes les souffrances que l'oppression turque imposait à l'Orient chrétien.

Les quelques projets qui furent élaborés et préconisés (par Louvois, par Leibnitz, par le cardinal Alberoni, par le père Joseph, etc.) n'envisageaient que la libération de l'Hellénisme européen. Seul Louis XIV avait formé « des projets de conquête sur la Turquie... qui reposaient sur la pensée que les pays d'Asie, voisins de la Méditerranée, sont des pays chrétiens qui doivent être sous l'influence ou sous la domination de l'Europe » (2). Mais le dogme de l'intégrité ottomane, depuis si souvent invoqué, avait dès cette époque ses partisans; ceux-ci, dont Colbert était en France le plus illustre, voulaient appuyer la politique de l'Occident sur le régime des capitulations, inauguré, comme

(1) Gervinus : *Insurrection et régénération de la Grèce* (trad. franç., Paris 1863), I, p. 158.

(2) Th. Lavallée. *Des relations de la France avec l'Orient*, dans la *Revue Indépendante*, 1844, t. XII, p. 57.

on sait, par François Ier (1). Et si, après la mort de Colbert, les influences antiturques ont recommencé à s'exercer sur l'orientation de la politique française, si Boileau écrivait à l'adresse de Louis XIV :

> Je t'attends dans six mois aux bords de l'Hellespont,

ces influences n'ont eu malheureusement aucune efficacité et avec Louis XV la France reprit sa politique turcophile. Bonaparte lui-même n'a pas semblé envisager, dans ses plans orientaux, la libération de l'Hellénisme asiatique. Peut-être, si en 1799 il avait réussi à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre, aurait-il apporté aux Grecs d'Asie la liberté que ses campagnes avaient valu à tant d'autres peuples. Mais son échec en Syrie lui fermait la route de l'Asie-Mineure et de Constantinople (2), et, trois années plus tard, la mission dans le Levant du colonel Sébastiani, qui resta aussi quelque temps à Smyrne, n'a paru aboutir qu'à l'élaboration d'un nouveau projet d'expédition contre l'Egypte, projet qui ne fut du reste pas exécuté. La politique orientale ultérieure de Napoléon devait être, comme on se rappelle, une politique d'alliance avec la Turquie.

IV. — L'ÉTAT SOCIAL, ÉCONOMIQUE ET INTELLECTUEL DE L'HELLÉNISME ASIATIQUE AU XVIIIe SIÈCLE.

Les Grecs d'Asie, comme aussi ceux d'Europe, — et plus encore que ces derniers, — n'avaient à compter sur l'appui de personne. Pourtant leur état social, économique et intellectuel était tel qu'ils étaient dignes du plus grand intérêt. Sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure, grâce

(1) Qui avait même conclu, en 1534, une alliance formelle avec la Turquie (V. l'article de M. G. Baguenault de Puchesse dans le *Journal des Débats* du 13 avril 1909).

(2) Driault, *op. cit.*, p. 76.

au gouvernement paternel et bienveillant des Kara-Osman-Oglou et de leurs voisins les Paswan-Oglou et les Elez-Agas, ils avaient créé « comme par enchantement, d'après Gervinus (1), un Etat florissant qui se montra dans l'accroissement rapide de la population et dans l'aisance des habitants ». Un prêtre, nommé Jean Oikonomos, y avait même obtenu « un firman qui purgea des autorités et des habitants turcs la ville de Cydonies (la *ville des coings*, Aïvali en turc), où aussitôt l'industrie et l'organisation communale se développèrent en toute liberté et avec un tel succès que ce village devint, après une vingtaine d'années, une ville riche et florissante de trente-cinq mille âmes ».

Nombreux furent aussi les savants grecs qui purent s'enfuir en Occident, où ils propagèrent, grâce à leur érudition et à leur activité, le goût des études grecques.

Tout le commerce de l'Asie-Mineure avec l'Occident était d'autre part entre les mains des Grecs. C'est grâce à eux que l'Europe recevait la soie, les huiles, les cotons, les fruits qui abondent dans cette contrée prospère mais à peine exploitée à cause des Turcs.

Et l'Hellénisme asiatique, de son côté, c'est grâce à la prospérité que son essor commercial lui a valu, qu'il put se développer au point de vue intellectuel, à un degré tel que beaucoup de peuples libres pourraient l'envier. Nous ne ferons que signaler, — on pourrait écrire à ce sujet des pages entières, — la suite de belles légendes populaires qui se sont formées en Asie-Mineure autour de la renommée du héros Digenis Acritas. D'autre part, à la suite des concessions que, vers 1800, le sultan Sélim accorda aux Grecs, Démétrius Mourouzis fut nommé inspecteur général des écoles et des hôpitaux et fonda de nombreux établissements scolaires dans la Turquie d'Europe et dans celle d'Asie. Ceux de Smyrne et d'Aïvali, furent, en Asie-Mineure, les plus illustres. En général, un si fort mou-

(1) Gervinus, *op. cit.*, p. 96 et p. 100.

vement intellectuel se forma bientôt qu'un écrivain anglais a pu écrire, il y a plus de cent ans (1), « qu'il n'y avait pas une seule commune grecque dans la Turquie possédant une certaine aisance, qui n'eût pas son école hellénique ». Enfin n'oublions pas qu'Adamantios Koraïs, le grand précurseur et artisan de la régénération grecque, était un Smyrnéen. C'est grâce à son *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* (Paris 1803) que l'attention du monde fut attirée sur l'Hellénisme, et c'est grâce surtout à son *Appel guerrier* (1801) et à ses *Exhortations politiques* (traduites plus tard, en 1823, à Zurich par d'Oralli) que ses compatriotes furent stimulés dans leur amour pour l'indépendance et dans leur effort pour le relèvement intellectuel de la Grèce. Et si c'est à un Grec de l'Asie-Mineure que revient ainsi l'honneur d'avoir le plus travaillé pour la résurrection de l'Hellade, il est hautement significatif de la solidarité panhellénique et de la réciprocité des sentiments entre Hellènes, de voir un Grec de Thessalie, le non moins célèbre Rhigas Ferraios, appeler aux armes dans son *Chant guerrier* toutes les populations orientales, les Bulgares et les Albanais, les Arméniens, *les Romaïques* (2) et les Arabes, et de vouloir rendre ainsi à l'Hellénisme asiatique aussi cette liberté que Koraïs souhaitait à l'Hellénisme européen.

Tout le monde sait que les Grecs ne tardèrent pas à répondre à l'appel de Rhigas et à organiser le mouvement national qui devait aboutir à leur guerre de l'indépendance. Mais ce dont on ne se souvient peut-être pas assez (3) c'est

(1) Leake, *Researches in Greece*, 1814, p. 228.

(2) Le nom de Romaïques s'applique le plus souvent aux Grecs d'Asie. Mais même si Rhigas a voulu l'employer dans son sens le plus large et appeler ainsi tous les Hellènes, rien que la mention qu'il fait des Arméniens et des Arabes prouve qu'il voulait unir dans un commun effort de libération toutes les populations chrétiennes des Balkans et de la Turquie d'Asie, donc les Grecs de l'Asie-Mineure aussi.

(3) Gervinus, *op. cit.*, p. 162.

que la *Philiki Hetairia*, la Société secrète qui se mit à la tête du mouvement, étendit facilement ses ramifications parmi les Grecs de l'Asie-Mineure chez lesquels elle fit les progrès les plus rapides.

V. — La Révolution grecque et les souffrances des Hellènes de l'Asie-Mineure.

La révolution grecque éclata en 1821. Elle eut ses héros et ses martyrs. Et l'Hellénisme micrasiatique fit à l'autel de la patrie l'offrande de nombreux parmi ses meilleurs enfants, tombés victimes de la vengeance des Turcs. Le 22 avril 1821, après avoir célébré la messe de Pâques, le Patriarche oecuménique fut arrêté, affreusement ligoté, et conduit au Phanar, où il fut pendu à la porte de l'église patriarcale, après quoi le sultan et le grand vizir vinrent contempler son cadavre et le faire traîner par la populace juive à travers les rues jusqu'à la mer où on le jeta. Mais il ne fut pas le seul prélat grec qui subit ce sort horrible : trois métropolites furent à leur tour assassinés dans des circonstances analogues : l'un d'eux était l'archevêque d'Ephèse et le second celui de Nicomédie.

Depuis ce jour fatidique, l'élément grec fut cruellement persécuté dans toute l'Asie-Mineure. A Cydonies (Aïvali), de vraies orgies furent commises. Les habitants de cette ville florissante savaient que leur participation active à la lutte pour l'indépendance était hélas ! impossible, parce que destinée à comporter leur ruine immédiate. Aussi étouffèrent-ils leurs sentiments et n'eurent-ils en vue que l'intérêt national suprême qui consistait dans la conservation intégrale de ce centre important de l'Hellénisme asiatique. « Mais, raconte Gervinus (1) immédiatement après la révolte de Psara, quatre mille gens armés avaient été placés dans le voisinage de la ville, gens sans aveu et atroces, qui par-

(1) *Op. cit.*, p. 279-282.

tout molestaient impunément les chrétiens, avant qu'on eût pu craindre le moindre danger du côté des insurgés, et dont on avait en vain demandé le rappel à Bergamo (Pergame). Lorsque la flotte grecque parut en face de la ville, près des îles de Moscho (Moskonissi) (14 juin), le bas peuple se leva aussitôt ; les riches se préparèrent à fuir à Psara et envoyèrent le maître d'école Benjamin à la flotte pour demander un certain nombre de radeaux, puisque l'eau peu profonde n'admettait pas des navires d'un fort tirant. Les Turcs, essayant d'empêcher la fuite des habitants, en vinrent aux mains avec eux et avec l'équipage sur les radeaux mêmes ; le pillage, le meurtre et l'incendie commencèrent à sévir dans cette malheureuse ville (16 juin), réduite en peu d'heures en un monceau de ruines, de sorte que la richesse florissante de Cydonies fut anéantie sans profit pour les ennemis et pour les amis de la cause grecque et que ceux des habitants qui purent se sauver furent, pour la plupart, dispersés dans les autres îles, sans autre avoir que les vêtements qui les couvraient (1).

VI. — Le martyre de Smyrne (1821).

« Le même jour, un pareil désastre frappa la ville de Smyrne (2). Là encore, on avait placé dans le voisinage de la ville une populace armée, de la pire espèce, pour s'opposer à toute tentative de transporter l'insurrection dans l'Asie-Mineure. Les pauvres paysans inoffensifs avaient été poussés au désespoir par ces brigands, rebut de toute la contrée, qui parcouraient tout le pays en s'abandonnant au pillage, au meurtre et au viol, et redoutés autant des Turcs de Smyrne que des chrétiens. Dans la ville même,

(1) Cf. Major-général Sir Charles Wilson, *Handbook for travellers in Asia-Minor, Transcaucasia, Persia*, etc. London 1895, p. 66.

(2) Cf. aussi Raffenel : *Histoire complète des événements de la Grèce*, 2e éd. Paris 1825, t. Ier, p. 243 et suiv.

Hassan-Pacha avait su maintenir bon ordre pendant assez longtemps; néanmoins tous les chrétiens vivaient toujours dans une inquiétude mortelle; la plupart des propriétaires s'étaient réfugiés au delà de la mer; les Francs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de l'insolence turque; les moindres accidents suffisaient pour produire des terreurs paniques et pour entraîner les malheurs les plus graves à leur suite. Enfin, malgré les ordres les plus positifs, les masses campées dans les environs, où elles étaient exposées aux privations et où elles s'étaient abandonnées à l'oisiveté, avaient fait irruption dans la ville (commencement de juin), où elles avaient répandu le meurtre et les troubles, de sorte que Smyrne était comme déserte. Les consuls étrangers dans cette ville, de même que les diplomates à Constantinople (1) avaient adressé les représentations les plus énergiques aux autorités, et, pendant quelque temps, on réussit à rétablir l'ordre.

« Mais immédiatement après, le faux bruit d'une déclaration de guerre de la Russie mit encore tout en émoi. Ceux des chrétiens que protégeait la Russie s'enfuirent, le consul russe lui-même n'était plus en sûreté; des milliers de rayas se réfugièrent dans l'hôtel de l'ambassade française. Alors arriva (le 16 juin), la nouvelle de la destruction de la frégate à Erisso, et, pendant la nuit, on apprit la catastrophe de Cydonies. Ces deux nouvelles allumèrent dans les masses du peuple une fureur sauvage. Aussitôt, on recommença, dans des emportements furieux, à piller et à prendre les maisons d'assaut... Non contentes de ces actes sanglants isolés, les hordes sauvages méditaient un massacre général des chrétiens; elles en demandèrent l'autorisation au mollah et le tuèrent lorsqu'il refusa de la donner; elles massacrèrent encore d'autres fonctionnaires, qui s'opposaient à leurs entreprises. Après que, vers le soir,

(1) Lord Strangford notamment exigea très énergiquement de la Porte la protection des sujets anglais.

cette rage du peuple se fut tout à coup apaisée, ces furieux se jetèrent le lendemain matin sur un navire russe, fouillé déjà plusieurs fois, et assassinèrent les Grecs qu'ils y trouvèrent... Un capitaine sarde avait recueilli secrètement deux cent cinquante réfugiés grecs sur son navire et retarda son départ par une infâme cupidité, pour augmenter le nombre des fugitifs jusqu'à trois cents ; mais un cutter algérien vint visiter le navire sarde, qui voulut alors décharger sa cargaison à bord d'une frégate française pour l'y mettre en sûreté. Le consul français ne put pas résister aux menaces des Turcs et livra les malheureux Grecs, qui furent voués à la mort ou à l'esclavage. »

Ajoutons cependant, en l'honneur de M. David, consul de France, que s'il n'eut pas toujours la chance d'agir efficacement, il n'en fut pas moins constamment le défenseur le plus énergique des Grecs. C'est grâce à lui que l'escadre française du Levant, commandée par l'amiral Halgan, vint appareiller devant Smyrne et atténuer un peu les malheurs de l'Hellénisme persécuté. Et nous devons faire aussi une mention spéciale de la conduite du capitaine de Kergrist, grâce au dévouement duquel un certain nombre de chrétiens furent sauvés (1).

Le reste de l'Hellénisme micrasiatique n'a pas été rançonné moins lourdement et moins cruellement que Smyrne et Aïvali pour son indéfectible patriotisme et pour l'ardeur des souhaits dont il accompagnait la lutte libératrice des Grecs d'Europe. Partout, les églises furent dévastées et incendiées, les couvents profanés et démolis. Les Grecs de l'Asie-Mineure étaient considérés par les musulmans comme ayant poussé à la révolte leurs frères du Péloponèse et de la Grèce continentale (2). Et la conduite de

(1) V. pour les détails : Voutier : *Mémoires*, p. 129 et Jurien de la Gravière : *La station du Levant*, ch. VI, VII et VIII.

(2) Famin : *Histoire de la rivalité et du protectorat des églises chrétiennes d'Orient*, p. 390, et Lanessan, *op. cit.*, p. 151.

leurs oppresseurs fut telle, dans son ensemble, que l'historien Gervinus n'a pas hésité à la flétrir par ces mots qui ne devraient jamais être oubliés: « Quand les Turcs, en Crète ou en Asie, dévastaient les campagnes et les villes, quand ils massacraient les habitants ou les vendaient comme esclaves, ou qu'ils les exécutaient en aggravant les tortures, on ne peut comparer cette manière d'agir qu'à l'affreuse manière dont les Triballes et les Mèses, au moyen âge, faisaient la guerre sur la terre byzantine. » (1).

VII. — Le royaume de Grèce et l'Hellénisme asiatique.

L'attachement des Grecs de l'Asie-Mineure à la cause panhellénique ne fut pas récompensé lorsque les puissances décidèrent la création d'un Etat grec et qu'elles en fixèrent les frontières. Par le protocole de Londres du 22 mars 1829 seul « le droit d'émigration » fut laissé « aux chrétiens grecs habitant les territoires maintenus sous la puissance turque ».

Mais, au moins, une Grèce libre était née. Et ses habitants, plus heureux que leurs frères de Thessalie, de Macédoine, des îles, de Thrace et d'Asie, comprirent aussitôt que leur mission serait désormais de travailler de toutes leurs forces à l'émancipation de leurs nationaux de Turquie. Capodistria, le premier chef de l'Etat grec, ne manqua pas de proclamer dès 1829 « l'aspiration à affranchir les hommes qui, depuis la conquête de Constantinople, n'ont pas cessé de professer la religion orthodoxe et de parler la langue grecque, tout en habitant la Turquie » (2). Et cette volonté hellénique, qui ne devait être au cours du XIXe siècle que très partiellement réalisée, à cause de la

(1) *Op. cit.*, p. 344-345.

(2) Lettre à Wilmot Horton, *Correspondance*, t. I., p. 265.

timidité des Puissances européennes et malgré les immenses sacrifices de l'Hellénisme, produisit cependant dès la formation du petit Etat grec un résultat dont la valeur morale était destinée à seconder puissamment les efforts ultérieurs des Grecs : la question panhellénique fut posée.

Dès 1829, M. de Polignac préconisa en France l'organisation d'un grand Etat hellénique qui prendrait la place de la Turquie (1). Ranke, cet historien, et de Moltke, cet observateur des transformations modernes en Orient, expliquèrent en Prusse que l'on ne pourrait procurer aucune sécurité aux « rayas » tant qu'ils ne seraient pas soustraits à la domination turque et placés sous l'administration de gouvernements de leur choix. Et vers la même époque, l'historien Gervinus, que nous avons déjà tant de fois cité, écrivait : « Les Turcs de toutes les classes repoussent tout ce qui est étranger avec dédain et montrent un orgueil qui va jusqu'à l'absurdité, bien qu'ils sentent clairement qu'une fatalité terrible les menace et que leur décadence a commencé déjà... Le véritable sens de cette fatatité est que l'idée du développement et du progrès a été étouffée par l'inertie orientale, qui nie pour ainsi dire, la perfectibilité humaine... Une tolérance libre d'égoïsme et une véritable sagesse politique auraient pu se concilier les sentiments antipathiques et les dispositions contraires de tous les peuples et reconstituer un empire fort de toutes ces parties qui s'écroulaient ; mais cette tolérance et cette sagesse faisaient complètement défaut aux Osmanlis. Cette race dominante n'avait pas la moindre conscience des rapports sociaux inviolables qui rattachent l'individu à l'Etat » (2).

(1) Mémoire du 4 septembre 1829. V. le texte dans les Archives du Ministère français des Affaires étrangères. Correspondance politique, vol. 178 (fin).

(2) *Op. cit.*, p. 11-13.

VIII. — La comédie des réformes turques (1830-1856).

A travers tout le XIXe siècle et jusqu'à nos jours les Turcs restèrent tels que Gervinus les décrivait. Et l'Hellénisme asiatique, pas plus que les Grecs restés en Europe sous leur domination, ne devait voir la moindre amélioration de sa situation. « Je ne veux, disait en 1830, le sultan Mahmoud, reconnaître désormais les musulmans qu'à la mosquée, les chrétiens qu'à l'église, les juifs qu'à la synagogue. Je veux que hors de ces lieux, où tous rendent également hommage à la divinité, ils jouissent uniformément des mêmes droits politiques et de ma protection paternelle. » C'est par ces paroles que s'inaugurait l'ère du *Tanzimat* ou de la « réorganisation turque » (1). Vaines promesses ! Leur résultat fut nul. C'est un ministre de ce même Mahmoud qui avouait peu après que toute réforme était impossible. C'est comme s'il s'agissait, disait-il, « d'enseigner à nos peuples une autre langue ». Et l'historien du *Tanzimat* de comparer l'empire turc à « un navire dont il faut renouveler la carène, la mâture, les voiles et l'équipage » (2). On reconnaîtra qu'un pareil effort n'était pas facile !

Quelques années plus tard, pressé par les Puissances, le sultan Abdul Medjid promulgua, le 18 février 1856, un hatti-houmayoun où il disait : « Les garanties promises de notre part à tous les sujets de l'empire, par le hatti-houmayoun de Gulhané et les lois du *Tanzimat*, sans distinction de classe ni de culte pour la sécurité de leurs personnes et de leurs biens et pour la conservation de leur honneur, sont aujourd'hui confirmées et consolidées et des mesures efficaces seront prises pour qu'elles reçoivent leur plein et

(1) Driault, *op. cit.*, p. 135-136.

(2) Edouard Engelhardt : *La Turquie et le Tanzimat*, Paris 1882, t. I, p. 5.

entier effet » (1). Une foule de réformes libérales étaient annoncées. Cinq ans plus tard, Abdul-Medjid mourait (25 juin 1861), sans avoir, lui non plus, rien fait de ce qu'il avait promis.

La Russie n'avait pas tort quand elle appréciait de la manière suivante le bilan de cette politique soi-disant réformatrice du sultan : « A y regarder de près, en écartant les apparences brillantes, qu'a-t-il fait du hatti-houmayoun de 1856 ? L'égalité entre les musulmans et les chrétiens ? Les musulmans sont toujours aussi fanatiques et considèrent toujours le droit de gouverner comme leur privilège inaliénable, issu de la conquête et des lois du Coran ; les chrétiens tiennent à leur autonomie religieuse et ne se soucient pas d'une égalité qui la compromettrait. L'admissibilité de tous aux fonctions publiques ? Il n'y a dans tout l'empire que deux pachas chrétiens et ils sont sans fonctions, les musulmans refusant de leur obéir et le gouvernement ne leur témoignant aucune confiance. La justice égale pour tous ? Un chrétien, disent les consuls anglais, ne peut en général obtenir justice contre un musulman ; un musulman, fût-il assassin, a toute chance d'être acquitté, s'il n'a contre lui que des témoins chrétiens ; les chrétiens redoutent autant les gendarmes turcs que les voleurs, entre lesquels ils n'ont pas de raison de faire de différence. La communauté du service militaire ? Les musulmans ne reconnaissent pas aux chrétiens le droit de commander ; les chrétiens ne veulent pas s'exposer à combattre leurs propres frères, puisque l'armée ottomane est toujours un instrument de persécution et de fanatisme. Les travaux publics ? Ils ne sont possibles qu'avec des finances prospères, et la Sublime Porte est toujours en état de banqueroute ; car son administration vexatoire interdit toute exploitation régulière des richesses du sol, multiplie les douanes intérieures, les dîmes arbitraires; elle n'a

(1) V. le texte *op. cit*,, t. I, append. n° 2.

même pas su, malgré ses promesses, établir la perception directe; elle en est revenue au système épuisant des fermes; elle repose sur la fraude : elle est aux mains d'un personnel généralement incapable ou malhonnête; elle n'est organisée que pour la ruine du pays où elle sévit. La réforme, dont on a fait tant de bruit, n'a été comprise et voulue que par quelques individualités, en réalité mal soutenues par le gouvernement. Décidément l'Ottoman est bien l'homme malade, mourant même ; il n'y a rien à espérer de lui : c'est peine perdue, c'est duperie, que de vouloir le soutenir, le faire vivre. Les musulmans ne veulent pas de la réforme; ils prétendent n'avoir qu'à y perdre. Turcs ils sont, Turcs ils resteront .» Et ce point de vue russe est entièrement partagé par l'historien français qui l'expose (1) : « C'était une chimère, écrit M. Driault, que de croire les Ottomans capables de se fondre avec leurs ennemis, de constituer avec eux une unité politique et sociale, un Etat moderne; c'était une antinomie historique .»

IX. — Le dogme de l'intégrité ottomane.

Mais les Puissances occidentales s'acharnaient à vouloir faire de cette antinomie un principe de pratique politique. D'ailleurs derrière leur action se dissimulait à peine leur principal souci de n'observer qu'une politique pratique, du point de vue de leurs intérêts seulement. Les socialistes grecs n'ont pas tout à fait tort quand ils expliquent (2) que « le développement d'intérêts capitalistes européens, en créant des objectifs commerciaux et financiers, influença les relations politiques internationales et fit naître, en oppo-

(1) Driault, *op. cit.*, p. 190-192.

(2) Dans leur mémoire à la Conférence socialiste interalliée de Londres, paru dans les *Etudes franco-grecques* d'août 1918, v. notamment p. 280.

sition à la tradition idéaliste de l'intervention en faveur des populations chrétiennes, le principe de l'intégrité de l'empire ottoman, principe portant atteinte aux vœux des peuples soumis et favorable au maintien de l'équilibre des impérialismes en conflit ».

C'est en tout cas ce dogme de l'intégrité ottomane qui laissa pendant tout le XIX[e] siècle les Grecs de l'Asie-Mineure sans le moindre espoir de voir leur situation s'améliorer sérieusement. On connaît en effet le sort qui fut réservé en 1877 à la Constitution ottomane, à peine fut-elle promulguée par le Sultan. Quarante jours après son octroi, le 5 février 1877, son auteur Midhat pacha, conduit à bord du yacht impérial, prenait le chemin de l'exil. Et en août, le président du Conseil d'Etat prononçait le mot de la fin de cette comédie en affirmant : « Les chrétiens ne peuvent compter de notre part que sur de la tolérance ! » (1). On se rappelle aussi que le Congrès de Berlin, s'il se souvint des Arméniens (art. 61), oublia cependant complètement les Grecs d'Asie.

On ne manquait cependant pas dès cette époque, en Occident, d'éléments pour apprécier la vitalité et la puissance de l'Hellénisme micrasiatique. Le professeur de droit international N. J. Saripolos, qui était universellement connu et estimé, n'avait pas oublié en 1853, quand il publia en français, une brochure des plus intéressantes destinée à mettre en relief les droits de son pays (2), d'y signaler la présence de 1.200.000 Grecs en Asie-Mineure et de formuler cette prédiction qui devait, en grande partie, se réaliser, sans même que la condition à laquelle elle était subordonnée fût accomplie : « N'en doutons pas, écrivait-il, la fusion des races qui habitent la péninsule

(1) Le comte de Mouy (alors premier secrétaire à l'ambassade de France à Constantinople) : *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, Paris 1909, p. 51-69.

(2) N. J. Saripolos : *Pro Græcia*, II[e] partie, p. 12-13, Athènes 1853.

hellénique et les rivages de l'Asie-Mineure, ne tardera pas à se parfaire dès que ces pays auront reçu l'unité politique. La conformité de religion, l'amour d'une patrie qui leur sera commune, aussi bien que la communauté de l'enseignement public, effaceront bientôt tout vestige d'une origine non hellénique ».

Mais, délaissés par les Puissances, les Grecs de l'Asie-Mineure devaient tout naturellement être impitoyablement persécutés par la Turquie, comme aussi plus tard les Arméniens. La preuve nous en est fournie par des documents officiels anglais, auxquels nous nous permettrons de faire certains emprunts (1).

X. — Nouvelle ère de persécutions (Fin du XIXe siècle.)

Dans le *Blue book* sur les *Persécutions religieuses en Turquie*, publié en 1875, on trouve les faits suivants attestés par l'ambassadeur et les consuls britanniques dans l'empire ottoman : La Porte refuse de permettre l'établissement d'écoles chrétiennes et de reconnaître comme chrétiens les enfants nés de parents païens, même s'ils ont été baptisés dans leur enfance. Elle va même plus loin : lorsqu'elle apprend leur origine, elle les emprisonne et les met à la torture pour les obliger à se convertir à l'islamisme.

Le *Rapport préparé* (en 1894) *à la requête de Sir Philipp Currie, ambassadeur britannique près la Sublime Porte*, nous apprend, d'autre part, qu'en janvier 1892 parut un édit du sultan, à la suite duquel la célébration des offices divins dans les immeubles privés fut formellement interdite, étant donné « que tout endroit où un chrétien faisait ses prières devait être considéré comme une église et qu'une église ne pouvait exister sans qu'un firman impérial fût rendu ».

(1) V. Malcolm Mac Coll : *Le Sultan et les grandes Puissances* (traduit de l'anglais par M. Jean Longuet). Paris, 1899, p. 201-209.

Les résultats de ce décret furent des plus malheureux dans les provinces de Trébizonde, d'Angorah, d'Adana, etc. Suivant le rapport anglais « des agglomérations de 150 à 300 chrétiens y furent mis dans l'impossibilité d'accomplir les cérémonies de leur culte, dans des endroits qui avaient été reconnus comme leurs lieux de réunion pendant dix et même vingt ans ».

Toujours en 1892, « le gouvernement commença soudain à supprimer les écoles fondées par les chrétiens ». A la même date, un décret fut rendu retirant l'accès des fonctions publiques à tous ceux qui ont été élevés ailleurs que dans les écoles gouvernementales, c'est-à-dire à tous sauf aux musulmans. Une autre décision consista à détruire et à exclure tous les livres n'appartenant pas à la littérature de l'Islam. On se souvenait ainsi de la fameuse parole du khalife Omar, destructeur des bibliothèques d'Alexandrie et de Perse, qui déclarait que les livres disant la même chose que le Koran étaient inutiles et que ceux étant en contradiction avec lui étaient pernicieux et devaient être détruits! Et le rapport anglais ajoute: « En fait, la méfiance que l'on montre contre tout chrétien qui possède un livre a eu ce résultat que les chrétiens de la Turquie d'Asie sont presque aussi terrifiés à la vue d'un livre que les fonctionnaires placés au-dessus d'eux. La destruction des livres des chrétiens est si complète dans certains districts que les enfants qui grandissent dans ces districts promettent d'être aussi ignorants que leurs plus lointains ancêtres. La censure qui existe sur les ouvrages étrangers ou religieux est tellement rigoureuse qu'elle enlève complètement aux chrétiens de Turquie les moyens de se tenir en contact avec les progrès et le développement de la culture dans le reste du monde. Des classiques anglais, tels que Shakespeare, Byron, Milton, Walter Scott, ne sont pas autorisés. Il en est de même pour les chefs-d'œuvre de toutes les grandes littératures. Aucune histoire classique, aucune

encyclopédie, aucun traité de métaphysique d'un caractére sérieux, aucun ouvrage de théologie ou d'exégèse de réelle valeur ne peut obtenir de la censure l'autorisation de pénétrer en Turquie. »

Et en effet, un Anglais, M. Malcom Mac Coll, ne peut trouver un seul volume de Dante, de Shakespeare, dans la capitale même de l'empire, à Constantinople! On confisque sa Bible à M. Brooke Lambert, vicaire de Greenwich! Les chrétiens ne peuvent pas publier dans leurs propres journaux, en quelque langue que ce soit, des extraits des Evangiles, car des doctrines « anarchiques » auraient éte ainsi propagées. Un texte qui parle de « résurrection » ne doit pas être cité, parce que ce mot pourrait susciter au lecteur l'espoir de la résurrection de sa patrie. Les mots « persécutions », « courage », « liberté », « droits », « union », « égalité », « roi », « tyrannie », « héros », ne peuvent pas être cités d'après la Bible... On croit rêver!

« En 1886, poursuit le rapport anglais, un livre intitulé *La Mudafaa,* et, en 1892, un autre ouvrage le *Resalei Hamidie* furent publiés à Constantinople. Chacun de ces livres contenait les attaques les plus grossières contre le christianisme et les épithètes les plus méprisantes contre ceux qui professent cette religion. Les auteurs furent décorés par S. M. I. le sultan et les plus grands efforts furent faits pour répandre le plus possible ces livres. Depuis, et spécialement en 1892 et 1893, les journaux turcs de la capitale contenaient article sur article destinés à jeter l'opprobre sur le christianisme. Ces articles ont été publiés avec l'approbation de la censure... Mais en même temps, il a été rigoureusement interdit aux chrétiens de faire aucune réponse à ces écrits de mauvaise foi et faux, par lesquels on s'efforçait d'exciter le mépris et la haine de la population musulmane contre les chrétiens qui vivent côte à côte avec elle. »

XI. — La propagande italienne en Asie-Mineure et le boycottage turc contre l'Hellénisme asiatique.

Cette politique turque de persécutions, et surtout le boycottage du commerce grec dont nous parlerons plus loin, étaient de nature à faciliter l'intense propagande que l'Italie commença à mener, à partir de 1898, dans le vilayet d'Aïdin et notamment à Smyrne. C'est l'amiral Canevaro qui en fut le promoteur, quand il commandait l'escadre italienne du Levant, et qui en deviendra aussi l'exécuteur, lorsqu'il sera nommé ministre des affaires étrangères. Avec des éléments insignifiants, les Italiens firent un travail des plus méthodiques : ils s'accaparèrent les quelques deux mille Maltais qui se trouvent à Smyrne et qui, dépourvus de tout sentiment national et peu scrupuleux en général, étaient pour l'Italie des agents tout indiqués.[1]

Mais l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir qu'en heurtant de front l'Hellénisme de cette région éminemment grecque, elle n'obtiendrait aucun résultat. Elle profita de ce que toute la sollicitude et toute l'attention du gouvernement d'Athènes se portaient à cette époque sur l'affaire crétoise, pour manifester des sentiments philhellènes, pour s'assurer les sympathies des Hellènes de Smyrne et pour essayer ainsi de gagner du terrain en Asie-Mineure. Elle envoya à Smyrne un grand nombre d'ouvriers italiens, qui furent affectés à la construction des chemins de fer français et anglais de la région; elle fonda des écoles; elle distribua de l'argent à profusion; elle subventionna les œuvres de bienfaisance; elle accorda avec un grand empressement la nationalité italienne à ceux des chrétiens de Smyrne qui croyaient y trouver une garantie pour le développement de leurs affaires personnelles; bref, elle ne négligea aucun moyen pour y étendre son influence et acquérir des titres

pouvant faciliter ses vues impérialistes et colonisatrices.

L'Hellénisme de Smyrne lutta de toutes ses forces et avec un plein succès contre cette politique de pénétration et de substitution. Si bien, que le gouvernement grec lui-même s'en émut. Au cours d'un de ses voyages à Rome, le roi Georges s'entretint longuement de cette question avec le roi Victor Emmanuel, auprès duquel il se plaignit amicalement et fermement du préjudice que la propagande italienne apportait à la cause grecque. Des paroles rassurantes lui furent dites, mais l'anticléricalisme du ministère Combes, en France, devait bientôt devenir l'allié involontaire des Italiens, dont la propagande augmenta encore d'intensité, devant la rare occasion qui leur était ainsi offerte de s'attirer le concours de tous les catholiques de Smyrne. L'Italie voulait de plus en plus se dresser à Smyrne comme la protectrice des intérêts et des droits des Européens et en général de l'élément chrétien. Et quand la Turquie décréta le boycottage du commerce grec en 1910-1911, ce lui fut une nouvelle occasion pour augmenter le nombre de ses protégés.

La grande majorité de ces derniers n'y voyaient cependant qu'un moyen de vivre en paix. Des 10.000 sujets italiens de Smyrne, la plupart étaient et restaient des Hellènes. Le profond patriotisme des Grecs d'Ionie et la sollicitude du gouvernement de Grèce, qui les encourageait dans la défense de leur patrimoine national, furent les causes de ce qu'on peut appeler l'échec de la politique impérialiste de l'Italie à Smyrne. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que seuls les intérêts français y furent, hélas! sérieusement lésés (1).

Mais en 1910-1911, les Grecs d'Asie comme leurs conationaux d'Europe eurent à supporter, — ainsi que

(1) V. René Pinon : *L'Europe et l'empire ottoman*, Paris 1913, p. 333-338 et Paul Imbert : *La rénovation de l'empire ottoman*, Paris, 1909 p. 139.

nous venons de le dire, — les effets extrêmement dangereux du boycottage. On se rappelle sans doute qu'un *Comité de Boycottage* fut même organisé à Constantinople, chargé de venger (?) la Turquie pour l'aspiration de plus en plus ferme des Crétois à s'unir à la Grèce. M. René Pinon a donné de cette question du boycottage grec un aperçu assez détaillé auquel nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs (1). Ajoutons seulement que le commerce grec de Turquie (à Smyrne notamment et à Salonique) a subi, de ce fait, des dommages regrettables, que seules les protestations des grandes Puissances, — elles aussi lésées par cette politique de la Turquie, — et la nécessité où celle-ci se trouvait de ne pas désorganiser complètement la vie économique des Grecs, ont contribué à atténuer.

XII. — L'admirable vitalité de l'Hellénisme micrasiatique (xixe siècle).

Toujours est-il, qu'à cause de la politique systématique des Turcs, ce fut au milieu d'une atmosphère hostile et souvent étouffante que l'Hellénisme micrasiatique sut, jusqu'aux récentes crises orientales, conserver sa religion, sa langue, ses mœurs, ses droits et son ardent patriotisme Bien plus : Malgré cette vie impossible qui lui était faite, il réussit à se développer d'une manière étonnante au triple point de vue économique, intellectuel et social.

Nous donnerons plus loin un résumé de l'œuvre que, dans ces trois domaines, il a réalisée. Mais la partie historique de notre étude serait incomplète, si nous ne marquions pas par quelques exemples éloquents ce rapide et heureux développement que nous présente l'histoire des Grecs de l'Asie-Mineure pendant le xixe siècle; ces exemples expli-

(1) René Pinon : *L'Europe et la Jeune Turquie*, Paris 1911, p. 291.

queront mieux les résultats qu'à la veille des récentes crises orientales ces derniers avaient obtenus.

La ville d'Aïvali nous donne un de ces exemples vraiment frappants. Nous avons raconté plus haut le sort affreux que les Turcs lui avaient réservé en 1821. Brûlée de fond en comble et restée sans habitants, elle n'exista pas pendant une trentaine d'années. Mais, tel Phénix renaissant de sa cendre, elle ne tarda pas à être reconstruite. Elle prit même bientôt un essor économique et intellectuel magnifique. Le commerce y prospéra. Des hôpitaux y furent fondés. L'instruction s'y propagea à un degré merveilleux, rappelant celui qu'elle avait atteint, dès la fin du XVIIIe siècle, quand elle possèdait un des plus fameux collèges de tout l'Orient. Et Aïvali redevint une ville exclusivement grecque, avec une population, — toute hellénique — plus nombreuse encore qu'à la première période de sa prospérité. En 1821 elle comptait 35.000 habitants ; en 1890, malgré une éclipse totale de trente ans, elle en avait déjà plus de 40.000.

Un autre exemple de la vitalité de l'élément grec de l'Asie-Mineure et de la rapidité avec laquelle il s'est développé, nous est fourni par l'histoire littéraire de Smyrne. La littérature néo-grecque doit à la patrie d'Homère et de Koraïs cinq ou six de ses meilleurs poètes. C'est à Smyrne qu'est né, en 1817, Théodore Orfanidis, un des plus spirituels poètes satiriques de la Grèce moderne, dont le *Tiri Liri* (une sorte d'épopée satirique) est connu de tout le monde en Orient, et qui est aussi l'auteur de quelques poésies lyriques d'une inspiration patriotique tout à fait émouvante, telles *Chio esclave* et l'*Adieu du jeune conscrit*. C'est à Smyrne que nous devons également Jean Carasoutsas, qui y est né en 1824 et qui est l'auteur, entre autres poésies, d'une ode à l'union des îles Ioniennes avec la Grèce. Smyrnéens sont également les poètes Alecos Photiadis ; Angelos Simiriotis, dont une poésie surtout : le *Cyprès* est un véritable petit chef-d'œuvre et qui a traduit avec une fidélité,

une finesse et une élégance de style tout à fait remarquables plusieurs poètes de la France contemporaine; enfin Michel Argyropoulos dont les poésies nous apportent toute cette tristesse qui remplit l'âme hellénique des Smyrnéens, et que seul l'espoir de leur union avec la mère-patrie peut atténuer. Argyropoulos a même chanté une fois cette fleur qui s'appelle l'amertume, que les larmes de tant de générations arrosent et entretiennent depuis si longtemps à Smyrne et qui donnera un jour le fruit tant souhaité, que le poète attend d'elle : la justice...

XIII. — La révolution turque de 1908 et les Grecs de l'Asie-Mineure

Eh bien! Ce fruit si ardemment convoité, les Smyrnéens, en même temps que tous les autres Grecs de Turquie, ont cru à un moment qu'ils étaient sur le point de le cueillir. C'était en 1908, quand la révolution turque éclata. Mais ce n'était hélas! qu'un rêve trompeur et une bien vaine illusion. On sait comment le mouvement jeune-turc dégénéra bien vite en une intolérable dictature militariste, qui devait anéantir les derniers espoirs de voir jamais la Turquie se régénérer. Comme le remarquent les socialistes grecs (1), « la révolution turque fut accueillie dans le pays avec une sympathie générale; mais l'absence d'une démocratie organisée la fit bientôt tomber entre les mains d'une vaniteuse et ambitieuse oligarchie. Les beaux rêves de libre développement des nations et d'établissement des institutions démocratiques, qu'avait fait naître l'enthousiasme du début, ne tardèrent pas à s'évanouir » (2).

(1) V. le *Mémoire* précité des socialistes grecs, *loc. cit.*, p. 292.

(2) V. aussi sur la faillite de la révolution turque : F. f. O. : *La vérité sur le régime constitutionnel des Jeunes Turcs*, Paris 1911; D. Georgiadès : *Le nouveau régime en Turquie*, Paris 1911; C. Woods : *La Turquie et ses voisins* (trad. fran.), Paris 1912, p. 30 etc., etc.

Cependant, la révolution turque donna quelques occasions à l'Hellénisme asiatique de montrer encore une fois sa vitalité et sa puissance. Malgré les innombrables illégalités, pressions et violences exercées par les autorités turques pour falsifier le scrutin des élections de 1908 (1); malgré que le comité *Union et Progrès* eût presque toujours réglé d'avance leur résultat; malgré la propagande acharnée qui fut organisée contre les délégués chrétiens; malgré la violation par les Turcs de tous les accords électoraux qu'ils avaient conclus avec les Grecs; malgré que les Turcs eussent arbitrairement permis qu'un nombre de musulmans très restreint eût droit à un délégué et exigé que les électeurs grecs fussent trois ou quatre fois plus nombreux pour avoir, eux aussi, ce même droit; malgré que les sections électorales eussent été délimitées sur des bases absolument illégales et que toutes les sections mixtes eussent été organisées de façon à donner la prédominance aux musulmans; malgré l'annulation de plusieurs opérations électorales où les candidats grecs l'avaient emporté; malgré que, comme l'a signalé M. V. Bérard (2) « dans les villes côtières d'Europe et d'*Asie*... les Jeunes-Turcs étaient intervenus avec vigueur et les élections avaient été surveillées avec une partialité qui, souvent, tournait à la violation des urnes, à la bastonnade des électeurs, à la proclamation des seuls élus du Comité *Union et Progrès* » ; malgré que « durant la dernière quinzaine de novembre 1908, la campagne électorale était devenue guerre ouverte »; malgré toute cette lutte systématique contre l'élément grec, celui-ci était pourtant si fort qu'il réussit à obtenir un peu partout de brillants succès. Sur toute l'étendue de l'empire, les Grecs arrachèrent à la tyrannie de leurs adversaires 23 sièges de députés (à côté de 60 arabes, 25 albanais, 12 arméniens,

(1) V. *Les élections en Turquie. Comment le gouvernement ottoman a falsifié le scrutin*. Le Caire, 1912, p. 73 et suiv.

(2) V. Bérard : *La mort de Stamboul*, Paris 1913, p. 114.

4 bulgares, 3 serbes, 1 valaque et 5 israélites); à Smyrne où « l'Hellénisme, — c'est encore M. Bérard qui parle, — avait voté pour ses candidats, laissant aux musulmans et aux autres le soin de voter pour les leurs,... les seuls délégués grecs avaient été élus au premier tour ». Et M. Bérard donne cette conclusion rigoureusement exacte : « *Smyrne était, en quelque façon, proclamée cité grecque devant l'Islam et devant l'Europe* » (1).

XIV. — Grecs contre Turcs.

Mais la situation ne tarda pas à devenir aussi mauvaise que possible. Et ce sont les Grecs qui firent le principal effort pour enrayer le formidable courant nationaliste qui devait bientôt emporter toute la Turquie dans une course effroyable à l'abîme. Tous leurs députés, sauf un, appartenaient à l'opposition hostile au Comité *Union et Progrès*; ils formaient le noyau et la moitié exactement de ce groupe de l'*Union libérale*, dont faisaient encore partie 6 Turcs seulement, 12 Albanais et 5 autres; ils maintinrent jusqu'au dernier moment au pouvoir l'anglophile Kiamil pacha et firent perdre aux Jeunes-Turcs beaucoup de terrain; le 31 mars 1909, ils réussirent à provoquer leur chute; et lorsque, quelques semaines après et grâce au plus impudent coup d'État, les gens de l'*Union et Progrès* s'emparèrent à nouveau du pouvoir et établirent cette fois une véritable tyrannie, ce furent encore les Hellènes qui au milieu de ce régime de terreur, parvinrent les premiers, parmi les chrétiens, à élaborer un programme politique sérieux, basé sur ce principe immuable de leur conduite : conserver leur existence ethnique (2). Mais, comme l'a écrit très justement M. Mandelstamm, en résumant son jugement général sur la politique jeune-turque de cette

(1) *Op. et loc. cit.*
(2) V. ce programme dans le *Messager d'Athènes* du 11 mai 1912.

époque (1), « les Jeunes-Turcs ont failli à leur mission de régénérer l'empire ottoman, parce qu'ils ont trahi la liberté pour le despotisme, fait retour au panislamisme militant et violé les droits sacrés des nationalités. » De 1910 à 1912 notamment, ils ne firent qu'emprisonner et condamner les instituteurs chrétiens et surtout les instituteurs grecs. Les métropolites grecs, notamment ceux de Macédoine et de l'Asie-Mineure, ne cessaient d'adresser au Patriarcat des rapports aboutissant avec désespoir à la conclusion qu'on poursuivait l'anéantissement du *statu quo* scolaire hellénique, de cette âme de la nation grecque de Turquie. Le travail d'islamisation commençait. On allait jusqu'à enlever aux Hellènes leurs écoles et leurs églises...

La Grèce libre ne pouvait pas rester impassible devant ce travail systématique qui visait dès cette époque à l'extermination radicale de ses enfants encore esclaves. En prenant part, en 1912, à la guerre contre la Turquie, elle apporta la liberté à l'Hellénisme de Macédoine, d'Epire et de Crète. Elle poussa même encore plus loin. La flotte grecque affranchit à quelques kilomètres à peine de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, l'île de Nikaria (17 novembre 1912), et, après une résistance acharnée, les îles de Mitylène, — l'ancienne Lesbos, — (le 20 décembre) et de Chio (le 3 janvier 1913). Et le 24 novembre, le torpilleur *14*, commandé par le capitaine de vaisseau Argyropoulos, pénétra jusque dans le port d'Aïvali et y coula une canonnière turque...

Dès ce jour, la Grèce ouvrait, grâce à l'héroïsme de ses marins et de ses soldats, toute la question de l'Hellénisme micrasiatique. Exalté par les victoires nationales et par la libération des îles de l'Archipel, auxquelles il faut joindre aussi Samos, autonome depuis longtemps, mais réunie à la Grèce depuis 1913, et le Dodécanèse, qui, soustrait au joug

(1) A. Mandelstamm : *Le sort de l'empire ottoman*, Lausanne-Paris 1917, p. 76.

turc depuis 1912 par les Italiens, ne fut occupé par eux qu'à titre provisoire et reviendra sans nul doute bientôt à la Grèce, — remué jusqu'au plus profond de son âme par ces premiers triomphes de la liberté en marche, l'Hellénisme d'Asie vit poindre non loin de ses côtes l'aurore de sa prochaine émancipation.

La question des Grecs de l'Asie-Mineure fut ainsi posée. Il s'agit, de savoir comment on peut et on doit la résoudre : Nous avons retracé jusqu'ici l'histoire de l'Hellénisme asiatique depuis trois mille ans. Son évocation donne, à elle seule, certaines indications précieuses quant à ce que devra être l'histoire future de cette partie du patrimoine grec. Cependant, après que nous aurons montré dans la seconde partie de notre étude la situation des Hellènes irrédimés d'Asie, à la veille de la guerre mondiale, au triple point de vue de leur puissance numérique, de leur instruction et de leur organisation sociale et économique, nous examinerons d'une manière spéciale quel sort, au cours de cette guerre, nos ennemis se sont efforcés de leur préparer et ont partiellement réussi à leur faire subir, et quel est, d'autre part, l'avenir que ces populations helléniques ont l'inébranlable volonté de se créer, convaincues que leurs aspirations seront adoptées, soutenues et imposées par les nations libres dont leur mère-patrie est l'alliée.

DEUXIÈME PARTIE

LA PUISSANCE ACTUELLE DE L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

CHAPITRE PREMIER

Le caractère ethnologique et la force numérique des Grecs de l'Asie-Mineure.

I. — Le caractère ethnologique des Grecs de l'Asie-Mineure.

Lorsqu'on parle de ses compatriotes et de leurs aspirations on est souvent exposé à être taxé de partialité et d'arbitraire. Aussi, à présent où nous abordons cette partie de notre étude qui pourrait soulever, chez les ennemis ou les adversaires de l'Hellénisme, une tendance à mettre en doute nos affirmations personnelles, nous ferons-nous un devoir de prévenir de pareilles critiques en laissant le plus possible parler ceux des étrangers qui ont été les témoins oculaires de la puissance actuelle de l'Hellénisme ou qui sont des connaisseurs incontestés des questions contemporaines grecques.

Sur l'origine ethnologique des Grecs qui peuplent actuellement l'Asie-Mineure, tous les témoignages étrangers concordent et se confirment mutuellement. L'*Encyclopédie britannique* écrit à leur sujet : « Les Grecs sont, en

certains endroits les descendants des colons de Grèce, et parmi eux il y en a beaucoup, notamment en Pamphylie et dans le district de Smyrne. qui sont d'une importation très récente, mais la grande majorité d'entre eux appartiennent, de par leur sang aux races indigènes. Ces populations devinrent « grecques » comme ayant été sujettes à l'empire byzantin et comme ayant été membres de l'Eglise orientale. » (1). Et le général anglais sir Charles Wilson, qui visita personnellement dans tous les sens l'Asie-Mineure et l'Orient, déclare, à son tour : « Les Grecs de l'Asie-Mineure et des îles voisines sont en partie les descendants de colons grecs, et en partie les descendants des premiers habitants du pays qui furent convertis au christianisme et complètement hellénisés durant la période de la suprématie byzantine. Les divers peuples ont été amalgamés par le pouvoir ecclésiastique et par l'action religieuse beaucoup plus efficacement qu'ils n'auraient jamais pu l'être par Rome et par ses proconsuls. Les distinctions raciales ont été effacées et les dialectes originaux ont partout cédé la place à la langue dans laquelle fut écrit l'Evangile. Les populations devinrent « grecques », parce qu'elles étaient sujettes à l'empire byzantin et membres de l'Eglise orientale; et c'est cette dernière qualité qui y constitue encore le plus réel témoignage de la nationalité. Tout sujet turc qui est membre de l'Eglise orthodoxe est un Grec et appartient à la communauté grecque (*Rûm milleti*). » (2)

Cette pureté de l'origine de l'élément micrasiatique grec s'explique par le fait que fort peu nombreux ont été les étrangers, — sauf les musulmans, — qui se sont installés en Asie-Mineure. Ce furent des Goths ou des Romains, et, au moyen-âge, des Francs, des Juifs et des Valaques; mais,

(1) *The Encyclopedia Brittanica*, 11 *th* édition, 1910, vol. II, p. 759.

(2) Major-général sir Charles Wilson, R. E., K. C. B.: *Handbook for travellers in Asia-Minor*, *Transcaucasia*, *Persia*, etc., London, 1895, p. 69.

toujours numériquement faibles, ces divers allogènes ne se sont jamais mélangés d'une façon constante et réelle avec les éléments autochtones; et ces derniers étaient séparés avec les Turcs par une trop profonde opposition religieuse et politique pour que leur caractère ethnique subît à cause de cette promiscuité la moindre altération.

II. — Leur langue. Le travail de réhellénisation.

Il n'en fut pas tout à fait de même au point de vue linguistique. Si à Smyrne, dans toute la partie occidentale de l'Asie-Mineure et aussi dans une partie de la Cappadoce, peuplée de Grecs de Trébizonde, on parle le grec le plus pur, cependant dans le nord on emploie un idiome « romaïque », issu de l'idiome spécial qui, au moyen-âge, était en usage chez les Grecs du Pont. Et, comme le remarque l'*Encyclopédie britannique* (1) « sur la côte méridionale et dans de nombreux villages de l'intérieur (notamment en Cappadoce) la langue courante est soit le turc, qui est écrit en caractères grecs, soit un jargon gréco-turc ».

Ceci ne doit pas nous étonner. M. L. Bertrand a raison (2) : « La communauté de langue n'est qu'une condition secondaire des groupements nationaux. Il y a des Hellènes qui ne parlent pas le grec. Le lien entre eux, c'est la liturgie, l'assistance aux mêmes offices, l'usage des mêmes rites extérieurs, l'obéissance à l'autorité spirituelle du Patriarche de Constantinople, qui, jusqu'ici, a réglé l'organisation communale comme celle de la famille ». — Et cette particularité s'explique aisément par le fait qu'au courant du XIe siècle la conquête turque avait séparé, et pour de nombreuses années, toute l'Asie-Mineure centrale de l'Hellénisme micrasiatique du nord et de l'ouest.

L'absence d'une tradition écrite contribua aussi à ce que

(1) *Op. et loc. cit.*

(2) L. Bertrand : *Le mirage oriental*, Paris, 1910, p. 399.

l'idiome parlé dans cette région évoluât dans un sens tout à fait différent de celui suivi par la langue des autres provinces (1). Mais ce qui est encore plus remarquable et tout à fait extraordinaire, c'est que, malgré cette forte empreinte que l'histoire de cette région eût imprimée sur la langue, néanmoins « depuis quelques années à peine, — c'est encore un visiteur étranger — M. Alaux, — qui parle (2), — sous la poussée nouvelle de l'Hellénisme, cette unique réussite de l'œuvre politique turque était en voie de dissolution ». « Désormais, ajoute ce témoin, l'activité et l'argent grecs faisaient là comme ailleurs leurs miracles et sous l'effort des *évergètes* (des bienfaiteurs) et des évêques, les gymnases, les écoles, les orphelinats, les institutions sortaient de terre et se multipliaient. Les livres grecs et les journaux circulaient. Des milliers d'enfants dont les parents n'avaient jamais su que le turc, commençaient à fréquenter des écoles nouvelles improvisées souvent à la hâte dans de vieux bâtiments; ils y suivaient le cycle d'études primaires, quelquefois même secondaires, fixé à Athènes pour les écoles nationales. C'était une sorte de résurrection qui s'opérait lentement. A mesure que ces populations jadis abandonnées retrouvaient leur langue et reprenaient conscience de leur nationalité, elles s'éloignaient et se desaffectaient du régime turc, tournaient leurs regards vers Athènes. (3)

« Le village cappadocien de Zindji-Déré, perdu dans la montagne au pied de l'Argée, à trois heures de cheval de Césarée, devenait en quelques années, un incomparable foyer d'Hellénisme au cœur même de la vieille Anatolie

(1) V. R. M. Dawkins : *Modern greek in Asia Minor. A study of the dialects of Silli, Cappadocia and Pharasa, with grammar, texts, translations and glossary*, Cambridge, 1916.

(2) M. Alaux dans son livre *Le déclin de l'Hellénisme* (Paris 1916), avec la collaboration de M. R. Puaux, p. 30 et suiv.

(3) Cf. l'article de M. Alaux dans le *Temps* du 23 août 1913.

turque et kurde. Dans l'antique monastère de Saint-Jean-le-Précurseur, où chaque pierre noircie crie un rude et lointain passé de luttes sans espoir, de souffrances silencieuses, de résignation à l'inévitable, la libéralité de l'évergète Rodocanachi avait permis au Patriarcat d'installer dans une belle construction nouvelle, à côté de quelques vieux moines, un grand établissement d'instruction secondaire qui fut à l'origine plus ou moins un séminaire mais devint rapidement grâce à de nouveaux subsides une sorte de lycée et d'école normale d'instituteurs. Le collège hiératique de Zindji-Déré fut bientôt appelé par la rumeur publique le phare de l'Anatolie... Cette œuvre de réhellénisation de toute l'Anatolie centrale et orientale fut un phénomène social de la plus grande importance, qui témoignait de la réalité et de la vitalité des aspirations grecques. Nous avons cru devoir y insister, parce qu'elle apparaît caractéristique de l'effort grec. »

III. — L'Hellénisme de l'intérieur de l'Asie-Mineure et celui des côtes occidentales.

Cette page de M. Alaux, n'est pas seulement appelée, comme son auteur le dit, à donner un exemple caractéristique de l'effort grec. Elle répond aussi à cette assertion souvent formulée par ceux qui ne connaissent que superficiellement la question micrasiatique et qui prétendent que l'Hellénisme de l'Asie-Mineure ne s'étend qu'au littoral de ce pays. Il est vrai que la simple logique suffirait pour réfuter cette prétention : Comment les Grecs de l'Asie-Mineure auraient-ils pu conserver leur force dans les ports s'ils n'avaient pas possédé et s'ils ne s'étaient pas hâtés de rétablir dans l'intérieur de solides points d'appui ? Comme il fut très justement remarqué (1) « en Orient dans cette

(1) Par M. Cavafakis dans l'*Eleftheros Typos* d'Athènes du 6/19 mars 1918.

arène de luttes ethnologiques et religieuses incessantes, les haines nationales et religieuses sont très aiguës. Comment auraient-ils pu se maintenir sur une aussi immense étendue côtière, s'ils devaient lutter contre la haine de l'intérieur, qui est le grand nourricier des ports, alors surtout qu'ils n'avaient pas de flotte leur appartenant? »

Les statistiques que nous citerons plus loin indiqueront la puissance numérique de l'élément grec dans toute l'Asie-Mineure. Mais après avoir parlé de la Cappadoce, il nous sera permis ici d'insister plus particulièrement sur deux autres grandes provinces de l'Asie-Mineure : Nous voulons parler de la province de Brousse et de celle de Smyrne.

M. Vital Cuinet écrit au sujet de la province (vilayet) de Brousse : « L'élément grec domine à son tour avec une grande prépondérance, surtout dans les deux sandjaks de Karassi et de Brousse. Précisément ces deux sandjaks sont ceux qui possèdent dans leurs dépendances le littoral, la presqu'île de Cyzique et les îles, antiques territoires de puissantes cités grecques. Quoiqu'il en soit de cette coïncidence, donnant lieu de supposer que les Grecs du vilayet de Brousse sont les descendants directs des citoyens de ces illustres villes, la communauté grecque orthodoxe actuelle montre les mêmes qualités et les mêmes défauts, traits distinctifs des Hellènes de tous les temps. Aucune différence notable n'existe entre les Grecs de Brousse, d'Esdek, d'Aïvalik (ou Aïvali), d'Adramit, d'Eski-Chehr etc. et ceux de Smyrne ou de Constantinople. » (1).

Quant à la force ethnique des Grecs du vilayet de Smyrne (ou d'Aïdin), les chiffres et les renseignements que nous donnerons plus loin l'établiront dans toute sa grandeur.

(1) Vital Cuinet : *La Turquie d'Asie*; géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie-Mineure (Paris 1894), tome IV, p. 11.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici la saisissante formule par laquelle on a l'habitude de la traduire : le vilayet, dit-on couramment, est un pays gréco-turc, mais un pays gréco-turc dans lequel le Grec possède à peu près tout et le Turc à peu près rien (1). Cette formule n'est pas arbitraire. Ce dernier n'appelle-t-il pas Smyrne la *ghiaour* (l'infidèle) ? La partie de cette cité qu forme la véritable ville n'est-elle pas habitée exclusivement par des Grecs et des étrangers, alors que les Turcs et les Israélites n'en habitent pour la plupart que les hauteurs ?

C'est, d'ailleurs, dans un journal neutraliste d'Athènes, dans un journal opposé à la politique micrasiatique de M. Venizelos, qu'un journaliste grec qui a visité le pays pouvait écrire en 1915 : « Grâce à ses propres moyens, à sa propre sollicitude, à son propre patriotisme et à sa propre énergie nationale, l'Hellénisme qui s'étend de Smyrne jusqu'à Konieh à travaillé pour son avenir sans trêve ni repos, et a su donner des résultats qui provoquent le respect et l'admiration. Certes, s'il était secondé par un peu de sollicitude officielle et soutenu un peu matériellement, il aurait produit des fruits beaucoup plus abondants ; néanmoins l'Asie-Mineure esclave est arrivée à faire pour elle-même, plus que la Grèce libre n'a su réaliser pour son compte; chez nous, il existe encore des albanophones, tandis que là, grâce à l'école, les turcophones ont été réduits au minimum. Si l'on y disposait des moyens, des richesses de la liberté d'action que nous autres nous possédons et si, comme nous, on n'y était exposé à aucun danger, on y aurait, sans le moindre doute, abouti non seulement à éliminer complètement la turcophonie parmi nos populations, mais aussi à helléniser au point de vue de la langue, les Turcs eux-mêmes. » (2).

(1) Cf. Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 33.

(2) Gr. Vassilas dans la *Nea Himéra* d'Athènes du 30/12 avril 1915.

IV. — La force numérique des Grecs de l'Asie-Mineure.

Mais quel est le nombre exact des Grecs de l'Asie-Mineure?

« On ne saurait oublier, écrivait dernièrement M. Ernest Lémonon (1), que, d'après les statistiques turques elles-mêmes, il y a actuellement en Asie-Mineure plus de deux millions et demi de Grecs orthodoxes, et cela sur une population d'à peu près dix millions d'habitants. Et encore ces statistiques sont-elles singulièrement partiales et appellent-elles d'assez nombreuses rectifications, car elles ne comprennent, sous la dénomination générique de Grecs orthodoxes, que les individus *parlant le grec* et elles en négligent un très grand nombre d'autres, tous ceux par exemple qui parlent l'arménien, ou bien ceux de religion protestante ou catholique, ou bien encore ceux qui sont secrètement, et non officiellement, orthodoxes, ou bien enfin ceux qui se servent couramment et habituellement de la langue turque. Or, il n'est pas exagéré de dire que le total de tous ces Grecs, non considérés comme tels par les statistiques ottomanes, atteint au moins 600.000, ce qui porte en réalité à plus de 3 millions le chiffre des Grecs résidant en Asie-Mineure. En face de ces Grecs, les mêmes statistiques mentionnent une population d'environ 6 millions et demi de musulmans (2), mais ce chiffre doit être réduit de près d'un million, car il comprend, sans parler des Grecs qui y figurent à tort, toute la population circassienne et les autres éléments de la race aryenne phrygohellénique, qui ne sont en rien des « Turcs », et qui, loin de soutenir la domination

(1) Dans les *Etudes franco-grecques* (septembre 1918), p. 339-340, sous titre *Les Grecs d'Asie-Mineure.*

(2) Plus environ 510.000 Arméniens, 30.000 catholiques, 10.000 protestants, 45.000 Israélites, 25.000 Tsiganes, 13.000 étrangers divers. (Note de M. Lémonon.)

ottomane, ont, au contraire, de tous temps, manifesté leurs sympathies pour la cause de l'Hellénisme.

« L'Asie-Mineure comprend ainsi en réalité un nombre presque égal de Turcs et d'allogènes, parmi lesquels les Grecs sont de beaucoup plus nombreux. Un écrivain turc, le docteur Refik Nevzat, l'a reconnu lui-même, dans son livre sur *La confédération ottomane*. Il y indique que le chiffre de la population turque de l'Asie-Mineure ne dépasse pas 5.300.000 individus, apportant ainsi aux statistiques officielles les rectifications nécessaires. »

Sous les mêmes réserves, nous produirons, à notre tour, ci-après les chiffres détaillés que donnent les statistiques officielles sur la constitution ethnologique de l'Asie-Mineure. Nous ferons remarquer qu'ils sont inférieurs, dans leur total, à ceux que donne M. Lémonon. Mais comme ils ont été établis d'après le dernier recensement (de 1912), nous n'hésiterons pas à en faire état : nous préférons être partial au préjudice de la cause que nous exposons dans cet ouvrage et de nous réclamer d'un document *officiel* que personne ne pourrait contester, plutôt que de fonder notre thèse sur des appréciations dont nous admettons personnellement l'exactitude et l'impartialité, mais dont des critiques malveillants voudraient peut-être nier la justesse absolue.

Nous diviserons les territoires micrasiatiques en quatre grandes régions et nous montrerons la force numérique des éléments de chacune de ces régions, sans nous préoccuper de la division turque de l'Asie-Mineure en vilayets. En effet, nous considérons qu'il est préférable de se fonder sur une base géographique que sur une base administrative, quand on veut étudier un pays au point de vue de sa population. La division administrative d'un pays est toujours arbitraire et, dans le cas présent, elle correspond à des raisons d'ordre militaire et de politique intérieure turque auxquelles nous n'avons rien à voir. Le système que nous choisissons

a, au contraire, l'avantage de s'appuyer sur des considérations rationnelles et nous permet de donner séparément les éléments nécessaires à l'appréciation de la solution que nous préconisons pour la question qui nous préoccupe.

Nous examinerons donc tour à tour, au point de vue de sa population :

a) L'Asie-Mineure occidentale (ligne : Panormos, dans la mer de Marmara — Makri, à l'est de l'île de Rhodes, à l'exclusion des Dardanelles) ;

b) Constantinople et ses dépendances asiatiques (littoral asiatique des Dardanelles et du Bosphore) ;

c) L'Asie-Mineure septentrionale, ou le littoral micrasiatique de la mer Noire (vilayets de Kastamuni et de Trébizonde) ;

d) L'Asie-Mineure centrale et méridionale (partie est et sud du vilayet de Brousse et vilayets d'Angorah, de Sivas et de Konieh).

V. — Tableau statistique de la population de l'Asie-Mineure occidentale

a) *Sandjak de Bali-Kesri (vilayet de Brousse).*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
—	—	—	—	—	—	—	—
Bali-Kesri....	103.624	16.184	2.574	—	—	—	122.382
Aïvali........	89	46.130	—	—	—	—	46.219
Kemer.......	12.549	7.239	9	—	—	32	19.797
Adramit......	27.393	13.033	—	—	—	1.083	40.458
Artaki........	5.418	54.700	952	—	—	—	62.153
Gionen......	25.601	2.850	44	—	—	—	28.495
Panormos...	36.976	9.610	3.879	1.635	—	915	53.015
Pigaditsi.....	12.771	—	29	—	—	—	12.800
Sindirgi......	22.430	1.200	8	—	—	—	23.638
	246.851	150.946	7.495	1.635	—	2.030	408.957

b) *Sandjak de Smyrne.*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
Smyrne	96.250	243.879	7.628	415	16.450	51.872	416.494
Vurla	4.445	40.670	—	—	15	260	45.390
Tchesmé	7.780	50.709	—	—	50	500	59.039
Kara-Vourna	8.000	15.510	—	—	—	—	23.510
Sivrissarion	9.800	11.667	—	—	40	100	21.607
Ancienne Phocée	2.100	19.514	350	—	250	100	22.314
Ménéméni	10.309	11.216	508	—	100	1.500	23.633
Kous-Adassi	8.775	11.052	59	—	140	200	20 226
Baïndir	9.300	6.850	150	—	25	—	16.325
Thira	20.500	5.000	—	—	10	300	25.810
Odemission	19.500	7.700	1.200	—	50	150	28.600
Pergame	22.735	25.277	1.500	—	1.000	586	51.098
	219.494	449.044	11.395	415	18.130	55.568	754.046

c) *Sandjak de Magnésie.*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
Magnésie	37.900	38.926	2.000	—	1.000	600	80.426
Soma	5.000	1.890	—	—	—	—	6.890
Kirkagatch	35.373	5.173	—	—	—	—	40.546
Axari	14.500	9.586	882	—	—	—	24.968
Kassamba	26.900	6.090	1.000	—	600	—	34.590
Giordes	18.040	2.600	—	—	—	—	20.640
Esmé	26.128	750	—	—	—	—	26.878
Demirdji	21.362	1.640	—	—	—	—	23.002
Salihli	21.318	4.220	—	—	—	—	25.538
Koula	13.747	6.950	—	—	—	—	20.697
Ala-Chehr	27.510	5.800	78	—	27	335	33.750
	247.778	83.625	3.960	—	1.627	935	337.925

d) *Sandjak d'Aïdin.*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
Aïdin	46.578	19.982	300	—	1.890	114	68.864
Sevké	12.987	25.801	59	—	—	—	38.847
Tchina	24.975	550	1	—	—	—	25.526
Bozdogan	27.945	1.500	—	—	14	—	29.459
Nazli	50.069	6.800	274	—	120	—	57.263
	162.554	54.633	634	—	2.024	114	219.959

e) *Sandjak de Denizli.*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
Denizli	33.316	3.580	430	—	—	—	37.326
Sara-Keuï	12.200	3.000	—	—	—	—	15.200
Buladan	22.481	400	—	—	—	—	22.881
Tsala	40.882	320	—	—	—	—	41.202
Karagatch	36.062	220	—	—	—	—	36.282
Davas	52.376	190	—	—	—	—	52.566
	197.317	7.710	430	—	—	—	205.457

f) *Sandjak de Mendessé.*

	Turcs	Grecs	Arméniens	Bulgares	Juifs	Etrangers	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Mugla.............	38.757	3.930	—	—	—	114	42.801
Merméris.........	12.128	720	—	—	—	—	12.848
Bodroum.........	8.817	5.060	—	—	—	131	14.008
Milassa...........	21.187	7.071	—	—	—	336	28.594
Koïdjé............	18.569	1.800	—	—	—	—	20.369
Makri.............	14.242	9.217	—	—	—	63	23.522
	113.700	27.798	—	—	—	644	142.142

Et comme les îles de l'Archipel voisines de l'Asie-Mineure occidentale en ont toujours été partie inséparable, sa population totale se décompose ainsi :

Total de l'Asie-Mineure occidentale.

Nationalités	Iles de l'Archipel	Bali-Kesri	Smyrne	Magnésie	Aïdin	Denizli	Mendessé	Total
—	—	—	—	—	—	—	—	—
1. Turcs.	24.652	246.851	219.494	247.778	162.554	197.317	113.700	1.212.346
2. Grecs..	469.775	150.946	449.044	83.625	54.633	7.710	27.798	1.243.531
3. Arméniens.	—	7.495	11.395	3.960	634	430	—	23.914
4. Bulgares..	—	1.635	415	—	—	—	—	2.050
5. Juifs..	4.158	—	18.130	1.627	2.024	—	—	85.030
6. Etrangers.		2.030	55.568	935	114	—	644	
	498.585	408.957	754.046	337.925	219.959	205.457	142.142	2.566.871

VI. — Tableau statistique de la population de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

a) *Gouvernement indépendant des Dardanelles.*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Juifs	Etrangers	Total
—	—	—	—	—	—	—
Dardanelles...	26.875	11.500	1.284	2.825	66	42.550
Eziné.........	15.434	6.900	621	165	6	23.126
Baïramitzi....	19.889	1.000	25	251	9	21.174
Bigha.........	58.588	9.100	398	98	—	68.184
Aïvadjik......	18.116	4.330	8	1	—	22.455
	138.902	32.830	2.336	3.340	81	177.489

b) *Vilayet de Constantinople.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Bulgares	Juifs	Tziganes	Etrangers	Arméniens	Total
	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Constantin.	Stamboul....	213.605	45.520	2.859	10.814	—	7.502	78.241	358.541
	Pera.........	90.178	175.200	1.472	27.877	—	123 656	40.989	459.372
	Petit Tchek-medjé	4.950	14.495	—	100	—	150	3.500	23.195
		308.733	235.215	4.331	38.791	—	131.308	122.730	841.108
Metraï	Tchataldja...	7.200	32.255	—	25	—	20	30	39.530
	Grand Tchek-medjé	3.980	11.681	—	—	—	—	—	15.661
	Silivrie	4.920	10.851	—	2.010	230	—	873	18.884
		16.100	54.787	—	2.035	230	20	903	74.075
Chryssoupolis	Skutari......	81.117	34.640	—	5.670	—	17.000	30.360	168.787
	Kartal.......	10.500	9.670	—	25	—	—	2.200	22.395
	Guebizé	12.300	8.000	—	—	—	300	—	20.600
	Iles des Princes.	670	10.250	—	—	—	800	300	12.020
	Beïkoz	4.894	2.597	—	—	—	397	1.900	9.788
	Chili	14.800	9.300	—	—	—	—	800	24.900
		124.281	74.457	—	5.695	—	18.497	35.560	258.490
		449.114	364.459	4.331	46.521	230	149.825	159.193	1.173.673

c) *Gouvernement indépendant de Nicomédie (Ismid).*

Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Juifs	Tziganes	Total
—	—	—	—	—	—	—
Nicomédie (Ismid).	18.223	3.603	18.550	2.500	—	42.876
Kara-Moursol	5.000	19.732	2.875	—	—	27.607
Yalova............	5.000	14.894	1.000	—	—	20.894
Ada-Bazar	32.374	14.333	14.220	-	1.007	61.934
Kandra	37.452	7.689	5.101	—	—	50.242
Gheïvé............	18.900	12.883	6.889	-	108	38.780
	116.949	73.134	48.635	2.500	1.115	242.333

Total de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

Nationalités	Dardanelles	Constantinople	Nicomédie	Total
—	—	—	—	—
1. Turcs................	138.902	449.114	116.949	704.965
2. Grecs................	32.830	364.459	73.134	470.423
3. Arméniens............	2.336	159.193	48.635	210.164
4. Juifs................	3.340	46.521	2.500	52.361
5. Bulgares.............	—	4.331	—	4.331
6. Tziganes.............	—	230	1.115	1.345
7. Etrangers............	81	149.825	—	149.906
	177.489	1.173.673	242.333	1.593.495

VII. — Tableau statistique de la population de l'Asie-Mineure septentrionale.

a) *Vilayet de Kastamuni.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Étrangers	Total
Kastamuni	Inembolis	64.368	3.635	200	8	68.211
	Jideh	40.000	284	6	—	40.290
	Dadaï	43.682	40	192	—	43.914
	Kastamuni	21.596	1.900	429	—	23.925
	Aratch	35.950	50	—	—	36.000
	Saframbolis	53.962	4.137	—	—	58.099
	Tas-Kioprou	41.129	125	484	—	41.738
	Tosia	33.650	612	113	—	34.375
		334.337	10.783	1.424	8	346.552

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Étrangers	Total
Bolou	Bartin	51.572	712	—	—	52.284
	Eregli	38.583	3.845	—	—	42.428
	Bolou	50.815	450	396	—	51.661
	Ghioïnek	18.553	—	39	—	18.553
	Gherde	45.036	—	72	—	45.075
	Doustche	33.529	—	—	—	33.601
	Mendréné	30.461	—	—	—	30.46
	Hamidieh	50.675	—	—	—	50.67
		319.224	5.007	507	—	324.738
Gagrai	Gagrai	88.719	1.143	345	—	90.207
	Iskelib	20.215	—	574	—	20.789
	Tcherkez-Kioï	56.473	—	41	—	56.514
		165.407	1.143	960	—	167.510
Sinope	Sinope	46.291	5.689	314	—	52.294
	Boï-Abad	40.300	986	—	2.079	43.365
	Aïandjik	32.876	1.311	—	—	34.187
		119.467	7.986	314	2 079	129.846
Vilayet de Kastamuni		938.435	24.919	3.205	2.087	968.646

b) *Vilayet de Trébizonde.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Total
Trébizonde	Trébizonde	89.225	38.625	11.915	139.765
	Surména	44.312	8.804	282	53.398
	Akché-Abat	40.265	11.081	4.204	55.550
	Vakfi-Keber	23.492	762	80	24.334
	Kourélé	33.682	640	211	34.533
	Tripolis	30.999	17.821	708	49.528
	Kerassunde	46.207	44.214	1.582	92.003
	Ordou	92.191	19.390	7.339	118.920
	Djevizlik	4.283	13.437	—	17.720
		404.656	154.774	26.321	585.751

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Total
Djanik	Fatsa	29.119	2.670	887	32 676
	Ounié	50.083	7.552	4.942	62.577
	Chassaba	73.605	9.727	14.382	97.714
	Samsoun	39.599	78.643	1.264	119.506
	Pafra	41.048	37.495	1.110	79.653
		233.454	136.087	22.585	392.126
Lazistan	Rize	93.176	1.424	—	94.600
	Athènes	37.622	400	—	38.022
	Hopa	33.520	400	—	33.920
	Of	67.567	700	—	68.267
		231.885	2.924	—	234.809
Ghioumou-shané	Ghioumoushané	25.091	5.997	1.367	32.455
	Toroul	23.512	48.135	—	71.647
	Kilkit	25.564	1.626	126	27.316
	Siran	13.704	3.990	225	17.919
		87.871	59.748	1.718	149.337
Vilayet de Trébizonde		957.866	353.533	50.624	1.362.023

Total de l'Asie-Mineure septentrionale.

Nationalités	Kastamuni	Trébizonde	Total
1. Turcs	938.435	957.866	1.896.301
2. Grecs	24.919	353.533	378.452
3. Etrangers	2.087	—	2.087
4. Arméniens	3.205	50.624	53.829
	968.646	1.362.023	2.330.669

VIII. — Tableau statistique de la population de l'Asie-Mineure centrale et méridionale.

a) *Partie est et sud du vilayet de Brousse.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Juifs	Étrangers	Total
Brousse.	Brousse	72.993	21.850	14.584	2.548	1.251	113.226
	Kios	12.354	13 000	23.895	—	777	50.026
	Mihalitsi	43.259	16.745	3.218	73	441	63.734
	Mudania	8.404	26.710	—	—	—	35.116
	Kremasti	33.777	3.800	4.887	80	—	42.544
	Adranos	44.705	400	4.225	—	—	49.330
		215.492	82 505	50.809	2.701	2.469	353.976

	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Juifs	Étrangers	Total
Biledjik.	Biledjik........	74.465	13.250	8.552	6	—	96.273
	Sugut	32.142	4.000	3.651	47	—	39.840
	Inegol	45.000	—	2.149	—	—	47.149
	Yeni-Chehr....	42.784	9.720	3.470	—	—	55.974
		194.391	26.970	17.822	53	—	239.236
Afioum! Kara-Hissar.	Af. Kara-Hissar.	75.406	1.200	4.812	—	—	81.418
	Boldaven......	33.770	—	—	—	—	33.770
	Sandikli.......	104.602	—	170	—	—	104.782
	Azizié..........	30.910	—	58	—	—	30.968
		244.698	1.200	5.040	—	—	250.938
Kioutahia.	Kioutahia......	106.176	6.800	3.307	—	—	116.283
	Eski-Chéir	38.200	4.500	4.074	100	—	46.874
	Oussaki........	70.000	3.800	1.419	—	—	75.219
	Ghediz.........	39.264	1.500	—	—	—	40.764
	Simav	37.677	200	—	—	—	317.017
		291.317	16.800	8.800	100	—	317.017
		945.898	127.475	82.471	2.854	2.469	1.161.167

b) *Vilayet d'Angorah.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Juifs	Tsiganes	Etrangers	Total
Césarée	Césarée......	91.313	14.152	27.080	—	—	2.503	135.048
	Diveliou.....	23.967	5.049	12.335	—	—	342	41.693
	Indjé-Sou....	13.507	4.000	33	—	—	—	17.540
		128.787	23.201	39.448	—	—	2.845	194.281
Yosgate	Ak-Dag-Maden	25.589	12.911	4.992	—	332	—	43.824
	Yosgate......	48.000	3.230	21.000	—	1.555	3.000	76.785
	Soughourlou.	26.652	1.100	1.205	—	537	121	29.615
	Choroum....	30.000	1.560	5.109	—	—	—	36.669
	Bogazlian....	27.090	—	12.679	—	—	250	40.019
		157.331	18.801	44.985	—	2.424	3.371	226.912
Kir-Chehr	Medjidieh....	10.178	—	—	—	—	—	10.178
	Keskin.......	40.589	—	223	—	—	—	40.812
	Kir-Chehr ...	45.565	717	123	—	—	—	46.405
	Avanos	20.667	—	—	—	—	—	20.667
		116.999	717	346	—	—	—	118.062
Angorah	Angorah.....	32.692	3.154	12.019	478	—	109	48.452
	Bey-Bazar...	19.133	—	—	—	—	—	19.133
	Nally-Khan .	15.607	—	—	—	—	—	15.607
	9 autres districts..	197.851	—	2.000	—	—	—	199.851
		265.283	3.154	14.019	478	—	109	283.043
Vilayet d'Angorah...		668.400	45.873	98.798	478	2.424	6.325	822.208

c) *Vilayet de Konieh.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Tsiganes	Juifs	Etrangers	Total
Konieh	Ak-Chehr....	36.051	1.860	—	—	—	—	37.911
	Ilghin........	21.455	690	—	—	—	—	22.145
	Konieh	51.986	4.822	5.000	12.000	70	430	74.308
	Bek-Chehr...	37.919	—	—	—	—	—	37.919
	Sait-Chehr...	25.513	—	—	—	—	—	25.513
	Boz-Kir......	31.107	310	—	—	—	—	31.417
	Hadem.......	10.143	—	—	—	—	—	10.143
	Karaman.....	20.316	601	—	—	—	—	20.917
	Eregli........	18.749	306	—	3.000	—	—	22.055
	Kara-Bounar.	23.427	—	—	—	—	—	23.427
	Espiassan....	17.525	—	1.900	—	—	—	19.425
		294.191	8.589	6.900	15.000	70	430	325.180
Adalia	Adalia........	66.542	6.916	78	—	375	—	73.911
	Elmali.......	39.565	1.222	411	—	29	—	41.227
	Kas..........	34.272	465	—	—	—	—	34.737
	Ak-Chehr...	22.854	150	—	—	—	—	23.004
	Alaïa.........	32.854	1.500	—	—	25	—	34.379
		196.087	10.253	489	—	429	—	207.258
Sparte	Sparte ...	51.100	6.574	600		20	3	58.297
	Egerdir..	63.000	2.222	—		—	—	65.222
	Oulou-Bourlou.	4.000	1.300	—	—	—	—	5.300
	Kara-Agatch .	34.000	—	—	—	—	—	34.000
	Yalovaj..	22.237	—	—	—	—	—	22.237
		174.337	10.096	600	—	20	3	185.056
Nigdi	Hamid...	15.600	1.200	—	—	—	—	16 800
	Bor......	8.800	3.189	—	—	—	—	11.989
	Nigdi....	46.300	32.203	753	—	41	38	79.335
	Ak-Seraï.	73.000	1.356	—	—	—	—	74.356
	Arvsoun.	5.600	2.350	—	—	—	—	7.950
	Kes-Chehr...	14.540	10.790	—	—	—	—	25.330
	Ourkioup	10.300	4.430	—	—	—	—	14.730
		174.140	55.518	753	—	41	38	230 490
Vourdour	Vourdour	88.330	2.565	987	—	45	—	91.927
	Tefinni...	61.638	—	—	—	—	—	61.638
		149.968	2.565	987	—	45	—	153.565
Vilayet de Konieh...		988.723	87.021	9.729	15.000	605	471	1.101.549

d) *Vilayet de Sivas.*

Sandjaks	Districts	Turcs	Grecs	Arméniens	Total
—	—	—	—	—	—
Sivas (Sébastie)	Yildiz	41.300	—	5.731	47.031
	Sivas	86.171	962	17.233	104.366
	Tounous	58.585	—	4.672	63.257
	Azizié	89.189	—	2.743	91.932
	Ghouroun	20.925		3.865	24.790
	Darende	21.174	—	3.993	25.167
	Davridjé	36.781	—	8.081	44.862
	Kotchkir	41.066	6.740	11.258	59.064
	Kafik	56.023	—	6.494	62.517
		451.214	7.702	64.070	522.986
Amassie	Amassie	48.000	3.038	12.640	63.678
	Medjid-Ouzou	18.700	1.738	2.568	23.006
	Hadji-Keui	17.005	—	7.012	24.017
	Merzi-Van	24.000	6.082	5.820	35.902
	Ladik	31.995	6.602	8 420	47.017
	Kavza	18.800	12.577	2.560	33.937
	Osmandjik	20.000	—	7.960	27.960
	Vizir-Kiupru	19.500	6.702	3.620	29.822
		198.000	36.739	50.600	285.339
Kara-Hissar-Sarki	Messoudieh	7.110	6.437	2.826	16.373
	Kara-Hissar	9.000	14.250	4.800	28.050
	Sou-Seïri	7.500	2.920	3.670	14.090
	Koïla-Hissar	7.390	1.720	3.250	12.360
	Rechadieh	7.500	2.434	3.500	13.434
		38.500	27.761	18.046	84.307
Tokat	Tokat	61.875	5.757	15.466	83.098
	Nixar	15.675	6.359	3.891	25.925
	Erbaa	31.350	15.058	7.837	54.245
	Zilek	42.900	—	10.725	53.625
		151.800	27.174	37.919	216.893
Vilayet de Sivas		839.514	99.376	170.635	1.109.255

Total de l'Asie-Mineure centrale et méridionale.

Nationalités	Brousse sud et est	Angorah	Konieh	Sivas	Total
	—	—	—	—	—
1. Turcs	945.898	668.400	988.723	839.514	3.442.535
2. Grecs	127.475	45.873	87.021	99.376	359.745
3. Arméniens	82.471	98.798	9.729	170.635	361.633
4. Juifs	2.854	478	605	—	3.937
5. Tziganes	—	2.424	15.000	—	17.424
6. Etrangers	2.469	6.325	471	—	9.265
Total	1.161.167	822.298	1.101.549	1.109.525	4.194.539

IX. — Population totale de l'Asie-Mineure et de Constantinople et Conclusions.

Nationalités	Asie-Mineure occidentale	Constant. et ses dépend. asiatiques	Asie-Mineure septentrionale	Asie-Mineure cent. et mér.	Total
—	—	—	—	—	—
1. Turcs.....	1.212.346	704.965	1.896.301	3.442.535	7.256.147
2. Grecs.....	1.243.531	470.423	378.452	359.745	2.452.151
3. Arméniens.	23.914	210.164	53.829	361.633	649.540
4. Bulgares...	2.050	4.331	—	—	6.381
5. Juifs....... }		52.361	—	3.937	}
6. Tziganes... }	85.030	1.345	—	17.424	} 321.355
7. Etrangers.. }		149.906	2.087	9.265	}
Total..	2.566.871	1.593.495	2.330.669	4.194.539	10.685.574

Conclusions.

1° Les Grecs constituent les 23 % de la population *totale* et *les 73,2 % de toute la population chrétienne de l'Asie-Mineure* (Constantinople y compris) ;

2° Les Grecs constituent les 48,5 % de la population *totale* de l'Asie-Mineure occidentale et *les 91,9 % de sa population chrétienne. Ils y sont plus nombreux que les musulmans ;*

3° Les Grecs constituent les 29,5 % de la population *totale* des dépendances asiatiques de Constantinople et les 56,3 % *de leur population chrétienne ;*

4° Les Grecs constituent les 87,2 % de la population *chrétienne* de l'Asie-Mineure septentrionale ;

5° Les Grecs constituent *les 49,3 % de la population chrétienne* de l'Asie-Mineure centrale et de l'Asie-Mineure méridionale.

6° Les Grecs constituent les 95 % de la population chrétienne de Bali-Kesri, les 97 % de la population chrétienne de Nicomédie, les 87 %, de la population chrétienne du sandjak de Smyrne et la presque totalité de la population chrétienne des sandjaks de Magnésie, d'Aïdin, de Denizli, de Mendessé, de Ghioumoushané, d'Adalia, de

Sparte, de Nigdi; ils constituent aussi la totalité de la population chrétienne du sandjak de Lazistan ;

7° Dans le sandjak de Smyrne ils possèdent la majorité *absolue* sur tous les autres éléments (chrétiens, juifs et *musulmans*) puisqu'ils constituent à eux seuls les 60 % de la population totale du sandjak ;

8° Dans la ville de Smyrne ils ont également la majorité absolue ; ils forment les 58,6 % de sa population totale ;

9° Ils forment la totalité de la population d'Aïvali.

A leur force numérique il faut cependant ajouter l'intensité de leur développement intellectuel, leur puissance économique et la perfection de leur organisation religieuse, sociale et communale. Nous en parlerons dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE II

Lé développément intellectuél dés Grecs de l'Asie-Mineure.

I. — L'effort intellectuel des Grecs de l'Asie-Mineure.

Il n'y a pas d'étranger ayant visité l'Orient qui n'ait pas été frappé par le trait le plus distinctif qui caractérise la race grecque : sa soif d'apprendre, son besoin de s'instruire et la sollicitude qu'elle porte au développement intellectuel de ses enfants. Cette observation est on ne peut plus juste et la surprise qu'elle provoque chez un voyageur étranger est d'autant plus explicable que le souvenir de toutes les persécutions subies sans cesse par l'Hellénisme, le fait qu'il vit encore, en de nombreuses régions, sous le joug étranger, enfin le contraste entre l'activité intellectuelle des Grecs et l'ignorance des musulmans, font encore plus ressortir tout le mérite des Hellènes, qui créent sans

cesse des écoles, de leurs enfants, qui les fréquentent assidument, — plus nombreux encore que dans des pays libres — et des instituteurs qui, avec patriotisme, avec ténacité et avec intelligence, enseignent aux garçons et aux jeunes filles la langue, l'histoire et la littérature de leurs aïeux (1).

Mais ce remarquable phénomène n'est nulle part, croyons-nous, plus admirable et plus saisissant qu'en Asie-Mineure. Pendant les quatre-vingt-dix ans qui se sont jusqu'ici passés depuis sa fondation, le royaume hellénique a eu d'autres soucis nationaux plus pressants que celui de défendre, de conserver et d'étendre en Asie le patrimoine intellectuel grec. Il devait en premier lieu pourvoir à sa propre organisation. La question de Crète n'a pas cessé d'autre part d'absorber son attention, de réclamer ses sacrifices, d'exiger le maximum de son effort national. Entre temps, la Grèce libre avait à résoudre la question de Thessalie, dont pendant plusieurs années, (avant comme après le Congrès de Berlin), il fallait se préoccuper, à l'exclusion de toute autre question. Enfin, à peine l'affaire crétoise était-elle entrée en bonne voie, qu'on a dû reporter toute son attention sur la Macédoine où le Bulgare livrait à l'Hellénisme une lutte sans merci, pour ravir à cette belle province le caractère national grec qu'elle a su conserver.

Nous n'avons pas manqué de rappeler, dans la partie historique de notre étude, la situation qui, dans ces conditions, était faite à l'Hellénisme micrasiatique (2). Celui-ci, exposé au danger d'être turquisé, et frappé constamment dans ses droits les plus élémentaires et dans ses intérêts les plus vitaux, était obligé de ne compter, dans l'ensemble, que sur ses propres ressources. C'était à l'initiative person-

(1) V. par exemple : Un Latin : *Une confédération orientale comme solution de la question d'Orient*, Paris 1905, p. 143.

(2) V. p. 56-61

nelle des Grecs qu'il appartenait de suppléer à l'initiative d'un État qui, pendant près de quatre siècles, n'existait même pas et qui, ensuite, trop peu fortuné hélas! et trop exclusivement consacré, — nécessairement, — à des tâches tout aussi considérables mais plus urgentes, ne pouvait venir que dans une très faible mesure à leur secours. Eh bien! en cette circonstance, — en cette circonstance qui a duré quatre cent cinquante ans, puisque c'est au lendemain de la chute de Constantinople qu'ils ont dû entreprendre ce formidable effort! — les particuliers Grecs se sont montrés tout à fait à la hauteur de la mission nationale qui leur était dévolue. Et nul hommage n'est plus mérité que celui que leur décerne M. Louis Bertrand en écrivant : « Les Grecs fortunés ou cultivés s'y emploient avec un zèle et un dévouement qui réclament toute notre admiration. Je ne connais rien de plus touchant et même de plus héroïque que l'effort persévérant de ce petit peuple qui non seulement ne veut pas mourir, mais qui tient à s'affirmer en face du monde comme l'héritier et le continuateur d'une grande nation.

« Sitôt enrichis, continue M. Bertrand, ils se révèlent les plus fastueux des Mécènes... Immédiatement, ils songent aux besoins de la Patrie hellénique... Ils se disputent l'honneur de contribuer de leurs deniers à une œuvre quelconque d'utilité ou d'embellissement. Ces bienfaiteurs nationaux, — ces *évergètes* comme on les appelle, — sont connus et célèbres dans tout l'Orient. Mais ils ne le sont pas assez en France, où nous aurions profit à méditer leur exemple. Ce que nous ignorons trop, surtout, c'est l'énergie et l'ampleur de leur propagande scolaire, comme aussi l'importance nationale de l'église orthodoxe grecque. Le prêtre et le maître d'école sont les meilleurs agents de l'Hellénisme. L'unité du culte et de la langue liturgique entretiennent, à travers tout l'empire ottoman, le sentiment de l'unité hellénique ; et, d'autre part, l'école fournit au

patriotisme instinctif des masses des raisons conscientes de s'exalter. Enfin, l'enseignement des langues étrangères assure au jeune Grec une supériorité pratique évidente, dans cet Orient où la glossolalie a toujours été un instrument de fortune et de domination. Ainsi se répand et s'enracine, même dans les couches inférieures de la population, cette idée que l'instruction mène à tout et qu'elle est, pour un bon Hellène, le premier devoir, après la fidélité religieuse... » (1).

II. — Instruction grecque et instruction turque.

Et ce qui souligne encore ce qu'il y a de merveilleux dans cet effort, c'est qu'il s'est, depuis le xv[e] siècle, poursuivi dans une atmosphère déprimante, étouffante et, souvent, à cause des persécutions anti-helléniques, tout à fait insupportable. En tout cas aucun sentiment d'émulation ne stimulait les Grecs d'Asie dans leur activité intellectuelle. — Seule la conscience de leur mission et de leurs devoirs nationaux les inspirait et les stimulait. — Les Turcs restaient plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Et quand, parfois, certains d'entre eux ressentaient le besoin — politique toujours et, le plus souvent, passager, — d'arracher leurs compatriotes à cet état de choses animal, c'était bien plus pour entraver ou pour anéantir l'œuvre scolaire des Grecs que pour essayer loyalement de les concurrencer. M. Bareilles raconte à ce sujet un fait typique (2). « Un futur Jeune-Turc, écrit-il, fort recherché dans les salons de Péra, me disait un jour, bien avant les événements de 1908 : « Je pense que le gouvernement devrait fermer les écoles des chrétiens ; ils

(1) Louis Bertrand : *Le mirage oriental*, Paris 1910, 5[e] édition, p. 283-284.

(2) B. Bareilles : *Les Turcs, ce que fut leur empire, leurs comédies politiques*, Paris 1917, p. 109-110.

s'instruisent, alors que nous, musulmans, nous continuons à croupir dans l'ignorance. Leurs écoles, on ne les rouvrirait qu'après que notre enseignement aurait été organisé. Ce serait le seul moyen de rétablir l'équilibre. Qu'en dites-vous ? » Et ce psychologue averti des choses turques qu'est M. Bareilles, de lui donner cette réponse pénétrante et juste : « Je convins qu'il ne pouvait y en avoir de meilleur pour permettre à ses coreligionnaires de vivre en paix en se croisant bras et jambes ! »

Ce serait faire injure à l'Hellénisme que d'esquisser même un parallèle entre l'état d'instruction des Grecs de Turquie et celui des musulmans, entre les écoles helléniques et les écoles musulmanes de l'empire ottoman. Il suffit de rappeler avec M. Bertrand que la plupart des établissements scolaires turcs « vivent d'une existence tellement chétive que c'est à peu près comme s'ils n'existaient pas. » (1). Mais ce que nous croyons intéressant de signaler c'est qu'à côté de l'absence de toute organisation musulmane de l'instruction publique, les Grecs ont su réaliser — dans ce même domaine — une œuvre qui est remarquable non seulement par sa valeur intrinsèque mais aussi par son étendue et par ses ramifications. Il n'y a pas de petit village, perdu dans le fond de l'Asie et habité par quelques familles grecques, qui n'ait pas son école hellénique. Et quant aux centres de l'Hellénisme micrasiatique, l'instruction y est si soigneusement répandue et si joyeusement acceptée par tout le peuple qu'elle s'affirme égale, sinon supérieure, à celle dont les plus grandes villes de la Grèce libre ont été dotées. Les témoignages des étrangers qui ont visité l'Asie-Mineure sont unanimes à marquer l'admiration de ces visiteurs :

1) Bertrand, *op. cit.*, p. 371.

III. — L'instruction dans les vilayets de Smyrne et de Brousse, et dans l'intérieur de l'Asie-Mineure.

Sir Charles Wilson, écrit, par exemple, sur les Grecs du vilayet de Smyrne : « L'emploi de larges sommes d'argent à l'instruction est chez eux un trait national, et l'honorable ambition de tout commerçant grec est d'acquérir une fortune suffisante pour fonder une école ou un hôpital dans sa ville natale. Des orphelinats, des écoles primaires et supérieures ont été fondées pour garçons et pour filles. Des instituteurs et des institutrices y ont été amenées d'Athènes et de bonnes éditions des classiques grecs y ont été introduites d'Allemagne » (1). Si bien, que dans le nombre vraiment impressionnant d'écoles qui existent dans cette région et dont on verra plus loin la répartition détaillée, avec le nombre des instituteurs qui y enseignent et des jeunes Grecs qui les fréquentent, on compte dix écoles supérieures, dont l'une pour jeunes filles, cinq collèges et quatre écoles commerciales ; le collège de l'Ecole évangélique est célèbre depuis bien longtemps : fondé en 1733, il a, dans sa bibliothèque, 30.000 volumes, et aussi une importante collection archéologique et numismatique. Nous avons d'ailleurs montré plus haut les résultats littéraires qu'a donnés cet intensif développement de Smyrne, à qui on doit, comme nous le remarquions, quelques-uns des meilleurs poètes de la Grèce moderne (2).

Pour le vilayet de Brousse, la simple comparaison du nombre des élèves hellènes avec celui des élèves musulmans, est plus significative que tout autre témoignage. Alors qu'on ne compte dans tout le vilayet que 278.000 Grecs en face de 1.192.000 musulmans (proportion de moins qu'un à quatre), les écoles grecques sont fréquentées par

(1) Wilson, *op. cit.*, p. 70.

(2) V. p. 62-63

17.073 garçons et 8.442 filles, à savoir en tout par 25.515 élèves, alors que les écoles musulmanes donnent l'instruction à peine à 27.302 élèves en tout (27.035 garçons et 267 filles) (1): il y a donc à peu près égalité, au point de vue de l'instruction, dans une région qui, en grande partie est éminemment turque.

Nous avons déjà laissé parler plus haut (2) M. Alaux des progrès que l'Hellénisme a, notamment au point de vue scolaire, réalisés récemment en Cappadoce. Nous avons reproduit la page éloquente que cet écrivain distingué a consacrée à un simple petit village de cette région, à Zindji-Déré, dont l'incomparable développement intellectuel n'est qu'un exemple, pris entre mille, de ce que l'instruction grecque accomplit au fond de l'Asie-Mineure. Cédons encore la parole à M. Alaux qui donne des détails vraiment suggestifs sur la manière dont ce travail s'y poursuit: « En 1910, rapporte-t-il (3), on y enseignait le grec ancien, le latin, l'histoire, la philosophie, le grec moderne, le turc, le français. Le diplôme de fin d'études donnait accès à l'Université d'Athènes, on permettait aux jeunes gens pauvres de devenir maîtres d'une des innombrables écoles primaires qui surgissaient de tous côtés dans les plus pauvres villages

IV. — Quelques exemples caractéristiques.

« Bientôt, poursuit M. Alaux grâce aux largesses de quelque marchands cappadociens enrichis à Constantinople, une école primaire supérieure de jeunes filles était construite à côté du collège hiératique, puis une école normale d'institutrices destinée à fournir des maîtresses d'école à toute la province, puis un orphelinat de garçons avec enseignement professionnel, puis un orphelinat de

(1) V. Vital Cuinet, *op. cit.*, p. 14.
(2) V. p. 71-72.
(3) Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 31-32.

filles... Qu'on songe que Zindji-Déré est à 1.650 mètres d'altitude, que pendant quatre mois d'hiver le sol y est couvert de deux mètres de neige, que la ville la plus proche, Césarée, est à plus de trois jours de voiture, pendant la belle saison, de la station de chemin de fer la moins éloignée... Celui qui écrit ces lignes et qui résida tout l'hiver de 1911 auprès de l'évêque de Césarée dans le monastère de Saint-Jean-le-Précurseur, fut émerveillé de l'ampleur et de l'utilité des œuvres grandies en quelques années. Il était alors question de créer une école supérieure de commerce gréco-française ! »

Telle est l'œuvre scolaire que les Grecs ont su réaliser ou étaient en train, en 1913 encore, de réaliser en Asie-Mineure. Peut-on dans ces conditions s'étonner que dans l'École théologique fondée à Constantinople par un évergète grec célèbre pour ses libéralités, Stéphanovitch, la partie de l'Hellénisme qui y est représentée par le plus grand nombre d'élèves, c'est l'Asie-Mineure ? Nous avons sous les yeux le compte-rendu de l'activité de cette grande école, pour l'année scolaire 1903-1904 : 91 élèves suivaient ses cours, et, à côté de 18 originaires des îles de l'Archipel, de 15 de Thrace, de 11 d'Epire, de 6 de Macédoine, de 3 du Mont-Athos, de deux de Bosnie, il n'y avait pas moins de 36 élèves originaires de l'Asie-Mineure. Et cette proportion se maintient dans toutes les grandes écoles de Constantinople et d'Athènes et surtout dans l'Université athénienne, qui compte d'ailleurs parmi ses maîtres les plus éminents, un professeur d'histoire universellement connu, M. Carolidès, originaire de Cappadoce.

Les statistiques scolaires de l'Asie-Mineure ne sont pas moins expressives de l'étendue du mouvement intellectuel de l'Hellénisme micrasiatique. Dressées par le Patriarcat œcuménique, elles remontent à l'année 1912. Nous les reproduisons, en les répartissant suivant le système que nous avons déjà adopté plus haut, quand nous avons établi la

force numérique des diverses nationalités, vivant en Asie-Mineure.

V. — Statistiques scolaires grecques de l'Asie Mineure occidentale.

a) *Sandjak de Bali-Kesri* (*vilayet de Brousse*).

	Écoles			Élèves			Instituteurs		
Districts	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Bali-Kesri......	16	3	19	1.235	265	1.500	31	7	38
Aïvali...........	9	8	17	2.635	1.790	4.425	49	34	83
Artaki...........	29	19	48	4.060	2.015	6.075	85	42	127
Adramit.........	8	4	12	905	510	1.415	24	11	35
Sindirgi..........	1	1	2	80	60	140	2	2	4
Kemer..........	6	1	7	565	120	685	14	3	17
Panormos.......	5	1	6	760	200	960	15	4	19
Gionen..........	2	»	2	280	»	280	5	»	5
	76	37	113	10.520	4.960	15.480	225	103	328

b) *Vilayet de Smyrne.*

		Écoles			Élèves			Instituteurs		
Sandjaks	Districts	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Smyrne	Smyrne.......	50	29	79	12.110	7.805	19.915	266	203	469
	Nymphéon....	6	3	9	545	295	840	14	8	22
	Vurla..........	13	3	16	1.699	890	2.589	41	17	58
	Tchesmé......	19	10	29	2.787	1.498	4.285	45	25	70
	Kara-Vourna..	17	8	25	937	355	1.292	22	9	31
	Sivrissarion...	5	4	9	910	370	1.280	18	9	27
	Anc. Phocée...	9	5	14	1.205	750	1.955	24	13	37
	Ménéméni.....	5	4	9	785	610	1.395	19	10	29
	Kouss-Adassi..	5	3	8	625	345	970	19	11	30
	Vaïndir........	3	1	4	385	225	610	9	5	14
	Thira.........	1	1	2	230	200	430	5	4	9
	Odemission...	3	3	6	325	230	555	9	7	16
	Pergame.....	19	8	27	1.883	730	2.613	46	19	65
		155	82	237	24.426	14.303	38.729	537	340	877
Magnésie	Magnésie......	22	11	33	2.855	1.670	4.525	59	28	87
	Soma..........	1	1	2	100	50	150	4	2	6
	Kirkagatch....	3	2	5	355	287	642	8	6	14
	Axari..........	3	2	5	535	525	1.060	8	9	17
	Kassamba.....	4	3	7	385	217	602	9	8	17
	Giordes.......	4	2	6	215	90	305	6	2	8
	Esmé..........	1	—	1	70	—	70	2	—	2
	Demirdji......	2	—	2	205	—	205	3	—	3
	Salihli.........	5	2	7	290	150	440	8	4	12
	Koula.........	3	2	5	445	230	675	9	4	13
	Ala-Chehr.....	1	1	2	300	346	646	6	6	12
		49	26	75	5.755	3.565	9.320	122	69	191

Sandjaks	Districts	Écoles — Garçons	Filles	Total	Élèves — Garçons	Filles	Total	Instituteurs — Hommes	Femmes	Tota
Aïdin	Aïdin	13	5	18	1.225	430	1.655	35	15	50
	Sevké	16	9	25	1.455	1.195	2.650	52	24	76
	Tchina	1	—	1	50	—	50	2	—	2
	Vozdogan	1	—		110	—	110	2	—	2
	Nazli	3	3	6	305	210	515	8	5	13
		34	17	51	3.145	1.835	4.980	99	44	143
Mendessé	Mugla	4	1	5	238	80	318	7	2	9
	Merméris......	1	—	1	80	—	80	1	—	1
	Bodroum	4			275	140	415	6	3	9
	Milassa........	6	1	7	465	80	545	10	2	12
	Koïdjé.........	3	—	3	170	—	170	5	—	5
	Makri	4	3	7	830	223	1.053	15	6	21
		22	6	28	2.058	523	2.581	44	13	57
Denizli	Denizli	3	3	6	220	230	450	5	4	9
	Sara-Keuï	1	1	2	250	100	350	4	2	6
	Buladan	1	—	1	35	—	35	1	—	1
	Tsala..........	1	—	1	35	—	35	1	—	1
	Karagatch.. ..	1	—	1	25	—	25	1	—	1
	Davas	1	—	1	20	—	20	1	—	1
		8	4	12	585	330	915	13	6	19
Vilayet de Smyrne.		268	135	403	35.969	20.556	56.525	815	472	1.287

Total de l'Asie-Mineure occidentale.

Régions	Écoles — Garçons	Filles	Total	Élèves — Garçons	Filles	Total	Instituteurs — Hommes	Femmes	Tota
Bali-Kesri.....	76	37	113	10.520	4.960	15.480	225	103	328
Smyrne-Aïdin.	268	135	403	35.969	20.556	56.525	815	472	1.287
Asie-Mineure occidentale..	344	172	516	46.489	25.516	72.005	1.040	575	1.615

VI. — Statistiques scolaires grecques de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

a) *Vilayet de Constantinople.*

Sandjaks	Districts	Écoles — Garçons	Filles	Total	Élèves — Garçons	Filles	Total	Instituteurs — Hommes	Femmes	Tota
Constantinople	Péra..........	28	19	47	6.820	3.487	10.307	253	75	328
	Stamboul.....	20	9	29	3.061	1.581	4.645	76	37	113
	Petit-Tchekmédjé ...	24	8	32	1.225	683	1.908	35	14	49
		72	36	108	11.106	5.754	16.860	364	126	490

Sandjaks	Districts	Écoles Garçons	Écoles Filles	Écoles Total	Élèves Garçons	Élèves Filles	Élèves Total	Instituteurs Hommes	Instituteurs Femmes	Instituteurs Total
Metrai	Tchataldja....	27	9	36	1.862	844	2.706	43	19	62
	Grand-Tchekmédjé...	13	7	20	930	655	1.585	20	11	31
	Silivrie.......	12	3	15	725	420	1.145	21	11	32
		52	19	71	3.517	1.919	5.436	84	41	125
Chryssou-polis	Skutari.......	12	8	20	1.803	1.102	2.905	46	42	88
	Kartal........	5	5	10	492	634	1.126	10	10	20
	Guebizé.......	2	2	4	430	260	690	7	6	13
	Iles des Princes.	8	3	11	1.123	590	1.713	62	12	74
	Beikoz........	4	3	7	205	188	393	6	3	9
	Chili..........	3	3	6	408	398	806	7	6	13
		34	24	58	4.461	3.172	7.633	138	79	217
Vilayet de Constantinople.		158	79	237	19.084	10.845	29.929	586	246	832

b) *Gouvernement indépendant de Nicomédie (Ismid).*

Districts.	Écoles Garçons	Écoles Filles	Écoles Total	Élèves Garçons	Élèves Filles	Élèves Total	Instituteurs Hommes	Instituteurs Femmes	Instituteurs Total
Ghéïvé........	11	2	13	1.031	284	1.315	19	5	24
Kandra.......	15	2	17	838	105	943	21	2	23
Nicomédie....	3	3	6	222	205	427	9	6	15
Kara-Moursal.	15	11	26	1.039	696	1.735	29	18	47
Ada-Bazar....	14	5	19	825	441	1.266	23	7	30
Yalova.......	12	7	19	944	572	1.516	16	9	25
Nicomédie....	70	30	100	4.899	2.303	7.202	117	47	164

c) *Gouvernement indépendant des Dardanelles.*

Districts	Écoles Garçons	Écoles Filles	Écoles Total	Élèves Garçons	Élèves Filles	Élèves Total	Instituteurs Hommes	Instituteurs Femmes	Instituteurs Total
Dardanelles.....	3	3	6	570	365	935	12	9	21
Eziné...........	4	3	7	393	246	639	8	5	13
Bairamitz.......	1	1	2	75	65	140	1	2	3
Bigha..........	9	5	14	735	235	970	18	7	25
Aïvadjik.........	7	2	9	325	135	460	10	2	12
	24	14	38	2.098	1.046	3.144	49	25	74

Total de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

Régions	Écoles Garçons	Écoles Filles	Écoles Total	Élèves Garçons	Élèves Filles	Élèves Total	Instituteurs Hommes	Instituteurs Femmes	Instituteurs Total
Constantinople.......	158	79	237	19.084	10.845	29 929	586	246	832
Nicomédie (Ismid)...	70	30	100	4.899	2.303	7.202	117	47	164
Dardanelles..........	24	14	38	2.098	1.046	3.144	49	25	74
Constantinople et ses dépend. asiatiques.	252	123	375	26.081	14.194	40.275	752	318	1.070

VII. — Statistiques scolaires grecques de l'Asie-Mineure septentrionale.

a) *Vilayet de Kastamuni.*

Sandjaks	Ecoles			Elèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Kastamuni	10	2	12	635	220	855	19	4	23
Sinope	11	1	12	581	250	831	17	3	20
Gagrai-Bolou	6	2	8	510	170	680	14	5	19
Kastamuni	27	5	32	1.726	640	2.366	50	12	62

b) *Vilayet de Trébizonde.*

Sandjaks	Districts	Ecoles			Elèves			Instituteurs		
		Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Tota
Trébizonde	Trébizonde	56	4	60	3.635	850	4 485	107	18	125
	Surména	9	5	14	684	264	952	23	8	31
	Platana	23	4	27	1.168	153	1.321	46	4	50
	Vakfi-Kéber	1	1	2	60	25	85	2	1	3
	Kourélé	1	—	1	70	—	70	2	—	2
	Tripolis	25	2	27	1.677	125	1.802	49	4	53
	Kerassunde	69	2	71	4.160	375	4.535	134	9	143
	Ordou	42	1	43	1.614	200	1.814	50	8	58
	Djevizlik	35	—	35	1.515	—	1.515	47	—	47
		261	19	280	14.587	1.992	16 579	460	52	512
Djanik	Fatsa	9	—	9	295	—	295	9	—	9
	Ounié	10	7	17	560	260	820	11	7	18
	Chassaba	28	1	29	860	60	920	32	2	34
	Samsoun	168	22	190	7.393	1.215	8.608	240	41	281
	Pafra	71	7	78	3.270	340	3 610	97	12	109
		286	37	323	12.378	1.875	14.253	389	62	451
Lazistan	Rize	3	—	3	170	—	170	7	—	7
	Athènes	1	—	1	45	—	45	1	—	1
	Hopa	1	—	1	35	—	35	1	—	1
	Of	2	—	2	70	—	70	2	—	2
		7	—	7	320	—	320	11	—	11
Ghioumou-shané	Ghioumoushané	16	1	17	640	80	720	26	3	29
	Toroul	109	1	110	4.713	50	4.763	174	2	176
	Siran	14	—	14	410	—	410	18	—	18
	Kilkit	3	—	3	150	—	150	5	—	5
		142	2	144	5.913	130	6.043	223	5	228
Vilayet de Trébizonde		696	58	754	33.198	3.997	37.195	1.083	119	1.202

Total de l'Asie-Mineure septentrionale.

Régions	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Tota
Kastamuni	27	5	32	1.726	640	2.366	50	12	62
Trébizonde	696	58	754	33.198	3.997	37.195	1.083	119	1.202
Asie-Mineure septentrionale	723	63	786	34.924	4.637	39.561	1.133	131	1.264

VIII. — Statistiques scolaires grecques de l'Asie-Mineure centrale et méridionale

a) *Partie est et sud du vilayet de Brousse.*

Districts	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Brousse	9	9	18	873	580	1.453	23	15	38
Kios	1	1	2	300	250	550	8	5	13
Michalitsi	19	5	24	1.318	475	1.793	32	9	41
Mudania	8	7	15	1.243	1.007	2.250	22	25	47
Kremasti	3	1	4	220	120	340	7	2	9
Adranos	2	—	2	50	—	50	2	—	2
Sandjak de Brousse	42	23	65	4.004	2.432	6.436	94	56	150
— de Kioutahia	6	4	10	905	480	1.385	23	11	34
— d'Afioun-Kara-Hissar	2	1	3	130	25	155	3	1	4
— de Biledjik	13	7	20	1.514	545	2.059	32	15	47
Partie est et sud du Vilayet de Brousse	63	35	98	6.553	3.482	10.035	152	83	235

b) *Vilayet d'Angorah.*

Sandjaks	Districts	Écoles			Élèves			Instituteurs		
		Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Sandjak d'Angorah		2	1	3	225	140	365	6	3	9
— de Kir-Chehr		3	—	3	85	—	85	3	—	3
Sandjak de Césarée	Césarée	26	7	33	1.345	475	1.820	40	10	50
	Divelion	8	2	10	395	50	445	11	2	13
	Indjé-Sou	2	1	3	220	80	300	3	2	5
		36	10	46	1.960	605	2.565	54	14	68
Sandjak d'Yosgate	Yosgate	10	2	12	390	60	450	13	3	16
	Ak-Dag-Maden	4	1	5	610	70	680	13	3	16
	Soughourlou	2	—	2	105	—	105	3	—	3
	Choroum	4	—	4	175	—	175	5	—	5
		20	3	23	1.280	130	1.410	34	6	40
Vilayet d'Angorah		61	14	75	3.550	875	4.425	97	23	120

c) *Vilayet de Konieh.*

Sandjaks	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Konieh	7	4	11	1.045	1.075	2.120	22	15	37
Adalia	6	3	9	661	395	1.056	18	7	25
Vourdour	1	1	2	160	140	300	4	3	7
Sparte	4	2	6	715	220	935	14	4	18
Nigdi	48	17	65	4.840	1.220	6.060	124	41	165
Vilayet de Konieh.	66	27	93	7.421	3.050	10.471	182	70	252

d) *Vilayet de Sivas (Sébastie).*

Sandjaks	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Sivas	22	1	23	891	30	921	33	1	34
Amassie	88	22	110	3.056	759	3.815	108	26	134
Kara-Hissar-Sarki	71	2	73	3.081	110	3.191	109	3	112
Tokat	67	12	79	2.476	402	2.878	80	14	94
Vilayet de Sivas	248	37	285	9.504	1.301	10.805	330	44	374

Total de l'Asie-Mineure centrale et méridionale.

Vilayets	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Brousse (partie est et sud)	63	35	98	6.553	3.482	10.035	152	83	235
Angorah	61	14	75	3.550	875	4.425	97	23	120
Konieh	66	27	93	7.421	3.050	10.471	182	70	252
Sivas	248	37	285	9.504	1.301	10.805	330	44	374
Asie-Mineure centrale et méridionale.	438	113	551	27.028	8.708	35.736	761	220	981

IX. — Total des statistiques scolaires grecques de l'Asie-Mineure et Conclusions.

	Écoles			Élèves			Instituteurs		
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Total	Hommes	Femmes	Total
Asie-Mineure occid.	344	172	516	46.489	25.516	72.005	1.040	575	1.615
Constant. et ses dép. asiat..	252	123	375	26.081	14.194	40.275	752	318	1.070
— — sept..	723	63	786	34.924	4.637	39.561	1.133	131	1.264
Asie-Mineure centrale et mér.	438	113	551	27.028	8.708	35.736	761	220	981
Asie-Mineure	1.757	471	2.228	134.522	53.055	187.577	3.686	1.244	4.930

CONCLUSIONS. — En comparant ces statistiques scolaires aux statistiques de la population de l'Asie-Mineure, on peut constater :

1° Que dans toute l'Asie-Mineure *le nombre des élèves grecs* (187.577) *atteint les 9,5 % de la population grecque* (qui est, à l'exclusion des îles de l'Archipel, de 1.982.376), *ce qui est un pourcentage rarement atteint même dans les pays libres ;*

2° *Que le même pourcentage se maintient avec des variations insignifiantes dans chaque région de l'Asie-Mineure prise séparément :* (9,2 % dans l'Asie-Mineure occidentale ; 10,5 % dans l'Asie-Mineure septentrionale ; 8,5 à Constantinople et dans des dépendances asiatiques ; 10,1 % dans l'Asie-Mineure centrale et méridionale) ;

3° *Que dans plusieurs districts la proportion est beaucoup plus impressionnante encore :* (Artaki : 11,1 %, Adramit : 10,9 % ; Pergame : 10,3 % ; Magnésie : 11,7 % ; Axari : 11 % Denizli : 11,9 % ; Makri : 11,4 % ; *Grand-Tchekmedjé : 13.6 %* ; Kartal : 11,6 % ; *Iles des Princes : 15,8 %* ; *Beïkoz 15 %* ; Nicomédie : 11,9 % ; Trébizonde : 11,6 % ; Samsoun : 11 % ; *Afioun-Kara-Hissar : 12,9 %* ; Angorah : 11,6 % ; Kir-Chehr : 11,8 % ; *Césarée : 13 %* ; *Konieh : 24,5 %* ; Nigdi : 10,9 % ; *Sivas : 12 %* ; Kara-Hissar-Sarki : 11,5 %.

Et si nous ajoutons que, pour l'entretien de ces 2.228 écoles, dont le personnel enseignant s'élève à 4.930 instituteurs et institutrices, les communautés grecques de l'Asie-Mineure prélèvent chaque année sur leurs propres ressources la somme totale de 168.332 L. T. c'est-à-dire près *de quatre millions et demi de francs*, a-t-on besoin de montrer par des phrases ce qu'il y a de vraiment incomparable dans l'organisation scolaire grecque et dans le développement de l'instruction hellénique en Asie-Mineure ? Et lorsqu'on pense que cet effort gigantesque était sur le

point, à la veille de la guerre, de s'amplifier encore plus (1), peut-on ne pas comprendre l'admiration qu'exprimait, à ce sujet, M. Bertrand dans les termes éloquents que nous avons reproduits plus haut? Et s'il faut expliquer, pour terminer ce chapitre, une des raisons pour lesquels Turcs et Allemands se sont acharnés, comme nous l'expliquerons plus loin, contre cette œuvre grandiose, pourrions-nous le faire mieux qu'en cédant encore une fois la parole à M. Alaux? Que les lignes suivantes du distingué publiciste servent en tout cas de couronnement à tous les témoignages que nous venons de citer et, aux yeux de tous les Français et de tous les amis de la culture française, de preuve éclatante établissant la nécessité *internationale* qu'il y a de libérer complètement une race imbue d'un tel idéal et capable d'un tel effort : « L'organisation scolaire grecque, écrit M. Alaux (2), fut toujours un puissant et utile véhicule de l'influence, de la langue et des idées françaises : partout où s'ouvrait une école grecque en Turquie, même une modeste école primaire, le français était aussitôt enseigné. Bien des établissements secondaires de garçons ou de jeunes filles, étaient de véritables modèles de lycées mixtes gréco-français. »

(1) « L'argent, écrivait M. Alaux, en reportant ses souvenirs à la veille des récentes persécutions anti-helléniques, l'argent affluait et il s'ouvrait constamment et partout de nouvelles écoles qui, aussitôt, regorgeaient d'élèves. L'argent venait-il à manquer? L'école subsistait quand même soutenue par des subsides divers, des avances, des collectes. La politique du Phanar à cet égard, n'eut jamais une défaillance : une école grecque une fois ouverte ne devait jamais fermer ses portes. Mais la propagande hellénique ne devait pas se borner à assurer le maintien et le progrès du milieu grec dans les grandes villes et dans les provinces riveraines de la mer Noire et de l'Egée, où la tradition grecque ne s'était jamais obscurcie. Depuis quelques années, dans les provinces éloignées et peu accessibles de l'Anatolie centrale elle était en train de provoquer une véritable résurrection. » (V. Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 28).

(2) *op cit.*, p. 27-28.

CHAPITRE III

L'organisation ècclésiastique, sociale et économique de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure.

Aux temps difficiles que nous vivons, nous devons accorder une importance particulière, en examinant les questions nationales posées par la guerre, non seulement à la force numérique et aux capacités intellectuelles d'un peuple, mais aussi à sa capacité d'organisation et à sa valeur en tant que force sociale et économique. Si l'on néglige ce côté de la vie d'un peuple, surtout quand on étudie les aspirations nationales que ce peuple formule, on peut s'exposer à un grave mécompte : méconnaître les qualités absolument indispensables à un peuple appelé à l'indépendance, — ces qualités d'ordre social et économique, qui feront de lui, s'il les possède, un digne membre de la future Société des Nations, et dont l'absence risque d'introduire dans cette Ligue un élément d'anarchie et de désordre, incapable de concourir à l'œuvre de reconstruction et de progrès que l'Univers devra réaliser.

I. — Le Patriarcat de Constantinople et les Métropoles de l'Asie-Mineure.

A ce titre, il est du plus haut intérêt d'examiner la question de l'Hellénisme micrasiatique sous cet angle pratique aussi, c'est-à-dire au point de vue de son organisation intérieure, de ses qualités sociales et de sa valeur économique.

Comme tous les Grecs irrédimés, ceux de l'Asie-Mineure aussi sont soumis pour leurs affaires religieuses et communales à la suprême autorité du Patriarcat œcuménique de Constantinople. Celui-ci a une juridiction ecclésiastique

en même temps que civile. C'est pourquoi il est formé de deux corps différents : dont l'un, le *Saint-Synode*, présidé par le Patriarche, est composé de douze membres, tous des métropolites, d'un secrétaire général et de trois autres secrétaires; et dont le second, le *Conseil Permanent National Mixte* est composé de quatre membres ecclésiastiques, tous des métropolites, de huit membres laïcs et de trois secrétaires, dont l'un fait fonctions de conseiller judiciaire et de notaire. Le *Conseil National* est présidé par un des métropolites qui en font partie.

Le *Saint-Synode* et le *Conseil National* siègent et séparément et en séances communes. Ils ont leur journal, *l'Ekklisiastiki Alithia* (la *Vérité ecclésiastique*) et administrent, contrôlent et surveillent les diverses *métropoles*, à savoir les divisions ecclésiastiques grecques orthodoxes de l'empire ottoman. Rien qu'en Asie-Mineure, il y a vingt-six de ces métropoles, qui, elles, administrent, à leur tour, les 1.315 *communautés* grecques existant dans cette partie de l'empire ottoman. De leur côté, ces 1.315 communautés ont à leur charge, les 2.228 écoles helléniques, au sujet desquelles nous avons donné tous les détails statistiques dans le précédent chapitre, et toutes les églises grecques orthodoxes de l'Asie-Mineure. Les communautés surveillent le fonctionnement de ces établissements, en fondent de nouveaux, bref, régissent, sous le double contrôle des métropolites et du Patriarcat, toute la vie religieuse, scolaire et communale de l'Hellénisme micrasiatique.

Voici la nomenclature des vingt-six métropoles orthodoxes grecques de l'Asie-Mineure, avec le nombre des communautés soumises à l'autorité de chacune d'elles et avec le chiffre des dépenses qu'en l'année scolaire 1911-1912 chacune d'elles a consenties pour le fonctionnement des écoles soumises à sa juridiction.

	Métropoles	Communautés	Dépenses en livres turques
1.	Smyrne	19	17.415
2.	Krini	34	3.220
3.	Helioupolis	43	6.862
4.	Pissidie	21	2.950
5.	Ania	22	4.430
6.	Philadelphie	19	1.535
7. 8. 9.	Ephèse { Cordellio, Magnésie, Cydonies }	95	21.800
10.	Moschonissia	1	565
11.	Brousse	14	3.050
12.	Nicée	24	3.245
13.	Chalcédoine	27	13.000
14.	Nicomédie	60	4.000
15. 16.	Cyzique (Dardanelles)	68	9.805
17.	Prokonissos	13	2.610
18.	Amassie	281	17.190
19.	Angorah	4	900
20.	Konich	43	7.670
21.	Césarée	45	7.010
22.	Rodopolis	46	2.700
23.	Chaldée	119	11.400
24.	Trébizonde	76	12.500
25.	Colonia	95	4.475
26.	Neo-Césarée	150	10.000
	Total	1.315	168.332

Et si nous voulons reprendre la division de l'Asie-Mineure que nous avons précédemment adoptée : en Asie-Mineure occidentale, en région de Constantinople et de ses dépendances asiatiques, en Asie-Mineure septentrionale et en Asie-Mineure centrale et méridionale, — nous voyons encore mieux, par les statistiques suivantes des églises et des prêtres orthodoxes grecs appartenant à chacune de ces quatre régions, combien vaste est l'organisation ecclésiastique de l'Hellénisme micrasiatique qui possède partout son église et son prêtre, ces vivants symboles du patriotisme grec.

II. — Statistique des Eglises et des Prêtres grecs de l'Asie-Mineure occidentale.

a) *Sandjak de Bali-Kesri (vilayet de Brousse).*

	Bali-Kesri	Aïvali	Artaki	Adramit	Kemer	Panormos	Sindirgi Gionen	Total
Eglises	17	23	87	8	6	5	3	149
Prêtres	21	37	71	13	10	11	5	168

b) *Sandjak de Smyrne.*

	Smyrne	Nymfaion	Vurla	Tchesmé	Karavourna	Sivrissarion	Total
Eglises ..	55	8	19	29	19	6	Eglises. 198
Prêtres ..	133	13	30	56	23	11	Prêtres. 373
	Ancienne Phocée	Méneméni	Kouss-adassi	Baïndir	Thira' Odemission	Pergame	
Eglises ..	11	6	10	3	7	25	
Prêtres ..	23	15	19	6	13	32	

c) *Sandjak d'Aïdin.*

	Aïdin	Sévké	Tchina	Bozdogan	Nazli	Total
Eglises	17	25	1	1	3	47
Prêtres	25	53	1	2	6	87

d) *Sandjak de Magnésie.*

	Magnésie	Soma	Kirkagatch	Axari	Kassamba	Giordes	Total
Eglises ..	25	1	5	5	1	4	Eglises.... 60
Prêtres ..	29	2	9	7	5	4	Prêtres.... 88
	Esmé	Demirdji	Salihli	Koula	Ala-chehr		
Eglises ..	1	2	5	4	4		
Prêtres ..	2	2	8	5	5		

e) *Sandjak de Mendessé.*

	Mugla	Merméris	Bodroum	Milassa	Koïdjé	Makri	Total
Eglises ..	4	1	5	8	3	6	27
Prêtres ..	4	1	7	10	4	9	35

f) *Sandjak de Denzili.*

	Denizli	Sarakeui	Buladan	Tsala	Karagatch	Davas	Total
Eglises ..	3	1	1	1	1	1	8
Prêtres ..	6	3	1	1	1	1	13

Total de l'Asie-Mineure occidentale.

Eglises	489
Prêtres....................	764

III. — Statistique des églises et des prêtres grecs de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

a) *Sandjaks de Constantinople et de Tchataldja.*

	Pera	Stamboul	Petit Tchckmédjé	Métrai	Grand Tchckmédjé	Silivrie	Total
Eglises ..	28	25	24	27	15	15	134
Prêtres ..	86	68	33	31	18	22	258

b) *Sandjak de Skutari.*

	Skutari	Kartal	Guebize	Iles des Princes	Beïkoz	Chili	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises ..	13	9	2	5	3	4	36
Prêtres ..	28	12	3	11	4	6	64

c) *Gouvernement indépendant de Nicomédie (Ismid).*

	Gheïve	Kandra	Nicomédie	Kara-Moursal	Ada-Bazar	Yalova	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises ..	11	17	4	18	16	15	81
Prêtres ..	11	26	7	29	29	18	120

d) *Gouvernement indépendant des Dardanelles.*

	Dardanelles	Eziné	Baïramitzi	Bigha	Aïvadjik	Total
	—	—	—	—	—	—
Eglises	3	5	1	9	7	25
Prêtres............	8	8	1	14	7	38

Total de Constantinople et de ses dépendances asiatiques.

Eglises.....................	276
Prêtres.....................	480

IV. — Statistique des églises et des prêtres grecs de l'Asie-Mineure septentrionale.

a) *Vilayet de Kastamuni.*

	Inembolis	Jideh	Kastamuni	Saframpolis	Tosia	Gagrai
	—	—	—	—	—	—
Eglises ..	7	1	2	3	1	2
Prêtres ..	8	1	3	4	1	3

	Sinope	Boï-Abat	Aïandjik	Bartin	Eregli	Bolou
	—	—	—	—	—	—
Eglises ..	7	2	5	1	4	1
Prêtres ..	9	2	5	1	9	1

Total	
Eglises...	36
Prêtres...	47

b) *Sandjak de Djanik.*

	Fatsa	Ounié	Chassaba	Samsoun	Pafra	Total
	—	—	—	—	—	—
Eglises ..	8	10	33	207	91	349
Prêtres ..	9	11	36	220	108	384

c) *Sandjaks de Trébizonde et de Lazistan.*

	Trébizonde	Surmena	Platana	Vakfi-Keber-Kourélé	Tripolis	Kerassunde	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises.	78	10	36	3	39	84	
Prêtres.	85	16	28	2	41	124	Eglises. 349
	Ordou	Djevizlik	Rize	Athènes-Hopa	Of	—	Prêtres. 410
	—	—	—	—	—	—	
Eglises.	55	38	3	2	2	—	
Prêtres.	62	44	3	2	2	—	

d) *Sandjak de Ghioumoushané.*

	Ghioumoushané	Toroul	Siran	Kilkit	—	—	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises ...	23	125	14	3	—	—	165
Prêtres ...	23	145	14	4	—	—	186

Total de l'Asie-Mineure septentrionale.

Eglises	899
Prêtres	1.027

V. — Statistique des Eglises et des Prêtres grecs de l'Asie-Mineure centrale et méridionale.

a) *Sandjak de Brousse.*

	Brousse	Kios	Mihalitsi	Mudania	Krémasti	Adranos	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises..	13	5	19	16	3	2	58
Prêtres..	21	5	24	24	4	2	80

b) *Sandjak de Kioutahé.*

	Kioutahia	Oussaki	Ghediz	Simav	Eski-Chehr		Total
	—	—	—	—	—	—	-
Eglises...	2	2	1	1	1	–	7
Prêtres .	5	2	2	1	3	--	13

c) *Sandjaks d'Afioun-Kara-Hissar et de Biledjik.*

	Af-Kara-Hissar	Biledjik	Sugut	Yeni-Chehr	Total
	—	—	—	—	—
Eglises	2	7	1	5	15
Prêtres......... .	2	16	3	7	28

d) *Vilayet de Konieh.*

	Konieh	Adalia	Vourdour	Sparte	Nigdi	Total
	—	—	—	—	—	—
Eglises	8	12	1	15	51	87
Prêtres	14	13	2	13	98	140

e) *Vilayet d'Angorah.*

	Angorah	Kir-Chehr	Césarée	Yosgate	—	Total
	—	—	—	—	—	—
Eglises	5	3	44	20	—	72
Prêtres	6	3	36	26	—	94

f) *Sandjaks de Sivas et de Tokat.*

	Sivas	Kotchkir	Tokat	Néo-Césarée	Erbaa	Total
	—	—	—	—	—	—
Eglises	6	20	19	22	41	108
Prêtres	6	23	20	23	46	118

g) *Sandjak d'Amassie.*

	Amassie	Medjiz-Ouzou	Merzi-van	Ladik	Kavza	Vizir-Kiuprou	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Eglises	8	8	5	27	37	19	106
Prêtres	10	8	7	28	42	19	114

h) *Sandjak de Kara-Hissar-Sarki.*

	Aloutzera	Kara-Hissar	Sou-Seïri	Koïla-Hissar	Rechadiéh	Hansidieh	Total
	—	—	—	—	—	—	—
Églises	29	44	8	5	2	8	96
Prêtres	26	42	11	5	2	7	93

Total de l'Asie-Mineure centrale et méridionale.

Églises	549
Prêtres	680

Statistique totale des Églises et des Prêtres grecs orthodoxes de l'Asie-Mineure.

Régions	Églises	Prêtres
—	—	—
1. Asie-Mineure occidentale	489	764
2. Constantinople et ses dépendances asiatiques	276	480
3. Asie-Mineure septentrionale	890	1.027
4. — — centrale et méridionale	549	680
Asie-Mineure	2.213	2.951

VI. — Les principes de l'Église Orthodoxe Grecque.

Ces chiffres prouvent, à eux seuls, la puissance de l'organisation religieuse des Grecs de l'Asie-Mineure. Mais à côté de cette puissance que donne le nombre des églises et des prêtres, il y a aussi celle que donnent les principes moraux sur lesquels repose cette organisation. Quels sont ces principes? Essayons de les résumer et de les mettre en relief. Nous prouverons ainsi non seulement l'existence en Turquie d'une société religieuse grecque digne de la plus profonde estime, mais aussi l'absurdité du malentendu que des polémiques trop passionnées entre catholiques et orthodoxes ont créé, à travers les dix derniers siècles, au préjudice de l'unique cause que les deux Églises, — celle de Rome et celle de Constantinople, — défendent, avec, d'ailleurs, une égale hauteur de vues et une conscience également admirable de leur mission sacrée.

Un des principes moraux qui a le plus contribué et qui contribue encore le plus à la puissance du Patriarcat de Constantinople, est le respect qu'il professe pour la liberté de la pensée. C'est un écrivain français qui a admiré chez les Grecs la soumission de la théologie « au contrôle de l'intelligence pure » et ce phénomène que, chez eux, le dogme « est éprouvé par le mécanisme de leur logique brillante et rapide ». Les discussions théologiques « prennent chez eux un caractère exclusivement scientifique » et leurs dissidences, « les écrivains catholiques ont eu tort », suivant la juste remarque de ce même écrivain, de ne les prendre que pour des « intrigues impies..., lorsqu'ils devaient y voir la continuation de l'esprit grec de tous les temps dans son essence la plus vraie : le développement de l'homme par les facultés intellectuelles » (1).

Cet hommage répond à la plus pure vérité. L'église

(1) Mortreuil : *Histoire du droit byzantin*, I, p. 417-418.

grecque ne défend la discussion — et personne ne pourrait lui en faire un reproche — que sur un seul point : elle ne permet pas l'attaque de ses dogmes, comme articles de foi. Mais à côté de cette discipline indispensable, elle fait constamment preuve d'un esprit de douceur, de modération et de tolérance tout à fait remarquable. Elle ignore les tribunaux de la conscience et les persécutions religieuses. Elle est l'ennemie du prosélytisme. Elle flétrit le principe de la peine corporelle appliquée en matière ecclésiastique. Il n'y a dans toute son histoire qu'un seul exemple de condamnation à une pareille peine et encore cet acte unique, — la condamnation à mort du chef des Bogomiles, de cette secte anarchique qui intriguait sous l'empereur Alexis Comnène, — souleva-t-il l'éclatante protestation du Patriarche d'Antioche qui a écrit cette phrase célèbre : « Il nous a été enseigné de séparer les hérétiques de la communion des chrétiens, mais non pas de les punir » (1).

Il est encore à remarquer que l'organisation de l'Église grecque est une organisation démocratique et fédérative. Il est vrai qu'une réaction aristocratique marqua, au cours du moyen-âge, la vie intérieure de cette Église. Mais même pendant cette période, le Patriarche de Constantinople n'a jamais joué le rôle d'un arbitre suprême. Depuis 879, l'Église grecque est régie par une constitution synodale, sorte de diète ecclésiastique permanente, respectueuse de l'ancienne tradition hellénique qui s'inspire du fédéralisme le plus large et le plus libéral, et animée d'une modération et d'une dignité dont elle ne s'est jamais départie, même aux périodes hélas ! trop fréquentes où la Turquie persécutait horriblement les adeptes de l'Église grecque.

Nous ne reparlerons pas ici du fanatisme musulman qui

(1) Sentence du Patriarche d'Antioche, Théodore Balsamon, dans ses interprétations du Nomocanon de Photius. (V. G. A. Rhally et Potlés : *Recueil des Saints Canons*, Athènes.)

n'est pas seulement d'ordre potitique mais surtout d'ordre religieux (1). Toutefois, nous prierons nos lecteurs de s'en souvenir à présent où nous dirons quelques mots sur l'esprit nationaliste de l'Église grecque.

VIII. — Patrie et religion.

Lorsqu'on pense à l'atmosphère étouffante créée et entretenue par la haine musulmane de tout ce qui est chrétien, on ne trouve rien que de naturel dans le mouvement de défense dont le clergé grec n'a jamais cessé d'être en Turquie le principal promoteur. Son amour du progrès, — abstraction faite de toute considération patriotique, — ne pouvait que pousser l'Église orthodoxe grecque à épouser et même à développer le sentiment national de ses fidèles. Comme l'a écrit si justement M. Paul Deschanel de toutes les Églises chrétiennes d'Orient, et comme on peut surtout le dire des autorités ecclésiastiques grecques, elles « ont été, dans l'islamisme figé, des foyers de vie, d'indépendance. » Et comme l'ajoute l'éminent président de la Chambre française, elles ont aussi « contribué à la libération des nationalités opprimées avec lesquelles elles se confondent » (2).

Dans ces quelques mots qui résument si heureusement les deux idéals de l'Église orthodoxe grecque, — l'idéal patriotique et l'idéal social, — nous voyons non seulement un juste hommage rendu à la haute conscience que cette Église a de son devoir spirituel, mais aussi l'argument décisif qui convaincra tôt ou tard tous les adversaires occidentaux du Patriarcat, notamment certains catholiques français, de la nécessité morale qu'il y a de soutenir et d'appuyer celle qu'ils appellent l'« Église schismatique » d'Orient, au lieu de la combattre et de la soupçonner.

(1) V. Bertrand, *op. cit.* p. 84-85.

(2) Paul Deschanel : *Politique intérieure et étrangère*, Paris, 1907.

Comme le remarquait très justement il y a une dizaine d'années un écrivain français qui connaît bien les questions orientales et qui citait justement les mots si vrais de M. Deschanel (1), « est-ce à la France de nier le droit des peuples de conserver intact leur patrimoine national ? »

Toujours est-il que c'est grâce surtout à l'action du Patriarcat que le patrimoine hellénique de l'Asie-Mineure a été conservé. Nous avons déjà signalé l'ardeur avec laquelle cette autorité religieuse suprême de Constantinople a réalisé l'organisation scolaire de l'Hellénisme micrasiatique (2).

Mais notre exposé eût été incomplet, si nous n'ajoutions pas quelques mots sur l'influence qu'elle a exercée sur la mentalité en général, sur le caractère et sur les sentiments des Grecs de l'Asie-Mineure.

Cette influence de l'Église fut surtout exercée par les innombrables communautés au sein desquelles elle a groupé l'Hellénisme irrédimé de l'Asie comme de l'Europe. Or, ces communautés jouissent d'une entière autonomie civile et religieuse et développent ainsi, à un degré merveilleux, l'esprit démocratique de leurs membres. « Chacune de ces communautés, écrit M. Alaux à propos de l'Hellénisme asiatique, pareille en cela aux cités antiques, forme une véritable petite république s'administrant elle-même avec son corps de représentants (*antiprosopeia*) et ses magistrats : *démogérontes*, chargés des affaires litigieuses et des rapports avec l'administration turque, *épitropes* ou trésoriers de la communauté, enfin surtout les *éphores* qui ont joué un rôle prépondérant : administrateurs des écoles, chargés d'élaborer les programmes, de choisir le personnel enseignant, d'employer les sommes considérables données par les évergètes pour l'enseignement et les œuvres d'assistance : recrutés eux-mêmes parmi les plus riches et

(1) Paul Imbert, *op. cit.* p. 118.

(2) V. p. 87 et suiv.

les plus influents de la communauté, ils furent toujours et partout les intermédiaires précieux et les agents d'exécution de la propagande hellénique » (1).

IX. — La psychologie et la force sociale des Grecs de l'Asie-Mineure.

C'est à cette école que s'est formée la mentalité des Grecs de l'Asie-Mineure, et, si nous réservons pour plus tard l'examen de la puissance économique que cette organisation communale leur a donnée, nous devons ici laisser encore une fois la parole aux témoins étrangers qui nous diront les conséquences purement morales qui ont résulté pour l'Hellénisme micrasiatique de ce régime auquel il est soumis depuis des siècles.

« Sur les côtes occidentales, écrit sir Charles Wilson (2), les Grecs sont entreprenants, intelligents, avides d'instruction... Ils sont animés d'un ardent amour de la liberté... Les Grecs de Smyrne ont... une vivacité qui contraste fortement avec l'apathie de leurs voisins musulmans. Ils réussissent d'une manière éminente dans leurs professions. Les classes inférieures sont composées de petits commerçants. artisans, bateliers, etc. Ce sont des gens intelligents et pressés d'améliorer leur situation... Les Grecs de Cappadoce et des villages qui environnent le mont Argaeus, et aussi ceux qui occupent les curieux villages du sud, qui sont taillés dans les rochers, ont une réputation d'énergie bien méritée. Ils sont animés d'un amour intense pour leur *home*, et la grande ambition de chaque Cappadocien est d'aller à la capitale et de gagner suffisamment d'argent pour qu'il puisse construire une maison et s'établir, en homme marié, dans son pays natal. Les villages qui s'étendent sur les pentes du mont Argaeus offrent un

(1) Alaux et Puaux, *op. cit.* p. 26-27.
(2) *Op. cit.* p. 69-71.

spectacle de santé et de confort qu'on ne pourrait trouver ailleurs dans l'intérieur... Les Grecs du Pont sont, le plus souvent, des agriculteurs et sont plus ignorants que les Cappadociens. Ils sont farouches et indépendants comme tous les montagnards et ont conservé, dans la plupart des cas, leur langue et leur religion.

« En somme, les Grecs d'Anatolie, sont actifs, intelligents, laborieux... Ils apprennent rapidement et bien, deviennent des docteurs, des avocats, des banquiers, des hôteliers etc., bref accomplissent la plupart des professions. Ce sont de bons mineurs et maçons, et leurs villages sont généralement bâtis près d'anciennes mines de plomb ou de cuivre... Leur sentiment démocratique est fort : la seule aristocratie est, chez eux, celle de l'argent et l'ancienne origine ne leur confère aucune distinction spéciale. Les enfants des riches et des pauvres fréquentent la même école et reçoivent la même éducation libre. »

L'appréciation de M. Alaux ne diffère presque pas (1) : « ... Ces Grecs d'Asie, écrit-il, possèdent les qualités et aussi quelques uns des défauts des populations asiatiques, jadis hellénisées et des anciens Hellènes dont ils descendent plus ou moins. Comme eux, ils parlent facilement, ils sont curieux et animés du désir de s'instruire, ils ont l'esprit souple et vif, ils sont intelligents, actifs, entreprenants, économes et surtout orgueilleusement patriotes... Avant la guerre balkanique — (c'est-à-dire avant la récente période des persécutions anti-helléniques, qui formera l'objet du chapitre suivant) — ils exerçaient presque exclusivement ou du moins dans une proportion très élevée les professions libérales et les métiers, le Turc, indolent, paresseux, d'intelligence infiniment moins vive, étant radicalement incapable, par tradition comme par tempérament, de déployer de l'activité d'une manière utile et surtout lucrative. Aussi, partout, voyait-on les Grecs exercer

(1) Alaux et Puaux, *op. cit.* p. 25-26.

les professions d'avocats, de médecins (1), de pharmaciens, d'hôteliers, cabaretiers, coiffeurs, tailleurs, etc. »

Enfin un troisième témoin, M. Bertrand n'est pas moins catégorique quand il nous communique l'impression favorable que lui ont produite les Grecs d'Asie : « Non seulement, écrit-il (2), le prolétaire grec ou arménien est d'une autre race que le prolétaire musulman, mais ses qualités acquises lui confèrent, pour la concurrence vitale, une supériorité écrasante sur ce dernier. » Et plus loin l'auteur du *Mirage oriental* ajoute (3) : « Il est un trait du caractère hellénique qu'on ne saurait trop mettre en lumière : c'est la force exceptionnelle du patriotisme. Le Grec est, à coup sûr, le plus intransigeant de tous les nationalistes orientaux, le plus convaincu de la grandeur et de l'avenir de sa race... A Constantinople et dans l'empire ottoman, le nationalisme pour être caché n'en est que plus ardent. Le mardi, jour de la prise de Stamboul par les Turcs, est encore maintenant un jour de deuil pour les Hellènes. »

X. — Le génie économique des Grecs de l'Asie-Mineure.

Mais à côté de cet admirable patriotisme, les Grecs d'Asie, — pour ne parler que d'eux, — possèdent encore un autre trait distinctif excessivement frappant : nous voulons parler de leur aptitude aux travaux de commerce, de navigation et de banque qui est dûe à ce qu'on peut appeler sans exagération leur génie économique.

Ce génie économique, comme aussi leur profond attachement à l'idée patriotique,tous les voyageurs étrangers

(1) S'il fallait un exemple pour prouver le développement social de l'Hellénisme micrasiatique, pourrions-nous trouver de plus éloquent que celui que nous offre Smyrne, où le grand hôpital grec contient 600 lits et possède une salle chirurgicale dont l'installation seule a coûté 200.000 francs ?

(2) Bertrand, *op. cit.* p. 143.

(3) *Op. cit.*, p. 281, 282.

venus en Asie-Mineure sont unanimes à le reconnaître et à l'admirer. « Sur le continent asiatique opposé aux îles de l'Archipel, écrit sir Charles Wilson (1), les musulmans sont graduellement déplacés par les Grecs. Dans ces districts les Grecs sont doués d'un rare instinct commercial. (A Smyrne) ce sont des marchands, des avocats ou des docteurs et le commerce du port passe de plus en plus entre leurs mains...(En Cappadoce) presque chaque village est uni à quelque corps de métier de Constantinople; l'un fournit des petits commis de magasins, l'autre des vendeurs de vin, l'autre des poissonniers, l'autre des fabricants de caviar, l'autre des portefaix... »

« Avant la guerre balkanique, remarque de son côté M. Alaux (2), ils (les Grecs) occupaient presque partout le premier rang en Turquie, dans la banque, le commerce, la navigation, l'industrie, ayant ainsi le contrôle et la direction de presque toutes les transactions. Tout le cabotage des côtes turques était dans leurs mains.,. A Samsoun, l'élément grec profitait avec à propos de possibilités et de circonstances exceptionnelles créées par le développement économique. Samsoun qui en 1875, comptait 3.000 habitants, voyait sa population s'élever à 14.000 en 1890, à 30.000 en 1900, à près de 40.000, en majorité Grecs, en 1914. C'est le grand port d'avenir de la mer Noire. Le commerce grec, grâce au monopole du cabotage et au concours des banques hellènes avait su s'y donner une situation qui lui donnait pratiquement le contrôle de toutes les transactions. La rapide croissance de Samsoun symbolisait l'effort grec grandissant.

« Sur les côtes de l'Egée, à Smyrne, la situation des Grecs n'était pas moins florissante. Le vilayet de Smyrne-Aïdin, le plus riche, le plus prospère de l'empire, pouvait être considéré comme un pays gréco-turc dans lequel le Grec possé-

(1) Wilson, *op. et loc. cit.*

(2) Alaux et Puaux, *op. t.*, p. 25, 33.

derait à peu près tout et le Turc à peu près rien... La part du commerce grec était prépondérante et celle du commerce turc nulle. »

« Bien plus que le Juif, que le Syrien et l'Arménien, écrit à son tour M. Bertrand (1), le Grec est partout en Orient. On ne voit que lui : il éclipse jusqu'au musulman, qui est de beaucoup plus nombreux. C'est qu'il force et accapare toute l'attention par l'omniprésence de son activité. Les enseignes de ses boutiques vous accrochent l'œil, ses cafés vous happent au passage ; ses docks et ses usines vous barrent le chemin; et il faut bien descendre dans ses hôtels ou dans ses gargottes. On peut dire que virtuellement, l'empire byzantin existe toujours. Des bords de la mer Noire aux ultimes cataractes du Nil, d'Odessa à Kartoum, en passant par l'Anatolie, la Syrie et la Palestine, — partout le Grec est embusqué dans quelque coin, comme pour rappeler qu'il est le maître, qu'il n'a rien abdiqué de ses droits et qu'il est encore bien vivant. Et je ne parle ici que de l'Orient...

« Mais c'est dans les grandes villes orientales surtout qu'on sentira l'intensité du grouillement hellénique : ....à Smyrne, où ils sont chez eux, où ils étalent leurs somptueuses villas ; où les silhouettes antiques de l'*Hermès d'Andros* et de l'*Ephèbe d'Anticythère* peuplent les jardins et les vestibules... », où, pourrons-nous ajouter, la communauté grecque possède une fortune de plus de trente millions de francs !

Enfin tout dernièrement encore, le président des Etats-Unis, M. Wilson, rendait lui aussi, un hommage des plus chaleureux à la puissance économique des Grecs de l'Asie-Mineure. « C'est de tout cœur, déclarait-il au Comité fondé à Washington pour réunir des souscriptions en faveur des victimes grecques de la barbarie turque en Asie, c'est de tout cœur que j'approuve toute aide du peuple des Etats-

(1) Bertrand, *op. cit.*. p. 279-280.

Unis destinée à soulager les horribles infortunes des Grecs de l'Asie-Mineure. Nul n'a souffert plus qu'eux ni plus injustement. Les Grecs de l'Asie-Mineure reliés par des liens nombreux avec les peuples libéraux qui luttent pour la liberté des peuples asservis par des gouvernements absolutistes, ont montré *par leur habileté et par leur esprit d'épargne qu'ils ont les meilleures qualités pour contribuer dans l'avenir au développement économique de ce pays.* » (1)

XI. — Vitalité grecque et incapacité turque

D'ailleurs, nos ennemis eux-mêmes n'ont pas manqué eux aussi de proclamer cette concentration de toute la vie économique de l'Ionie et des côtes micrasiatiques entre les mains des Grecs. Dans un appel turc, datant de 1913 et excitant les musulmans à boycotter le commerce grec, nous lisons ce précieux aveu : « Si nous passons par les bazars et les marchés, que constatons-nous ? Des rues les plus petites aux boulevards les plus larges, la majeure partie des boutiques se trouvent entre les mains de nos compatriotes les Grecs. Ils possèdent tout, depuis les épiceries jusqu'aux magasins les plus grands et les plus beaux, et par leur habileté et leur langage attrayant (*sic*), ils réussissent à attirer toute la clientèle musulmane... Les Grecs travaillent jour et nuit, se livrent à un labeur prodigieux non seulement à Constantinople, mais aussi à Smyrne, à Konieh, à Bassorah... » (2)

Et un Allemand, M. Kohler, qui, chargé par son gouvernement, a écrit en 1915, un livre sur la politique orientale de l'Allemagne, tout en menaçant l'Hellénisme micrasiatique d'une ruine totale pour le cas où il maintiendrait ses aspirations nationales, — nous verrons plus loin que cet avertissement allemand correspondait à un vaste plan

(1) V. le *Messager d'Athènes*, du 3/16 octobre 1918.

(2) Cité par MM. Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 49-50.

turco-germanique tendant à l'extermination des Grecs de l'Asie-Mineure, — cet Allemand avouait néanmoins « la séculaire possession économique par la Grèce de toute la côte micrasiatique. » (1)

Et un autre Allemand, le Dr Karl Dieterich, ne parle-t-il pas, dans son livre publié en 1915 sur l'Hellénisme micrasiatique et dont, malheureusement, nous ne prenons connaissance qu'au moment où nous corrigeons les épreuves de notre ouvrage (2) de « ce paysan grec de l'Asie-Mineure... qui a tout le contrôle du commerce et du trafic, aussi bien que de l'agriculture » ?

Mais ce que les Allemands n'avouent qu'à moitié, c'est que ce fut pour ravir à l'Hellénisme cette possession économique, objet de l'envie de nos ennemis, que la menace anti-hellénique des Germano-Turcs fut exécutée dans les atroces conditions que nous relaterons dans le chapitre suivant. Peine perdue et crime inutile : Si le Grec fut ainsi dépossédé de ses richesses, il est matériellement impossible au Turc de prendre sa place. Comme l'observe M. Bareilles (3) : « Si le Turc des villes est accoutumé à ne rien faire, celui des campagnes ne produit que pour satisfaire à ses besoins... » Or, « on peut être sûr que la confiscation des biens arméniens et grecs, qui a été l'une des causes du massacre, ne l'enrichira point. Les ateliers resteront fermés et le peu d'industrie que l'administration tolérait disparaîtra sans retour ».

Si nous avons cité ces paroles de M. Bareilles, ce n'est pas pour empiéter sur ce qui sera l'objet du chapitre sui-

(1) Franz Kohler. *Der Neue Dreibund. Ein politisches Arbeitsprogramm für das deutsche Volk und seine Freunde.* (Munich, 1915. Paru avec l'autorisation du Ministère royal de la Guerre de Bavière.)

(2) Karl Dieterich : *Das Griechentum Kleinasiens, in Länder und Völker der Turkei*, Leipzig, 1915.

(3) M. B. Bareilles. *Les Turcs, ce que fut leur empire, leurs comédies politiques*, Paris 1917, p. 302.

vant, où nous exposerons en détail toute la politique de persécution qui fut menée en Asie-Mineure, depuis 1913 notamment, contre l'Hellénisme. Mais cette affirmation d'un écrivain qui connaît bien son sujet nous permet d'une part de montrer encore une fois combien forte était, au seuil des dernières crises orientales, la position économique des Grecs de l'Asie-Mineure, qui, à ce point de vue, sont irremplaçables, et aussi de donner une première idée des conditions d'administration économique malgré lesquelles les Grecs ont su déployer, dans le commerce, dans l'industrie, dans la navigation, etc., cet effort gigantesque, qui a fait d'eux les maîtres économiques de toute cette partie de la Turquie d'Asie.

Les conditions d'administration économique sont en effet, en Asie-Mineure tout à fait lamentables. Aucun travail, ou presque, n'a été fait pour exploiter les mines que ce pays possède en abondance : (aluminium, arsénic, antimoine, asbeste, chrome, charbon, or, argent, fer, plomb, kaolin, lignite, fer magnétique, manganèse, nickel, émeri, etc., etc.). Les voies ferrées sont presque inexistantes (1), et pourtant les chemins de fer, qui y seraient créés, retireraient un grand profit du trafic entre les ports et les régions intérieures dont la principale aspiration économique est de venir en contact avec le reste du monde.

Après le sous-sol, le sol. Celui de l'Asie-Mineure pourrait produire avec la plus grande facilité le triple de sa production actuelle. Mais il y a le fisc turc qui enlève au cultivateur les 30 % de sa production. Le paysan n'a donc aucun intérêt à travailler davantage, puisqu'il ne le ferait que pour enrichir l'Etat et les fermiers des impôts. Aussi les

(1) Les seuls chemins de fer qui desservent l'Asie-Mineure sont 1° celui de Haïdar-Pacha-Ismidt-Afioun-Kara-Hissar-Konieh-Boulgourlou, avec ses deux embranchements, dont l'un relie Eski-Chehr à Angorah et l'autre Alajunt à Koutahié ; 2° la ligne Smyrne-Magnésie-Afioun-Kara-Hissar, qui ne s'est jointe à la ligne d'Anatolie qu'en 1909; enfin 3° la ligne Smyrne-Aïdin-Bourdour.

procédés de culture et d'exploitation sont-ils restés des plus rudimentaires. Ainsi que l'observe M. Paul Imbert « on voit encore, dans la plaine de Caramanie, les lourds paysans turcs labourant leur champ avec une pointe de fer fixée au bout d'un pieu ou même avec un simple soc de bois. Pour les transports ils se servent des « ganlis » de l'antiquité, grossiers chariots à deux roues massives, traînés par des bœufs... Concessionnaire du port excellent, mais peu fréquenté de Haïdar-Pacha, la Société d'Anatolie (qui exploite la ligne Haïdar-Pacha-Konieh-Boulgourlou) s'efforce d'attirer à Constantinople des marchandises qu'un courant naturel amènerait à Smyrne. Le parcours est ainsi allongé d'une cinquantaine de kilomètres et vient aboutir à la Marmara, mer fermée soumise à des droits de phare exorbitants. Aussi transborde-t-on nombre de sacs à Karahissar, qui vont s'embarquer sur les quais de Smyrne (1). »

XII. — L'Hellénisme facteur essentiel de la régénération économique de l'Asie-Mineure.

Or, il est clair qu'une politique de régénération économique de l'Asie-Mineure n'aurait pu être réalisée par le gouvernement de Constantinople qu'en s'appuyant sur le concours actif des populations progressives de ce pays et notamment de l'élément grec. Un Anglais, qui n'était pas défavorable aux Turcs, leur disait, dès 1911, qu' « ils doivent se rappeler que c'est seulement en abandonnant l'attitude nationaliste (j'apprends, ajoutait-il, qu'elle est devenue plus notable surtout dernièrement), et en tâchant de gagner la confiance des races sujettes de l'empire, qu'il sera possible d'établir le gouvernement turc sur une base permet-

(1) Paul Imbert : *La rénovation de l'empire ottoman*, Paris 1909, p. 27-29.

tant de développer les grandes ressources du pays (1). »

Loin d'avoir été écouté, ce sage conseil se perdit au milieu de l'agitation qui précéda en Turquie l'affreuse période des persécutions grecques et arméniennes. Eh bien! malgré que l'atmosphère était ainsi devenue non seulement impropre au développement économique des régions micrasiatiques mais au contraire propre seulement à étouffer tout mouvement dans ce sens; malgré que les conditions générales de la vie économique de l'Asie-Mineure étaient aussi mauvaises que possible comme nous venons de le montrer, néanmoins l'élément grec avait réussi en 1913 à se créer dans le pays une situation matérielle incomparable. Nous avons cité plus haut le témoignage de M. Alaux qui doit être chronologiquement placé justement à cette époque. Mais les résultats économiques obtenus par les Grecs d'Asie méritent d'être signalés avec encore plus de précision. On n'a qu'à consulter les registres d'envoi des rares chemins de fer de l'Asie-Mineure. On s'apercevra que la plupart des noms des expéditeurs ou des destinataires inscrits sur ces registres sont des noms grecs. On s'apercevra aussi qu'il est très rare qu'un expéditeur musulman ou autre ait confié son produit à un commerçant, à un banquier, à un emballeur, à un commis-voyageur ou à un industriel grec. Les expéditeurs de même que les destinataires sont Grecs. Que prouve cette constatation sinon que, bien qu'obligés à ne compter que sur leurs propres moyens et sur leurs propres compatriotes, les Grecs ont su concentrer entre leurs mains toute la vie économique aussi bien du littoral *que de l'intérieur de l'Asie-Mineure?* Et toute la plaine de Sokia qui produit du blé, n'est-elle pas cultivée par des Grecs? Et toute la région Moursali-Karavounar, qui produit la célèbre variété des figues dites « royales », ne doit-elle pas sa richesse aux mains des Grecs, qui ont obtenu ces magni-

(1) H. Charles Woods : *La Turquie et ses voisins* (trad. franç.) Paris 1911, p. 239.

fiques résultats grâce à l'application méthodique de la greffe et d'autres procédés analogues? Et dans l'intérieur de la province de Smyrne, qui dispose du seul port de l'Asie-Mineure où il y ait un véritable commerce d'exportation de produits indigènes, ce commerce n'est-il pas presque entièrement entre les mains des Grecs?(1) Et quand la Turquie a déclaré en 1914 la guerre à l'Entente n'a-t-on pas vu, dès le premier jour, les objets de première nécessité renchérir de 50 % en moyenne, uniquement à cause des réquisitions abusives dont les agriculteurs et les ccmmerçants grecs — pourtant boycottés depuis déjà 1913 — furent l'objet?

Ces faits justifient, tous, la même conclusion : la vie économique de l'Asie-Mineure est, presque tout entière, la propriété de l'Hellénisme; les régions micrasiatiques ne se développeront dans l'avenir, au point de vue industriel, agricole et commercial, que si leurs habitants grecs réussissent à s'affranchir d'un régime qui n'est capable que de persécuter et d'entreprendre des guerres, d'ailleurs toujours malheureuses.

XIII. — A propos d'un discours de Saint-Marc-Girardin.

Il y a plus de cinquante ans, Saint-Marc-Girardin disait à la colonie grecque de Trieste (2) : ...« Partout où il y a un comptoir et un vaisseau pour le commerce il y a un Grec pour négocier avec intelligence et pour naviguer avec économie. Vous êtes à la fois, par un privilège que vous avez hérité de vos ancêtres, les plus cosmopolites des

(1) Tapis, raisins secs, tabacs, olives, figues, laine, peaux, orge, chrome, émeri, valonée, opium, etc. Sur l'activité économique des Grecs *de l'intérieur* de l'Asie-Mineure, v. aussi *The New-Europe* du 21 novembre 1918.

(2) V. le *Journal des Débats* du 4 mars 1867, cité par M. l'abbé Griselle dans son intéressant article « France et Grèce » paru dans les *Etudes franco-grecques* (sept. 1918, p. 353).

hommes et les plus patriotes des citoyens. Votre intelligence est partout, mais votre cœur est à Athènes. Croyez-moi, Messieurs, cette ubiquité de la Grèce commerçante et navigante fait en Orient la force de la Grèce indépendante et l'avenir de la Grèce encore esclave. Partout la Grèce a dans le monde des défenseurs, des avocats, des auxiliaires qui sont ses citoyens et qui partout font entendre leurs vœux pour elle. »

Si ces paroles étaient vraies en 1867, quand elles furent prononcées, nul ne contestera qu'elles le sont dix fois plus aujourd'hui où la force économique et morale de l'Hellénisme a atteint un degré de développement que l'observateur le plus optimiste n'aurait jamais osé lui prédire, il y a cinquante ans. Et si la confiance de Saint-Marc-Girardin dans l'avenir de la Grèce esclave était, à cette époque, justifiée par les premiers pas que l'Hellénisme faisait sur la voie de sa régénération, nous nous sentons encore plus confirmés dans ce même sentiment de confiance aujourd'hui où l'Hellénisme irrédimé et notamment celui de l'Asie-Mineure a pu montrer cette éblouissante vitalité, cette remarquable organisation et cette admirable puissance sociale, économique et intellectuelle dont nous avons essayé de donner, dans cette seconde partie de notre étude, un court aperçu. Les pages qui suivront seront consacrées au sort des Grecs de l'Asie-Mineure. Nous verrons le sort que nos ennemis voulaient leur réserver; et à la lumière de tout ce que nous avons dit jusqu'ici d'eux — en laissant parler les faits et les chiffres — nous tâcherons de montrer le sort qu'il appartiendra au Tribunal international de la paix de leur préparer.

TROISIÈME PARTIE

LE SORT DE L'HELLÉNISME DE L'ASIE-MINEURE

CHAPITRE PREMIER

Le sort que les Germano-Touraniens voulaient lui réserver (1913-1918).

I. — L'Hellénisme micrasiatique, facteur capital de toute politique orientale.

Nous avons exposé jusqu'ici l'histoire des Grecs de l'Asie-Mineure et nous avons montré leur puissance et leur organisation. Cette histoire et cette force font d'eux le facteur capital de toute politique orientale. Aucune œuvre, aucun plan, ayant l'Orient comme cadre, comme objectif ou comme champ d'action, ne saurait d'aucune façon non seulement les négliger, mais encore se dispenser de compter principalement et avant tout avec eux. Toute politique libérale et démocratique est obligée de voir en eux son auxiliaire le plus utile et le plus précieux. Toute politique de conquête, d'hégémonie, d'oppression ne peut s'empêcher de rencontrer en eux le plus gênant obstacle à sa réussite. Les Jeunes-Turcs, les Bulgares et leurs maîtres

communs, les Allemands, ne pouvaient, depuis 1913 où ils ont fondé leur odieuse association de domination mondiale et notamment orientale, que subordonner, dans leur pensée, le succès de leur inavouable projet, à l'élimination, à l'extermination préalable des Grecs de l'Asie-Mineure. Ce chapitre aura pour objet de montrer comment cette œuvre infâme, qui tendait à l'assassinat de tout un peuple, fut conçue, préparée et enpartie réalisée, au cours de la période d'avant-guerre qui s'ouvrit au lendemain des conflits balkaniques. et pendant toute la durée de la lutte mondiale.

Un Allemand de marque qui a publié, pendant la guerre, en Angleterre, un livre curieux à la fois et révélateur sur *Les dessous de la politique en Orient* (1) ne laisse aucun doute à ses lecteurs que le côté oriental de l'entreprise germano-touranienne ait été conçu et préparé longtemps avant que le crime mystérieux de Sarajevo n'en eût donné le prétexte. Enver, était « convaincu que la paix signée à Bucarest (en août 1913) ne serait pas de longue durée » et prévoyait « qu'une guerre européenne, pourrait bien surgir avant peu. » (2). On se rappelle d'autre part l'arrivée et l'installation à Constantinople de la fameuse mission allemande du général Liman von Sanders qui avait pour tâche de préparer et d'organiser la guerre en Orient. Mais ce qu'on ignore en Occident c'est que dès l'automne de 1913, après l'échec retentissant de la politique autrichienne qui avait joué sur la carte bulgare, l'extermination des Grecs d'Asie et de Thrace fut décidée entre Turcs et Bulgares, sous le patronage occulte des Allemands qui y voyaient le meilleur moyen pour établir en Orient leur hégémonie en attendant de pouvoir en faire le point de départ de leurs conquêtes asiatiques et africaines.

La paix conclue à Constantinople, en septembre 1913,

(1) Traduit par M. Henry Bonnet et publié à Paris (chez Plon) en 1917.

(2) *Op. cit*, 5e édition 1917, p. 66.

entre la Turquie et la Bulgarie ne marqua pas seulement le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays. L'adoption commune d'un vaste plan anti-hellénique la facilita et la consolida, dès le premier jour. A l'Hôtel Tokatlian, à Constantinople où le général Savoff, le délégué bulgare, s'était installé, tout un programme de cordiale collaboration fut discuté et établi. Et à l'île des Princes un dîner intime ne tarda pas à réunir les principaux chefs du Comité jeune-turc, Talaat, Djemal, Hadji-Adil, Nejmeddine Mollah, et le généralissime bulgare, qui fondèrent une ligue turco-bulgare appelée à appliquer dans l'empire ottoman les méthodes de persécutions anti-grecques qui avaient si bien réussi en Bulgarie.

Après le départ de Savoff, trois autres agents bulgares, les nommés Hadjikaltcheff, Toufekchieff et Rovadélieff arrivèrent à Constantinople, chargés de régler les derniers détails de l'accord. Toufekchieff venait spécialement pour enseigner l'usage des grenades à main aux bandes qui seraient lâchées contre les Grecs, ce pour quoi il toucha la somme de 250.000 francs (1). Et quelque temps après, on apprenait les décisions finales qui avaient été adoptées et qui étaient les suivantes (2) :

1° Fonder une association commerciale turco-bulgare, complément de la ligue turco-bulgare ;

2° Retirer le commerce du Levant des mains des Grecs ;

3° Fonder, dans le Levant, des agences de commerce turques pour l'importation et l'exportation des marchandises uniquement par des membres musulmans de l'association, qui cesseront toute transaction avec les Grecs ;

4° Limiter les privilèges du Patriarcat œcuménique et les

(1) Révélations publiées dans le *Messager d'Athènes* du 28/10 janvier 1918 par une personnalité « que sa situation mettait en rapports avec les milieux politiques et dip omatiques ».

(2) Dépêche de Dédéagatch aux journaux parisiens (9 août 1914).

droits de l'Eglise en matière de mariage, baptême, etc. Ceux-ci seront inscrits par l'imam ;

5° Limiter l'enseignement de la langue grecque et supprimer celle-ci dans l'avenir ;

6° Transformer l'élément hellène en turc, de force ou par la méthode des mariages mixtes.

II. — L'Allemagne patronne l'œuvre de la persécution anti-hellénique en Asie-Mineure.

Etabli dans ces circonstances, le programme anti-hellénique de Turquie était placé sous le patronage de l'Allemagne, dont les visées orientales étaient depuis longtemps manifestes. Rappeler sa politique méditerranéenne et asiatique, qui débuta en 1888 par l'intervention de la *Deutsche Bank* dans l'entreprise du chemin de fer de Bagdad, serait trop long et inutile. Tout le monde la connaît. Mais ce que nous avons le devoir de souligner ici, c'est qu'à partir de 1913 notamment, c'est l'Hellénisme de l'Asie-Mineure qui devait principalement en payer les frais.

Aussitôt en effet la Grèce installée à Samos, à Chio et à Mitylène, dans ces îles qui bordent les côtes occidentales de l'Asie-Mineure et qu'elle s'était engagée à neutraliser pour qu'elle ne fût pas suspectée de vouloir menacer la Turquie, — l'Allemagne commença à suggérer à la Turquie les moyens par lesquels celle-ci devait soi-disant se... défendre ! « La possession des îles asiatiques, a expliqué plus tard à ses compatriotes et à ses alliés un Allemand dont l'ouvrage fut publié et répandu par le secrétariat d'Etat des affaires étrangères de Berlin (1), la possession des îles asiatiques constitue un sérieux danger pour la souveraineté turque en Asie-Mineure, car ces îles dominent l'entrée des Dardanelles et les communications par mer entre les

(1) Franz Kohler : *Der neue Dreibund, ein politisches Arbeitsprogramm für das deutsche Volk und seine Freunde*, Munich 1915.

deux plus grandes et plus importantes villes de Turquie, Constantinople et Smyrne, car, enfin, elles dominent aussi la ville de Smyrne.

« Les Grecs, poursuivait avec la même imagination le propagandiste allemand, se défendaient d'avoir la moindre intention de menacer l'empire ottoman. Mais en même temps, ainsi qu'il était du reste à prévoir, ils utilisaient les îles afin de fomenter des troubles dans le continent d'en face dans le but librement avoué d'étendre leur domination sur toute la longueur de la côte asiatique jusqu'à Constantinople. »

Ces assertions répondaient à une arrière-pensée allemande qui fut étalée dans toute sa nudité en avril 1914, au cours des conversations qui ont eu lieu à Corfou entre le chancelier Bethmann-Hollweg, l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople et les membres du gouvernement grec. Deux des plus intimes collaborateurs de M. Venizelos ont livré plus tard à la publicité les vues que l'Allemagne y exprima avec un cynisme stupéfiant (1) : « L'ambassadeur allemand à Constantinople. — rapporte l'ancien ministre grec M. Diomède, — n'a pas hésité dans une conversation qu'il eut avec le premier ministre grec (M. Venizelos) et le ministre des affaires étrangères (M. Streit), à leur déclarer d'une manière tout à fait crue, que la question des îles préoccupe en vain la Grèce : même si ces îles lui revenaient provisoirement à cause de la faiblesse ou d'une défaite de la Turquie, la souveraineté grecque ne deviendrait ni stable ni définitive. *Suivant une nécessité organique inéluctable celui qui, au cours de la future et imminente crise de la question d'Orient, serait maitre des côtes de l'Asie-Mineure, attirerait vers lui, fût ce par les armes, les îles de l'Archipel*

(1) M. Diomède dans la *Revue mensuelle* d'Athènes (organe du parti libéral grec), 15/28 mars 1916 et M. Répoulis (actuellement vice-président du conseil hellénique), dans sa conférence de Patras du 17/30 avril 1916. (Cités par : L. Maccas dans *Ainsi parla Venizelos...* (Paris 1916) p. 280.)

qui lui seraient indispensables. Il ne saurait tolérer qu'une influence étrangère et notamment l'influence hellénique s'affirmât ainsi tout près de ses possessions, les atteignant presque. L'ambassadeur allemand a ainsi très brutalement révélé la pensée secrète dont son gouvernement s'inspirait : *la pensée que l'Allemagne prétend devenir un jour la maîtresse non seulement des îles mais aussi de l'Asie-Mineure hellénique.* »

Et le propagandiste allemand ci-dessus cité, de montrer dans son livre la procédure préconisée par son gouvernement pour arriver à ce résultat (1) : « Le renforcement de la nationalité turque sur les côtes (de l'Asie-Mineure) est d'une importance exceptionnelle. » La Grèce doit, bon gré mal gré, y consentir. Elle « doit comprendre qu'elle aura enfin à subir de très grands torts, si elle insiste à maintenir d'une manière intransigeante son point de vue (sur la question des îles : le maintien de sa souveraineté). Car elle compromet ainsi la possession économique séculaire qu'elle exerce sur toute la côte asiatique et elle provoque (admirez l'hypocrisie et l'intervertissement des responsabilités !) *la persécution systématique des populations helléniques de l'Asie-Mineure.* »

III. — Essai de turquisation de l'Asie-Mineure.

Voilà où l'Allemagne voulait en venir ! D'ailleurs plus loin l'aveu de la responsabilité allemande est formel. « Les Turcs, écrit son agent, doivent sauver (*sic*) les côtes asiatiques et les îles de l'avidité hellénique, *en y installant des musulmans* », car la situation y est « intolérable » du moment que « la population turque, appelée continuellement en guerre, s'épuisait et se ruinait, à l'heure où la population grecque pouvait en toute tranquillité poursuivre ses affaires et cultiver la terre ».

(1) Kohler, *op. cit.*

Mais par quels moyens détruirait-on l'Hellénisme micrasiatique ? L'Allemagne n'hésitait pas à les suggérer à la Turquie, montrant ainsi le profit personnel qu'elle en attendait : Il faut se dresser contre les écoles grecques dans lesquelles, « la conscience nationale (!) des Turcs s'étant réveillée, on s'efforce déjà d'introduire l'enseignement de la langue turque, à côté de celui du grec. *Il faut noter que seuls les milieux allemands se sont rendu compte de la situation...* » Une récompense ne leur est-elle pas due pour cela? Leur agent la réclame ouvertement : « *Si*, dit-il, *parmi tous les peuples européens le peuple allemand sera appelé à un rapprochement plus étroit avec la Turquie, la langue allemande y sera forcément cultivée et plus largement répandue.* Ceci entraînera, petit à petit, la proclamation de la langue allemande comme langue régissant les relations officielles entre les Etats de la confédération. » (L'Allemagne, l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie.) Et, pour résumer la véritable pensée allemande, ajoutons : ceci ferait du germanisme l'héritier de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure et réaliserait les projets que les Hasse (1), les Tannenberg (2), les Ritter (3) — pour n'en citer que les plus connus, — s'étaient donné comme mission de préconiser.

La Turquie ne vit que son propre profit dans les tentantes suggestions que lui faisait l'Allemagne. Le nationalisme effréné des Jeunes-Turcs offrait à cette dernière un terrain merveilleux. Un fait, rapporté par un profond connaisseur des questions orientales (4), en témoigne d'une manière

(1) Ernst Hasse : *Weltpolitik, Imperialismus und Kolonialpolitik*, 1906.

(2) Otto Richard Tannenberg : *Gross-Deutschland*, 1911.

(3) Ritter : *Berlin-Bagdad*, 1913. V. aussi l'exposé de cette thèse de germanisation de l'Asie-Mineure dans Andler : *Le pangermanisme colonial* ; *Le pangermanisme continental* ; A. Chéradame : *Le plan pangermaniste démasqué* ; A. Mandelstamm : *Le sort de l'empire ottoman* (notamment p. 526 et suiv.).

(4) Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 38-39.

d'autant plus éloquente qu'il remonte à l'année 1908, au lendemain de la Révolution turque : « La constitution à peine rétablie, raconte M. Alaux, Enver bey qui était alors un simple capitaine de vingt-cinq ans et le docteur Nazim vinrent aussitôt de Salonique à Smyrne... pour prêcher aux populations chrétiennes de l'Anatolie la bonne nouvelle de la liberté ottomane. Dans le grand salon oriental, où se tenaient les colloques, les envoyés du Comité de Salonique recevaient les notables des communautés chrétiennes, tâchant de leur faire partager leur enthousiasme et leur confiance dans l'avenir. Evêques et laïques, négociants et avocats prenaient part à la discussion. Un notable grec ayant fait observer au docteur Nazim que, l'élément grec étant prépondérant à Smyrne (150.000 Grecs contre 40.000 Turcs), il convenait d'en tenir compte largement au point de vue de la représentation et de l'administration locale, Nazim, dans un moment de dépit, se trahit jusqu'à dire : « Peut-être ; mais si j'introduis 100.000 Turcs à Smyrne le rapport peut être changé ! » Etendu paresseusement sur des coussins aux pieds d'Enver et de Nazim, un jeune officier kurde favori, fils d'un agha de Mésopotamie, les yeux luisants et bridés, le teint jaune, la lèvre retroussée sur ses dents aiguës, suivait les débats avec une attention passionnée et fixait des regards perçants de chat sauvage sur les vénérables prélats arméniens et grecs qui discutaient gravement. En entendant la répartie de Nazim, qui jeta un froid, et en contemplant ce tableau, j'eus l'intuition subite de ce qui devait un jour fatalement arriver ».

Cette œuvre odieuse de turquisation et de persécution commença en 1908 par la Macédoine. A partir de 1913 c'est en Asie-Mineure qu'elle devait se poursuivre. Et elle s'accomplit, hâtons-nous de le dire, avec la collaboration empressée de la *population* turque qui est le plus souvent la débitrice du commerçant grec ou arménien et qui trouvait avantageux, comme le dit très justement

M. Alaux (1) « de supprimer la créance en supprimant le créancier ».

Nous ne mettrons pas à l'épreuve la sensibilité de nos lecteurs en faisant ici le récit détaillé de cette œuvre d'extermination et d'horreur qui, depuis 1913, fut menée sans relâche jusqu'à la récente capitulation de la Turquie (2). Nous résumerons seulement :

1° Les moyens employés;

2° Les résultats obtenus par nos ennemis;

3° Les aveux formels que nos ennemis eux-mêmes ont faits de leurs crimes;

4° Les responsabilités;

IV. — Les moyens employés

On commença par choisir des moyens de persécution non sanglants : il y eut au début (en 1913-1914) une campagne excessivement violente contre les commerçants grecs, — campagne provoquée à l'aide d'une véritable « littérature de haine » comme l'écrit M. Alaux. Des brochures, des tracts, des appels étaient adressés à toutes les classes de la société musulmane et dans tous les foyers de l'Hellénisme de Turquie, demandant la disparition totale du commerce et des commerçants grecs.

Sous prétexte d'installer les émigrés turcs de Macédoine, on adopta bientôt la mesure qui consistait dans la dépor-

(1) *Op. cit.*, p. 41.

(2) On peut consulter pour les détails les publications suivantes : Alaux et Puaux : *op. cit.* p. 45-70; *Les Persécutions anti-helléniques en Turquie d'après les rapports officiels des agents diplomatiques et consulaires*, Paris, Grasset éd. 1918; *Miséricorde*! (Appel du Comité de Dames de Bâle à S. S. le Pape et au Haut Conseil fédéral suisse en faveur des peuples opprimés en Turquie et en Macédoine), éd. Atar, Genève 1918. Quant aux crimes commis par les Turcs contre l'Hellénisme depuis que la Grèce est intervenue dans la guerre, voir les *Etudes franco-grecques*, numéros 1, p. 57; 2, p. 112; 3, p. 185; 4, p. 240; 6, p. 366.

tation en masse des Hellènes; on confisqua, au bénéfice des exécuteurs de ces opérations radicales, les biens mobiliers des Grecs; aux plus riches comme aux plus pauvres d'entre eux on imposa des contributions écrasantes et — il est à peine besoin de le dire — totalement illégales, sous le prétexte qu'ils concourraient ainsi à la construction d'une puissante flotte turque...

Un document turc, expédié le 14 mai 1914 par le gouvernement de Constantinople au préfet de Smyrne (et paru dans *Le Temps* de Paris du 29 juillet 1916) prouve mieux que tout récit l'organisation de ce mouvement de persécution. Le voici :

A la préfecture de Smyrne.

Monsieur le préfet,

Les Grecs sujets ottomans qui constituent la majorité des habitants de votre circonscription profitent des circonstances pour provoquer un courant révolutionnaire favorable à l'intervention des grandes Puissances.

Les Grecs ottomans habitant le long des côtes du vilayet de Smyrne travaillent jour et nuit pour arriver à mettre à exécution leur *Grande Idée.*

En conséquence, il ne peut pas y avoir de doute que l'existence dans l'empire ottoman des Grecs ottomans imbus de pareilles idées révolutionnaires est funeste à l'Etat au point de vue politique et administratif.

Il est urgent pour des raisons politiques que les Grecs habitant les côtes de l'Asie-Mineure soient obligés d'évacuer leurs villages pour s'installer dans les vilayets d'Erzeroum et de Chaldée.

S'ils refusaient à se transporter aux endroits désignés, il vous plaira de donner des instructions verbales à nos frères musulmans, afin d'obliger les Grecs, par des excès de toute sorte, à s'expatrier eux-mêmes de leur propre gré.

N'oubliez pas d'obtenir dans ce cas de ces émigrés des certificats constatant qu'ils quittent leurs foyers de leur propre initiative, afin que plus tard il n'en résulte pas des questions politiques.

Le ministre de l'Intérieur
TALAAT BEY.

Le Chef de la Correspondance,
ALI RIZA.

Le Directeur du ministère de l'Intérieur,
IBRAHIM HILMI.

Mais hélas! les Turcs ne se sont pas arrêtés là. Au grand crime de l'organisation de cette odieuse politique succédèrent, comme bien on pense, des crimes plus atroces encore commis au cours de l'application des instructions venues de Constantinople. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire l'article de M. Gaston Deschamps dans *Le Temps* (du 17 juillet 1914) et le récit que M. Félix Sartiaux, chargé de mission en Asie-Mineure par le gouvernement français, publia dans la *Revue des Deux-Mondes* (du 15 décembre 1914). M. Sartiaux décrit avec précision et émotion *le Sac de Phocée et l'expulsion des Grecs ottomans d'Asie-Mineure* — ces crimes, dont, au cours de sa mission, il fut le témoin oculaire.

On ne peut pas ne pas être frappé, écrit M. Sartiaux, par le parallélisme des sentiments et des faits que présentent les ravages turcs en Asie-Mineure et la brutale agression des Allemands sur la Belgique et le nord-est de la France : c'est la même fourberie et la même duplicité diplomatique, le même cynisme, le même mélange d'arrogance et de platitude, le même mépris du droit et la même exaltation de la force, le même esprit de destruction à l'égard des antiquités et des œuvres d'art. La haine du Turc pour le chrétien a son équivalent dans celle du Germain pour le Latin, l'appel à la guerre sainte du Prophète dans l'invocation mystique du vieux Dieu allemand. Les méthodes sont identiques : acharnement à provoquer l'affolement parmi les populations innocentes, horreurs perpétrées froidement et méthodiquement par ordre et par devoir. On retrouve l'identité des moyens jusque dans certains détails : comme la propagation de l'incendie dans les villes au moyen de pétrole injecté par des pompes à incendie, les procédés de pillage, la préparation et l'organisation de moyens de transport pour évacuer les produits du vol.

V. — La guerre européenne et les persécutions anti-grecques en Asie-Mineure.

Mais ce n'étaient là que des hors-d'œuvre. « Sur ces entrefaites, remarque un autre témoin, M. Alaux, la guerre

européenne éclatait et la Turquie se trouva délivrée du contrôle gênant des puissances. Elle en abusa et se jeta dans la persécution avec frénésie... redoublant de violence à l'égard des Grecs... » Les déportations se font sur une échelle de plus en plus grande. Les maisons et les champs des déportés sont attribués aux Turcs. Et les violences atteignent un degré inouï : « Le 16 juillet 1915, rapporte M. Alaux, le commissaire de police de Balouk-Hissar a fait crier sur la place publique qu'il livrait les femmes de chrétiens à raison de 10 paras (5 centimes) la femme... L'esclavage est pratiquement rétabli à l'égard des rayas. » Souvent c'est pire encore : les femmes grecques sont enfermées de force dans des maisons de tolérance. Tous les Turcs peuvent entrer librement et considèrent les malheureuses comme leur propriété (ce fut un fait courant dans les provinces de Derkos, de Kastamuni, de Samsoun, de Trébizonde) !

En même temps qu'aux femmes on s'attaque aux enfants: On ferme leurs écoles. On s'attaque au culte : on ferme les églises et on les pille. On s'attaque au Patriarcat: on abolit ses privilèges. On s'attaque aux communautés : on supprime tous leurs droits, on confisque tous leurs biens. On s'attaque à l'élément masculin : on l'enrôle de force et on lui inflige des privations telles que les hommes s'enfuient de Turquie. laquelle se turquise ainsi plus vite. On s'attaque aux soldats chrétiens : on les nourrit si bien que tous les témoins ne voient en eux que des squelettes vivants. On s'attaque à ce qui reste des fortunes : on se les approprie par d'odieuses réquisitions et des contributions fantastiques. On s'attaque à la vie des chrétiens : on leur enlève leurs semences, leurs récoltes... On s'attaque à tous les Européens: on supprime le 23 février 1915 les capitulations, ce régime plusieurs fois séculaire qui était jusqu'alors leur seule et unique protection; on s'attaque aux morts eux-mêmes : on les laisse sans sépulture. Et en même temps on

convertit de force les garçons et les filles des Grecs à l'islamisme; on bannit, on organise le massacre en créant des bandes de bachibouzouks commandées par des officiers turcs; on déporte encore, on déporte sans cesse, sans interruption, on déporte tout le temps; on oblige les parents d'assister au déshonneur de leurs enfants et les maris au viol de leurs femmes; on fait mourir les malades par milliers, faute de médicaments; en un mot, on emploie tous les moyens possibles et imaginables pour déshelléniser le pays, pour exterminer les Grecs, pour anéantir l'Hellénisme...

VI. — Les résultats obtenus.

Ce résultat fut-il obtenu? Nous n'hésiterons pas à dire : non. Certes beaucoup de Grecs furent assassinés, beaucoup de femmes et d'enfants grecs islamisés, beaucoup de déportés grecs sont morts à force de privations et de souffrances. Mais les assassinats en masse seront en quelque sorte contrebalancés par les conversions en masse : ils ont trop exaspéré l'Hellénisme, ils ont infligé une trop indicible souffrance et une haine trop profonde aux cœurs des Grecs qui ont survécu, pour que les Hellènes islamisés ne soient pas dix fois plus fermement déterminés qu'ils ne l'eussent été autrement à se laver de la honte qu'on leur a fait subir et à combler au moins partiellement les vides que la mort de leurs parents, de leurs maris, de leurs frères a hélas! produits dans leurs rangs. Quand les déportés et les réfugiés installés en Grèce ou ailleurs, rejoindront leurs foyers, quand la liberté sera enfin revenue sur ces terres, on verra qu'économiquement aussi l'Hellénisme asiatique renaîtra, — comme ce fut, d'ailleurs, il y a cent ans environ, le cas avec Aïvali dont nous avons raconté plus haut la tragique histoire et la rapide rédemption.

N'empêche que c'est la vitalité seule de l'élément grec qui

rétablira la situation. Cette régénération qui est certaine, n'atténue en rien l'énormité du crime qui a été commis contre lui et dont la hideur se mesure aux résultats que ses auteurs ont, quand même, obtenus. Ces résultats résumons-les : ils serviront à établir la nécessité inéluctable des réparations morales et matérielles que la Grèce a le droit de réclamer et la nécessité non moins impérieuse de réaliser les aspirations de l'Hellénisme asiatique.

En 1916 déjà M. Alaux écrivait (1) : La propagande économique contre les Grecs, « poursuivie avec méthode et persévérance depuis trois ans dans toute la Turquie a porté ses fruits et a amené depuis 1913 la disparition de la plus grande partie des commerçants grecs. Le plus grand nombre fut complètement ruiné. Certains se décidèrent à temps à fermer boutique et émigrèrent en Amérique ou ailleurs... Dans les provinces situées en dehors des zones militaires et riches en population grecque, et dans les grands centres urbains comme Constantinople et Smyrne, la diminution rapide de l'élément grec n'est pas moins significative : des milliers de familles ont émigré pour éviter la conscription, abandonnant tout. La plupart des sujets hellènes fixés en Turquie sont partis.

« En 1914 déjà les écoles grecques de Constantinople avaient un nombre d'élèves, inférieur de 30 à 40 % à la moyenne normale. Aujourd'hui un grand nombre ont dû fermer leurs portes. Les autres sont presque vides...

« Le but (des Turcs) a été atteint par la destruction ou la transformation de tous les édifices ayant un caractère national : églises, écoles, hospices et par la dispersion de toute la population... Dans les environs de Smyrne et le long de la côte tous les Grecs ont été, par dizaines de milliers, expulsés ou transportés. Dans toutes les villes où domine l'élément grec on transporte un nombre suffisant de musulmans pour leur assurer une large majorité. De

(1) *Op. cit.*, p. 56 et suiv.

plus on ferme tous les magasins grecs, de sorte qu'en définitive les Grecs sont réduits à s'en aller, à pied, le long des routes, dans un état lamentable de dénuement et de misère. »

VII. — Quelques chiffres éloquents.

Quelques chiffres pour clore cet horrible bilan. D'après un calcul sommaire, fait, il y a plus d'un an, le nombre des déportés s'élevait en 1917, rien qu'en Asie-Mineure à 167.000, qui se décomposent ainsi d'après les diverses régions : (1)

1.	Région de Cyzique	6.960
2.	— des Dardanelles	3.300
3.	— de Smyrne	15.070
4.	— d'Aïvali	40.000
5.	— de Brousse	14.632
6.	— de Marmara	23.450
7.	— d'Ismid (Nicomédie)	4.176
8.	— de Chalcédoine	1.104
9.	— de Trébizonde	6.000
10.	— de Kerasunde (jusqu'en janv. 1917)	22.356
11.	— de Samsoun (jusqu'en février 1917)	30.000
	Total	167.048

Mais à ce chiffre il faut ajouter tous ceux qui furent déportés depuis 1917 et aussi, comme le remarque le rapport grec auquel nous empruntons ces détails (2), « les trop nombreuses victimes isolées qui n'ont pu être recensées et

(1) Les régions indiquées n'ont pas été les seuls théâtres des déportations organisées par la Turquie. Dans la Turquie d'Europe les déportés ne furent pas moins nombreux : région de Gallipoli 24.636, Boyouk-Déré 7.096, Merefte 2.210, Kirk-Kilissé 21.150, Rodosto 15.130, Dimotika 5.566, soit un total de 75.788 à ajouter aux 167.048 de l'Asie-Mineure.

(2) *Les persécutions anti-helléniques en Turquie, op. cit.*, p. 60 et suiv.

celles plus nombreuses encore des villages perdus dans l'intérieur de l'Asie-Mineure dont la déportation a malheureusement échappé à l'observation des consuls. » Le total des déportés de l'Asie-Mineure n'est pas par conséquent inférieur à 200.000 c'est-à-dire au dixième à peu près de la population micrasiatique grecque.

A ces victimes de la barbarie turque il faut encore ajouter les exilés : « Rien qu'en 1914, écrivent les socialistes grecs dans leur mémoire présenté à la conférence socialiste interalliée de Londres (1), 50.000 Grecs ont été exilés de l'Asie-Mineure et se sont réfugiés en Grèce; 33.000 d'entre eux étaient totalement dépourvus de moyens d'existence et sont actuellement entretenus par le gouvernement grec. Leur nombre s'est accru, depuis. Il est regrettable que les temps troublés que la Grèce a vécus ces deux dernières années, aient empêché que d'exactes statistiques fussent dressées; celles-ci doubleraient certainement le nombre déjà enregistré des Grecs qui de l'Asie-Mineure se sont réfugiés rien qu'en Grèce et en ajouteraient des dizaines de mille à ceux qui ont eu l'occasion et les moyens de se rendre en Egypte, dans les pays de l'Entente et en Amérique. »

200,000 déportés; 100 à 120.000 exilés! Est-ce tout? Non, hélas! Nous avons aussi à déplorer des milliers et des milliers de Grecs massacrés, qui ont été ou simplement exterminés, ou mobilisés dans des bataillons de travailleurs et forcés à succomber aux privations intentionnellement infligées (2).

Et si l'on ajoute les femmes, jeunes filles et fillettes qui furent violées et dont on ignore naturellement le nombre,

(1) Paru dans les *Etudes franco-grecques* (août 1918), p. 295-296.

(2) V. la dépêche de Constantinople du 1er décembre dernier aux journaux parisiens, résumant la motion déposée au Parlement ottoman par les députés grecs, qui établissent le bilan des atrocites turques et demandent des sanctions contre les criminels.

les Grecs emprisonnés, dont le nombre est incalculable, et la valeur des propriétés dévastées et pillées, dont on évalue les dommages à plus d'un demi-milliard de francs (1), on voit combien effroyable est le bilan des persécutions anti-grecques perpétrées par les Turcs rien qu'en Asie-Mineure. Et, — ceci doit être souligné — tout cela a été commis pendant que la Grèce était encore neutre, en une période où Constantin était encore roi et recevait de la part des Germano-Touraniens des assurances d'amitié sans fin, — ou, même, en une période (de 1913 à octobre 1914) où la paix régnait tout à fait en Orient!

D'ailleurs, les aveux eux-mêmes de nos ennemis, — dont pourtant nous ne connaissons que trop hélas! l'hypocrisie et la manie du mensonge! — établissent dans toute son ampleur le crime sans nom qui fut commis, ces cinq dernières années, contre l'Hellénisme de l'Asie-Mineure.

VIII. — Nos ennemis proclament leurs crimes.

La guerre économique déclarée, en plein temps de paix, aux Grecs sans défense de Turquie est avouée dans l'appel suivant qui excitait le fanatisme des musulmans (2)... «... Si nous le voulons, nous pouvons provoquer dans une année la faillite de grands et riches magasins grecs... Si nous le voulons, nous pouvons arriver rapidement à concentrer tout le commerce de Constantinople dans des mains exclusivement musulmanes. Pour cela que faut-il faire? C'est simple. Décider de ne rien acheter désormais que chez des musulmans. C'est le seul moyen qui puisse nous rendre riches et prospères... Mais tout ce que nous ferons, faisons-le en secret... ». Et dans un autre tract on ordonnait carrément aux Turcs la haine du Grec: « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Quiconque

(1) V. Mémoire des socialistes grecs, *op. cit.*, p. 296.

(2) Cité par MM. Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 51.

possède le sentiment du patriotisme, de la religion, de l'islamisme, quiconque possède l'amour de la patrie, qu'il cesse immédiatement tout rapport avec les Grecs; qu'il transmette immédiatement et *en secret* cette petite brochure contenant nos conseils à ceux de nos frères en religion qui ne l'auraient pas encore lue :

« Moi, en peu de mots, je vais donner quelques conseils à toi et à tes coreligionnaires. Si votre cœur s'emplit de la lumière de la foi, si votre religion est pleine de religion islamique, si votre foi est une véritable foi, si votre mariage est parfait, répétez mes conseils à vos femmes, à vos mères, à vos sœurs, à vos parents, vos amis, vos connaissances, à toutes les personnes aimées. Exigez qu'ils soient exécutés et appliqués. *Exigez toute la haine*, toute la passion nécessaires et gardez secret dans vos cœurs, dans vos familles ce livre religieux, afin que soient sauvées la patrie et la nation... Lions-nous par les cordes de la foi pour cesser toute relation avec les ghiaours (infidèles). » (1)

A ces aveux publics des Turcs, il convient d'ajouter les aveux allemands : Le 7 avril 1914, M. J. Dragoumis, chargé d'affaires de Grèce à Berlin, télégraphie à son gouvernement que, dans un entretien qu'il a eu avec M. von Jagow, ministre des affaires étrangères d'Allemagne, celui-ci lui avoua les persécutions et les violences turques (2). Quelques semaines après, le 26 mai 1914, M. von Jagow n'hésite pas à confirmer son précédent aveu, dans une conversation avec M. Théotoky, ministre de Grèce à Berlin, auquel il déclare qu'effectivement la situation des Grecs de Turquie est critique (3). Et c'est à peine si Guillaume II essaye, quelques jours plus tard, d'atténuer la responsabilité du gouvernement turc en disant au ministre de Grèce à Berlin

(1) V. Alaux et Puaux, *op. cit.*, p. 54-56.
(2) Rapport n° 643, Archives n° 10-907. V. *Persécutions*, etc., *op. cit.*, p. 7.
(3) Archives n° 998, *op. cit.*, p. 8.

que les crimes commis sont imputables aux organes inférieurs de l'administration ottomane (1).

Mais bientôt la vérité éclate. Au début de 1915, le consul général de Grèce à Beyrouth trouve et adresse à son gouvernement un exemplaire d'un mémoire en langue turque que la *Deutsche Palestina Bank* faisait circuler dans tout l'Orient et qui excitait le fanatisme des musulmans, en leur recommandant la haine des chrétiens et la cessation avec eux de tous les rapports commerciaux (2).

IX. — Nos ennemis avouent formellement leurs crimes.

En juillet 1915, un Allemand, M. Lepsius, envoyé en mission à Constantinople, avoue de son côté que les persécutions contre les Grecs et celles contre les Arméniens constituaient deux phases d'un unique programme, qui avait pour but l'extermination de l'élément chrétien et la possibilité pour la Turquie de se transformer en un Etat purement musulman (3).

Deux autres aveux, non moins éloquents, nous sont fournis, l'un par l'attitude du comte Metternich, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qui crut de son devoir d'intervenir en faveur des chrétiens, — ce pour quoi du reste il fut révoqué au début de 1917 (4), — et l'autre par le grand-vizir lui-même qui avoua au ministre de Grèce à Constantinople que la déportation des Hellènes d'Aïvali était due à l'exigence formelle du général en chef Liman von Sanders, commandant le Ve corps d'armée. Après

(1) Dépêche de M. Théotoky du 29 mai 1914, Archives n° 1050, *op.* et *loc. cit.*

(2) Dépêche du 30 avril 1915, Archives n° 5438, *op.* et *loc. cit.*

(3) Rapport de la Légation de Grèce à Constantinople, n° 4415, 31 juillet 1915. Archives n° 8477, *op. cit.*, p. 9.

(4) Dépêche de M. Kalergi, ministre de Grèce à Constantinople, du 28 mars 1917, Archives n° 2338, *op. cit.*, p. 10.

avoir résisté, le gouvernement ottoman avait dû, paraît-il, céder devant les menaces du général qui aurait déclaré, que, sans cette mesure, il ne répondait pas... de la sécurité de l'armée! L'ambassadeur d'Allemagne serait alors lui-même intervenu, faisant valoir des raisons de nécessité politique pour que les Aïvaliotes fussent épargnés. Mais c'est le général von Sanders qui a eu le dernier mot, en disant qu'en temps de guerre les nécessités militaires (?) passent avant les raisons politiques et que, d'ailleurs, le G. Q. G. allemand auquel il en avait référé, y avait déjà donné son assentiment (1).

Les lois turques elles-mêmes qui furent votées au cours de la guerre, contiennent à leur tour une foule de clauses avouant l'organisation des persécutions anti-grecques. L'article 7 d'une loi provisoire sur les écoles grecques, mise en vigueur en juillet 1915, soumet les écoles grecques relevant jusqu'ici du Patriarcat au contrôle des autorités turques, et ordonne qu'on y enseigne obligatoirement le turc, que la géographie et l'histoire soient enseignées en turc, qu'on supprime la nomenclature chrétienne des villes et régions de l'empire, etc. On abolit également les privilèges patriarcaux en matière de testaments, de franchise judiciaire des membres de l'Eglise, etc. On supprime enfin les droits des communautés chrétiennes elles-mêmes, auxquelles on refuse leur droit traditionnel de choisir leur Conseil et dont on confisque couramment les biens (2).

Devant ces preuves flagrantes que les Turcs eux-mêmes versaient dans le dossier de leur criminelle activité anti-grecque, les aveux des Allemands commencèrent à devenir à leur tour plus formels, et le docteur Stuermer ne craignit

(1) Dépêche précitée, *op.* et *loc. cit.*

(2) *Op. cit.*, p. 12-16. Le texte de la lettre adressée au Patriarche par le ministre de la justice et des cultes Ibrahim bey, et l'informant de la subordination des écoles grecques aux autorités turques, a paru dans le *Temps* du 5 septembre 1915.

pas d'écrire (1) cette page décisive sur les persécutions d'avant la guerre européenne : « Qu'il me soit permis, dit-il, d'attirer encore une fois l'attention sur les persécutions contre les Grecs en Thrace et dans l'Anatolie occidentale, bien connues déjà de toute l'Europe et qui, peu avant l'explosion de la guerre mondiale, ont coûté la vie à des milliers de Grecs paisibles, hommes, femmes et enfants, et au cours desquelles des douzaines de villages et de petites villes florissants furent brutalement réduits en cendres. Je séjournais justement alors, à l'époque du meurtre de Sarajévo, dans le vilayet d'Aïdin, à Smyrne, et dans l'intérieur du pays, et j'y ai vu de mes propres yeux des actes honteux qui auraient dû faire rougir tout le monde de colère contre le gouvernement turc qui supportait et favorisait de pareilles actions, depuis de vieilles femmes violentées les unes après les autres par une douzaine de mohadjirs et de soldats débraillés, jusqu'aux ruines fumantes de Phocée. » — Cet aveu de M. Stuermer se rapporte aux crimes de 1914. Les atrocités turques d'avant comme d'après devaient être elles aussi proclamées. Elles le furent dernièrement, après l'arrivée des flottes alliées et de l'escadre grecque devant Constantinople. Et c'est un adversaire des Jeunes-Turcs qui les avoua en écrivant dans le *Sabah* (2) :

« Nous sommes encore enivrés et nous croyons que nous ne serons pas punis pour les crimes que nous avons commis depuis cinq ans. Nous croyons encore que cette terrible flotte est venue pour orner notre port et nous saluer en amis. Les Grecs qui furent chassés de leurs foyers y retourneront et les biens pillés devront être rendus. Pour le faire ne faudrait-il pas reprendre ce qui a été volé par nos gouvernants en ces quatre dernières années? Pourquoi leurs fortunes ne sont-elles pas encore saisies? »

(1) Doktor Harry Stuermer : *Zwei Kriegsjahre in Konstantinopel*, 1917.
(2) V. le *Temps* du 24 novembre 1918.

X. — Les responsabilités.

Mais s'il s'est trouvé un Allemand en 1917, et un Turc, en 1918, après la défaite, pour dégager leur responsabilité et pour flétrir l'activité criminelle turco-allemande, n'oublions jamais que leurs gouvernements et leurs compatriotes, loin d'agir de même, ont provoqué, organisé, inspiré, exécuté ou couvert de leur silence un des plus grands forfaits que l'Histoire ait jamais enregistrés. Et ceci nous amène à établir les responsabilités engagées dans l'œuvre de l'extermination de l'Hellénisme d'Asie.

A la lumière de ce que nous avons exposé jusqu'ici on se rend compte que ce fut l'ambitieuse coterie des Jeunes-Turcs qui s'en montra la principale responsable. Mais son œuvre n'eût jamais été menée aussi méthodiquement, aussi savamment et aussi complètement qu'elle le fut, si l'oligarchie de Constantinople n'avait pu compter sur le concours de trois autres facteurs, dont il importe de rappeler la complicité : nous voulons parler du concours : 1° des militaristes allemands; 2° de la Bulgarie; 3° du peuple turc lui-même. Les premiers donnèrent leur méthode; les Bulgares leur savante expérience de la manière dont la persécution de l'élément grec doit être réalisée pour être aussi inhumaine que possible; enfin le peuple turc, par sa haine de tout ce qui est grec ou, si l'on veut chrétien, et par l'intérêt qu'il avait de supprimer radicalement ses créanciers grecs et les détenteurs de tout le commerce ottoman qu'étaient les Hellènes, donna à ses dirigeants la possibilité de rendre leur crime aussi complet dans son étendue qu'atroce dans son exécution.

S'il ne faut jamais oublier les Nazim, les Enver, les Ibrahim, les Talaat, les Djemal, les Liman von Sanders, les Savoff, les Hadjikaltcheff, les Toufekchieff et leurs autres sinistres collaborateurs, s'il est vrai, — comme

nous n'hésitons pas à le penser, — que sans les excitations et les instructions venues de Constantinople le peuple turc n'aurait pas pris l'initiative d'une aussi formidable sauvagerie que celle dont l'Hellénisme tomba pendant cinq longues années la victime, — il faut cependant se bien rendre compte que, si ce peuple était tolérant et humain, l'œuvre conçue par les éminents bandits de Stamboul, de Berlin et de Sofia n'aurait été réalisée que très partiellement et très incomplètement, — d'autant plus que les cruautés commises ne le furent ni sur les champs de bataille ni contre un ennemi déclaré.

Toutes ces responsabilités officielles et populaires appellent des sanctions. Nous parlerons plus loin de celles que nos principes libérateurs et humanitaires nous permettent, — et nous obligent, — d'imposer. Mais en attendant, il ne faut pas oublier les principes généraux de la politique dirigée par les Turco-Allemands contre l'Hellénisme d'Asie et il faut mettre en garde nos amis contre certaines solutions qui pourraient donner aux ennemis de l'humanité la possibilité de poursuivre la réalisation de leurs desseins anti-grecs par des moyens hypocrites et détournés.

XI. — Pour que l'œuvre de nos ennemis ne puisse pas se poursuivre.

Il ne faut pas oublier que la politique de panturquisation et de chauvinisme effréné fut appliquée pendant cinq ans d'une manière systématique et au moyen d'une propagande inlassable (1). Rappeler ce fait, c'est montrer qu'on ne pourra d'aucune façon se fier aux garanties que le gouvernement turc serait disposé ou obligé à promettre pour l'avenir des populations chrétiennes. Quand même elles

(1) V. à ce sujet l'article de M. René Cayral dans le *Temps* du 10 août 1917.

seraient sincères, ces promesses ne seraient jamais réalisées : le peuple turc ne se déciderait jamais à traiter en frères ou en amis, ceux-là qu'hier encore on le poussait par tous les moyens à massacrer et à assassiner. Si les nécessités politiques se modifient souvent rapidement, les sentiments, surtout quand ils ont été méthodiquement inculqués, systématiquement propagés et sans cesse excités, entretenus et renforcés, ne changent jamais du jour au lendemain. On n'est jamais assez prémuni contre leur retour offensif qui est toujours possible (1). Dans le cas qui nous préoccupe, il faut, dans ces conditions, se bien pénétrer de l'idée que nous aurons à faire à un peuple fanatisé et rempli de haine : sans doute, nous n'agirons pas contre lui, inspirés par des sentiments de vengeance ; il n'en est pas moins certain que son attitude passée et son état d'âme actuel nous obligent d'adopter des mesures radicales ; seules de pareilles mesures écarteront le danger que ce ne soit encore les Turcs qui se vengent de notre générosité, comme pendant cinq ans ils se sont vengés de l'impuissance de leurs victimes et de notre propre impuissance à venir au secours de nos frères !

Il ne faut pas oublier non plus le travail de militarisation à outrance que l'Allemagne a accompli en Turquie. La *Frankfurter Zeitung* écrivait le 13 septembre 1916 : « Le but de notre action est de rendre l'armature turque aussi sûre (*Zuverlässig*) pour nous que la nôtre l'est pour la Turquie. La même étincelle électrique devra mobiliser les armées sur le Rhin, la Vistule et le Bosphore... » Certes, depuis que ces lignes ont été écrites beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Rhin et de Galata. N'empêche que, dans

(1) Une dépêche de Constantinople (V. le *Temps* du 6 décembre 1918) nous confirmait l'autre jour dans cette opinion. D'après cette dépêche les Turcs organisent de nouveaux massacres de chrétiens ; leur journaux insultent la Grèce et les Alliés ; les conversions à l'islamisme continuent et le journal français *Stamboul* se demande si, par leurs attitude, les Turcs ne cherchent pas à provoquer des incidents.

ce qui restera de la Turquie, dans cet État turc qui, à cause de son éloignement, échappera à la surveillance des Occidentaux beaucoup plus facilement que l'Allemagne, nous devrons, d'ores et déjà, prendre de solides garanties contre un rétablissement toujours possible de la politique militariste que depuis des années Constantinople a pratiquée. Ne nous bernons pas : dans la future Turquie, pas plus que dans celle qui se meurt, il n'y aura pas d'opinion publique, capable d'empêcher ou de saboter l'effort militariste de quelque nouvel Enver. N'ignorons pas non plus que ce n'est point sa débâcle actuelle qui lui servira à l'avenir de leçon. Quelques mois après sa défaite de 1912-1913, elle reprenait les armes pour reconquérir Andrinople et elle réorganisa son armée avec une rapidité et une efficacité dont on s'aperçut et à Gallipoli et ailleurs. Et il peut toujours se trouver un Etat, quand ce ne serait pas encore une fois l'Allemagne, qui aurait intérêt à exploiter la combativité des troupes turques, et à faire endosser à nouveau à la Turquie l'armature dont parlait en 1916 la *Frankfurter Zeitung*. Cette éventualité exige que, dès à présent, nous prenions nos précautions. Et ces précautions, ce ne sont pas les paroles doucereuses du nouveau sultan et les programmes en apparence démocratiques de quelque nouveau grand-vizir qui les rendent inutiles. Il faut plutôt songer à la période de militarisme et d'absolutisme qui succéda, après 1908, aux « grandes réformes constitutionnelles » établies sur le papier par une Révolution qui ne tarda pas à enfanter la plus odieuse des dictatures. C'est donc dans de bonnes frontières stratégiques et dans un contrôle vigilant et incessant de la future Turquie que nous devons chercher nos garanties contre toute nouvelle velléité belliqueuse de cette race de guerriers.

Il faut enfin nous mettre en garde contre un autre danger que peut nous réserver le règlement de la question turque. Il s'agit de la manœuvre que la Turquie ne manquera sans

doute pas de vouloir tenter et qui consistera à placer cette question sur le terrain uniquement financier et économique. Au mois de février dernier, une dépêche de Genève (1) nous annonçait que les puissances centrales « s'accommoderaient peut-être de partager provisoirement avec d'autres Etats la mise en valeur de la Turquie. » Tomber dans ce piège, même en excluant l'Allemagne, ce serait revenir à cette politique d'impérialisme économique qui a maintenu, depuis un siècle notamment, le dogme sacro-saint de l'intégrité ottomane et qui a fait trop souvent oublier le principe des nationalités, pour ce qui concerne les populations vivant sous le joug turc (2). Il est à craindre qu'aujourd'hui la Turquie ne veuille ressusciter cette politique pour remettre en vigueur ce dogme de l'intégrité, à l'ombre duquel les hommes de Constantinople ont commis tant d'infamies. Prévoir cette manœuvre signifie la prévenir ou, du moins, la condamner à avorter. Nous sommes, en tout cas, certains que toute l'opinion la démasquera à temps et qu'on y répondra en plaçant plus solennellement que jamais la question turque aussi sur le même terrain exclusivement démocratique et libéral où toutes les questions européennes ont été placées et où tous les problèmes nés de cette guerre doivent être ramenés pour pouvoir être résolus...

En somme, en Turquie nous devons extirper jusqu'aux derniers vestiges de cette politique de panturquisation, de militarisme et de subordination de l'intérêt des peuples à des buts égoïstes de conquêtes et de domination, qui a coûté, depuis 1913, tant de vies chrétiennes et tant de misères morales à la fois et matérielles. Oublier ces principes préalables de tout programme d'action diplomatique, ce serait aider inconsciemment à la continuation de la lutte antihellénique qui fut menée en Asie-Mineure et que

(1) Parue dans le *Temps* du 23 février 1918.

(2) Cf. notre article paru dans l'*Europe Nouvelle* du 13 juillet 1918.

nous avons décrite. Ce serait s'abstenir de détruire complètement l'œuvre sinistre qui fut organisée et, en partie, réalisée en Turquie. Ce serait aborder le travail de reconstruction, que là comme ailleurs on devra opérer, sans avoir auparavant déblayé le terrain et sans avoir détruit toutes les mines qui risquent d'empêcher la création ou de compromettre l'existence future du monument que nous devrons bâtir en Orient.

CHAPITRE II

Les gouvernements de l'Entente et l'Hellénisme de l'Asie-Mineure (1915-1918).

I. — La Triple-Entente promet pour la première fois a la Grèce l'Asie-Mineure occidentale.

On sait que bien avant la guerre européenne la question de l'avenir économique de l'Asie-Mineure n'avait pas été sans préoccuper les diverses grandes Puissances. Mais il est hautement significatif qu'en ce qui concerne les Puissances de l'Entente la première fois que, depuis l'intervention de la Turquie dans la lutte impérialiste de l'Allemagne, il a été entre elles question des possessions micrasiatiques de l'empire ottoman ce fut pour promettre l'attribution d'une partie de ces possessions à la Grèce.

Il est à peine utile de souligner toute la valeur de cette promesse, dont la réalisation était subordonnée à la sortie de la Grèce de la neutralité en faveur de l'Entente. C'était en janvier 1915. Le gouvernement hellénique était à cette époque présidé par M. Venizelos et celui-ci avait déjà déclaré à plusieurs reprises que le peuple grec était prêt à participer à la lutte libératrice que, provoquées par les empires centraux et par la Turquie, les Puissances de la

Triple-Entente et l'alliée de la Grèce, la Serbie, menaient sur trois théâtres d'opérations différents, en France, en Russie et en Serbie, et qu'ils devraient bientôt mener aussi, nécessairement, sur le territoire de l'empire ottoman.

Mais jusqu'en janvier 1915 la question de l'Asie-Mineure n'avait pas été posée. Quand M. Venizelos avait proposé à la Triple-Entente, le 23 août 1914, le concours de son pays, il ne formula la moindre condition (1) ; c'est à peine si, dans son for intérieur, il avait pensé, — comme il le déclara plus tard, — que cette coopération de la Grèce aurait garanti, le cas échéant, sa participation au démembrement éventuel de la Turquie (2). D'autre part, lorsque le 22 novembre/5 décembre 1914, la Triple-Entente proposa, de son côté, à la Grèce d'intervenir pour appuyer la Serbie, il ne fut question, en matière de compensations territoriales, que du sud de l'Albanie, Vallona exceptée (3).

Aussi, est-ce tout à fait spontanément que, le 23 janvier 1915, sir Edward Grey, secrétaire d'Etat au Foreign Office, adressait au nom de son gouvernement, à sir Francis Elliot, ministre de Grande-Bretagne à Athènes, la dépêche suivante qui établissait les droits séculaires et nationaux de la Grèce sur l'Asie-Mineure. Voici le texte de ce document historique :

« N° du protocole 361.

« Sir Edward Grey à sir Francis Elliot, Foreign Office, 23 janvier 1915.

(1) V. dans *Cinq ans d'histoire grecque* (recueil de discours officiels grecs) le discours de M. Venizelos du 26 août 1917, p. 13 (trad. L. Maccas).

(2) *Op. cit.*, p. 14.

(3) V. un des documents secrets révélés par le gouvernement des Soviets de Russie (n° 15) paru dans *The New-Europe* de Londres du 27 décembre 1917, dans le *Manchester Guardian* du 7 décembre 1917 et dans l'opuscule récemment publié par F. Seymour Cocks : *The Secret Treaties*, Londres 1918, p. 81. Cf, aussi notre livre *Ainsi parla Venizelos* (Paris 1916, p. 38) et notre article de la *Revue générale de droit international public*, 1918, p. 38.

« Vous êtes prié de causer à titre non officiel avec M. Venizelos dans ce sens :

« Une sérieuse tentative autrichienne tendant à l'écrasement de la Serbie étant imminente, il est de haute importance que celle-ci soit secourue par tous ceux qui peuvent l'aider. Si la Grèce se range aux côtés de la Serbie, en sa qualité d'alliée, et prend part à la guerre, *je sais que la France et la Russie reconnaîtront volontiers, toutes les deux, à la Grèce de très importantes concessions territoriales sur les côtes de l'Asie-Mineure ; et si M. Venizelos désire aboutir, sous ces conditions, à un accord définitif, il devrait sans perdre de temps le faire savoir aux gouvernements d'Angleterre, de France et de Russie et je suis certain que toute proposition qu'il ferait serait très favorablement accueillie* » (1).

II. — M. Venizelos et la politique micrasiatique grecque.

« Rarement, écrivit plus tard M. Venizelos (2), la Grèce, dans son histoire séculaire, s'est trouvée en présence d'une déclaration internationale comportant un si essentiel développement de ses intérêts nationaux. » Occasion, en effet, unique dans les annales de l'Hellénisme moderne de reprendre la tradition de Cimon, de Périclès et d'Agésilas et de réaliser enfin les aspirations des Grecs de l'Asie-Mineure, dont nous avons montré dans la première partie de notre étude l'attachement indéfectible et plusieurs fois millénaire à l'idée panhellénique !

Aussi, à peine eut-il reçu communication de la dépêche

(1) Document révélé pour la première fois par le *Kiryx* (d'Athènes, organe officiel du parti libéral) du 20/2 avril 1916 et reproduit dans notre livre : *Ainsi parla Venizelos...* Paris 1916, p. 37, et par M. Lémonon, dans son article *Les Grecs d'Asie-Mineure* (*Etudes franco-grecques*, sept. 1918, p. 346).

(2) V. le *Kiryx* (n° précité) et aussi le discours de M. Venizelos du 26 août 1917 : *Cinq ans d'histoire grecque*, p. 23.

de sir Edward Grey, M. Venizelos se rendit-il immédiatement le 24 janvier 1915 au Palais Royal et suggéra au roi Constantin l'acceptation, sous certaines conditions, (notamment l'intervention parallèle de la Roumanie), de la proposition qui venait de lui être faite. Il remit même entre les mains du souverain un long mémoire, dans lequel il énumérait, entre autres, les dangers que le maintien de la neutralité vaudrait à l'Hellénisme micrasiatique (1).

Le refus de la Roumanie d'intervenir dans la guerre et de garantir ainsi le maintien de la tranquillité dans les Balkans compliqua la situation. Il ne restait plus qu'à s'entendre avec la Bulgarie. C'est ce que M. Venizelos proposa au roi Constantin, dans un nouveau mémoire qu'il lui adressa le 30 janvier 1915, et où il déclarait : « Je crois que si nous demandions la partie de l'Asie-Mineure, sise à l'ouest d'une ligne qui partirait du cap Phinéka au sud, suivrait les montagnes d'Ak-Dag, Kistel-Dag, Carli-Dag, Anamas-Dag, pour atteindre Sultan-Dag et qui, de là, par Kesir-Dag, Tourman-Dag, Ghésil-Dag, Doumanitsa-Dag, l'Olympe mysique, aboutirait à Kaz-Dag dans le golfe d'Adramit, — dans le cas où on ne nous accorderait pas un débouché sur la mer de Marmara, — il y aurait beaucoup de probabilités pour que notre demande fût acceptée. L'étendue de ce territoire dépasse 125.000 kilomètres carrés... (et la population grecque) de la partie de l'Asie-Mineure que nous revendiquons s'élève à plus de 800.000 âmes (2). »

Et après avoir réfuté toutes les objections que l'Etat-major germanisé d'Athènes formulait contre ce vaste plan d'intervention et d'agrandissement de la Grèce, le premier

(1) V. le texte de ce mémoire dans le *Temps* du 21 avril 1915.

(2) Il s'agit en somme de toute l'Asie-Mineure occidentale, dont nous avons donné précédemment les statistiques, au point de vue de sa population et au point de vue scolaire et ecclésiastique grec (V. p. 77 et suiv., 95 et suiv., 105 et suiv.)

ministre hellène terminait son mémoire en suppliant Constantin d'adopter et de réaliser ce grandiose projet (1).

Le souverain autorisa M. Venizelos à engager des négociations et, le 2 février, ce dernier fit part aux Puissances de l'Entente des demandes micrasiatiques de la Grèce (2). Mais les négociations furent alors interrompues, car peu après arrivait la nouvelle de la conclusion d'un emprunt bulgare à Vienne et à Berlin. La Bulgarie devenant ainsi l'ennemie de l'Entente et de la Serbie, la Grèce ne pouvait pas consacrer à une campagne contre l'Autriche ses forces militaires, dont la présence en Macédoine devenait indispensable (3).

Mais M. Venizelos était loin d'abandonner le projet libérateur que la Triple-Entente lui avait suggéré de formuler et avait accueilli avec sympathie. L'expédition des Dardanelles qui avait été, en attendant, décidée lui donnait une nouvelle occasion de chercher à le réaliser. La Grèce pourrait en effet y prendre part sans dégarnir sa frontière macédonienne; elle concourrait ainsi à la jonction de la Russie avec ses alliés occidentaux, elle contribuerait à ce que la guerre fût considérablement abrégée et elle accomplirait ses aspirations nationales en Asie-Mineure (4).

C'est alors, comme on sait, que le roi Constantin se dressa ouvertement pour la première fois en ennemi de sa nation. Il s'opposa avec la dernière énergie à l'idée de la participation grecque à la campagne des Dardanelles, dont, cependant, le succès semblait d'avance assuré. Bien que la proposition de M. Venizelos fût, dans deux conseils de la

(1) V. le texte de ce second mémoire dans le *Temps* du 21 avril 1915. V. aussi notre article de la *Revue générale de droit international public*, 1918, p. 39-40.

(2) V. Seymour Cocks, *op. cit.*, p. 81.

(3) V. déclaration de M. Venizelos à la presse athénienne (6 août 1915). Cf. Seymour Cocks, *op.* et *loc. cit.*

(4) *Cinq ans d'histoire grecque*, p. 36-37 (discours de M. Venizelos).

Couronne successifs (3 et 5 mars 1915), soutenue par tous les anciens premiers ministres grecs (1), le souverain germanophile resta inébranlable dans sa décision de traîtresse neutralité. M. Venizelos dut démissionner. En dépit de la volonté unanime du peuple grec, manifestée ouvertement par tous les leaders des partis politiques du pays, l'Hellénisme asiatique était abandonné aux griffes de la Turquie et de l'Allemagne par un prince qui n'avait de grec que le nom !

III. — L'Entente offre a la Grèce le vilayet de Smyrne a quatre nouvelles reprises.

L'Entente n'hésita pourtant pas à offrir à nouveau, et à quatre reprises différentes, à la Grèce les territoires asiatiques qui lui reviennent de droit. Ce fut :

1° Le 12 avril 1915. A cette date les trois Puissances de l'Entente firent une démarche collective auprès du cabinet d'Athènes, auquel elles déclarèrent qu'elles étaient prêtes à compenser la Grèce de sa coopération imminente, en lui assurant la cession de « la ville de Smyrne et d'un important hinterland (2) ». D'après un des documents officiels russes révélés l'année dernière par les révolutionnaires de Pétrograd, il s'agissait de tout le vilayet de Smyrne-Aïdin (3). Et au cours des négociations auxquelles cette proposition de l'Entente donna lieu, M. Viviani, président du Conseil français, laissa comprendre à M. Romanos, ministre de Grèce à Paris, que l'Entente hésitait entre « la dissolution définitive » et « un simple démembrement partiel de la Turquie » : dans l'un comme dans l'autre cas, la Grèce

(1) V. les procès-verbaux des deux Conseils, dans l'*Eleftheros Typos* (d'Athènes) du 25/10 mars 1918.

(2) V. *Cinq ans d'histoire grecque*, p. 161 (discours de M. Politis, ministre des affaires étrangères.)

Cocks, *op. cit.*, p. 81.

aurait naturellement à profiter si elle sortait de la neutralité (1).

2° A la fin d'avril 1915. La précédente proposition de l'Entente avait été, après d'interminables pourparlers, repoussée par le gouvernement royal grec. M. Zographos, ministre des affaires étrangères, pensa alors pouvoir rattraper cette nouvelle occasion qui s'offrait à la Grèce de réaliser ses vœux micrasiatiques ; mais méfiant à l'excès, il demanda si l'on ne pouvait pas l'assurer, officieusement au moins, que la Grèce pouvait compter sur une compensation territoriale. La réponse de l'Entente fut que « la part de la Grèce était encore disponible et intacte » (2). Le roi Constantin n'en continua pas moins, au mépris toujours du sentiment unanime de la nation, à maintenir sa politique de trahison ;

3° Le 2 août 1915. Depuis le mois d'avril bien des événements s'étaient passés. L'Italie était intervenue dans la guerre en faveur de l'Entente, après avoir obtenu d'elle dans le traité secret du 26 avril 1915 (révélé seulement l'année dernière (3) par les révolutionnaires russes) de très importantes concessions territoriales. En vertu notamment de l'article 9 de ce traité, la France, l'Angleterre et la Russie avaient admis en « principe le fait que l'Italie possède un intérêt dans l'équilibre politique des forces dans la Méditerranée » ; elles avaient reconnu son droit, « au cas d'un partage de la Turquie, à une part égale aux leurs dans le bassin méditerranéen, à savoir sur la partie de ce bassin qui borde la province d'Adalia »; la

(1) V. le *Kiryx* du 9 avril 1916 qui reproduit la dépêche de M. Romanos du 17 avril 1915. V. *Ainsi parla Venizelos...*, p. 95.

(2) Tout le récit de ces négociations a été fait par M. Politis, ministre des affaires étrangères de Grèce, dans son discours du 25 août 1917 (V. *Cinq ans d'histoire grecque*, p. 165-167. V. aussi notre article de la *Revue générale de droit international public*, 1918, p. 45-46)

(3) V. Seymour Cocks, *The Secret Treaties*, p. 39; le *Manchester Guardian* du 18 janvier 1918 et *The New-Europe* du 17 janvier 1918.

convention ajoutait que « la zone destinée à être placée sous la souveraineté de l'Italie » serait « déterminée d'une manière plus précise, le moment opportun venu, conformément aux intérêts vitaux de la France et de la Grande Bretagne »; et que « les intérêts de l'Italie » seraient également pris en considération au cas où les Puissances maintiendraient encore pour une certaine période de temps l'intégrité territoriale de la Turquie asiatique et se borneraient à y procéder à l'établissement entre elles de sphères d'influence ». Enfin l'article 9 de la convention en question se terminait par cette phrase : « Au cas où la France, la Grande Bretagne et la Russie occuperaient, au cours de la présente guerre, des districts de la Turquie asiatique, tout le territoire autour d'Adalia et qui est défini ci-dessous (1), sera laissé à l'Italie qui se réserve le droit de l'occuper ».

Certes, cette attribution à l'Italie du littoral d'Adalia était contraire à l'ethnologie, puisque même si son étendue envisagée ne devait pas dépasser le simple sandjak d'Adalia, la population y est presque exclusivement turque (196.087 Turcs sur 207.258 habitants). Et dans le cas où la concession portait sur tout le vilayet de Konieh, l'iniquité serait encore plus grande, 988.723 Turcs et 87.021 Grecs devant ainsi passer sous la souveraineté italienne, sans que rien ne légitimât une pareille conquête. Mais enfin toute l'Asie-Mineure occidentale n'avait été réservée à personne, la Russie elle-même n'ayant obtenu, en mars 1915, en Asie-Mineure que Skutari et son hinterland (241.230 Turcs; 147.591 Grecs; 84.295 Arméniens). Les droits principaux de la Grèce en Asie-Mineure avaient été réservés, et l'on devait bientôt en avoir la certitude. Il est vrai qu'après l'échec des négociations gréco-alliées d'avril, l'Entente s'était tournée, en désespoir de cause, vers la Bulgarie. Elle

(1) D'après la version de *The New-Europe*, il faut lire : ci-dessus. En tout cas cette phrase semble se référer à un autre document demeuré secret.

offrit à cette dernière puissance de larges compensations en Macédoine, au préjudice de la Serbie et de la Grèce. C'était là une grande erreur politique, reconnue du reste, depuis, par l'unanimité des écrivains politiques alliés; et cette erreur était aggravée par la procédure suivie : les Puissances de l'Entente se bornèrent, le 2 août 1915, à notifier les propositions qu'elles avaient formulées à Sofia aux cabinets grec et serbe, qui n'avaient été jusque là ni consultés ni même tenus au courant. Il n'en est pas moins établi que la démarche faite le 2 août par les Alliés à Athènes était suivie de la déclaration que la cession qu'ils avaient « décidée » du triangle de Cavalla à la Bulgarie était en connexion avec l'offre à la Grèce de « larges acquisitions territoriales dans la Turquie d'Asie » (1) : il s'agissait en conséquence d'une promesse alliée de libérer une grande partie de l'Hellénisme asiatique, la troisième en quatre mois, sans parler de la première proposition faite dans ce même sens par sir Edward Grey à M. Venizelos;

4° Enfin, au début d'octobre 1915, la Bulgarie ayant attaqué la Serbie, la Grèce était obligée d'intervenir en faveur de son alliée. Elle était d'ailleurs prête à le faire. Mais Constantin s'y opposa de nouveau formellement et M. Venizelos, qui avait été ramené au pouvoir *par la majorité du peuple, en vertu des élections de juin 1915*, dut de nouveau démissionner. L'Entente n'en pensa pas moins pouvoir ramener le souverain parjure dans la voie de son devoir et de l'intérêt de son pays et quelques jours après la démission du grand patriote grec, elle demanda au gouvernement Zaïmis de faire droit aux obligations de la Grèce, en échange de quoi seraient cédés au royaume hellénique : 1° les districts serbes du bas Vardar; 2° le littoral bulgare de l'Egée avec Porto-Lagos et Dedéagatch; 3° l'île de Chypre qui lui serait livrée immédiatement; enfin 4° *tout le vilayet de Smyrne en*

(1) V. S. Cocks, *op. cit.* p. 82.

Asie-Mineure (1). Mais hélas! cette proposition de l'Entente, devait avoir le même sort que les autres. Constantin, érigé, à force de coups d'Etat, en monarque absolu, repoussa encore du pied cette nouvelle occasion de doubler le territoire de son royaume et de délivrer plus d'un million d'Hellènes, dont plus de 600.000 en Asie-Mineure!

IV. — Le peuple grec resta inébranlablement attaché a l'idée panhellénique de M. Venizelos.

Cependant, — il faut souligner énergiquement ce point essentiel, — c'était là de sa part une politique purement personnelle. Les élections de 1915 avaient donné au parti de M. Venizelos une majorité des plus importantes. Malgré les excès et les abus inouïs que le gouvernement de M. Gounaris, alors au pouvoir, n'avait pas hésité à commettre pour altérer les sentiments du peuple et pour falsifier le scrutin; malgré que les partisans de la neutralité eussent placé les électeurs devant le dilemme suivant: « ou la guerre pleine d'horreurs et la défaite certaine, avec Venizelos; ou la neutralité, la paix et la prospérité économique, avec le roi »; malgré que l'on eût tout fait pour exploiter la popularité de Constantin, en rappelant ses victoires de 1912-1913 et en dramatisant la maladie dont il souffrait en été 1915; malgré toutes ces intrigues, toutes ces manœuvres et toutes ces illégalités, le peuple s'était rangé, en juin 1915, derrière M. Venizelos (2). Les refus successifs qu'a opposés le roi Constantin aux offres territoriales de l'Entente, n'engagent donc nullement la responsabilité du peuple grec; et celui-ci n'hésita pas un an plus tard, après que son chef national eût épuisé tous les moyens constitutionnels pour

(1) V. notre article précité de la *Revue générale de droit international public*, page 54.

(2) V. à ce sujet tous les détails dans notre livre *Ainsi parla Venizelos*, p.101 et suiv.

ramener le souverain dans le sillon patriotique, à faire une révolution, à séparer nettement sa cause de celle de l'oligarchie athénienne, à affronter le danger que pouvait constituer la division de la Grèce en deux camps séparés, au moment où les Bulgares étaient en territoire hellénique, — tout cela pour soutenir la politique nationale de M. Venizelos et pour se montrer digne de la confiance que l'Entente lui avait témoignée et des promesses qu'elle lui avait faites, sous la condition que la Grèce intervînt dans la guerre.

Et cette condition, fut remplie : elle fut réalisée *partiellement* en octobre 1916, quand le gouvernement provisoire grec de Salonique déclara solennellement la guerre aux ennemis de l'Entente et organisa l'armée de la Défense Nationale, et enfin *complètement*, le 27 juin 1917, après que, sur la demande du gouvernement de Salonique, le roi Constantin fut déposé par les Puissances protectrices de la Grèce, lorsque l'unité du royaume hellénique fut rétablie et que M. Venizelos fut de nouveau placé par la confiance du peuple à la tête du gouvernement d'Athènes. Le même jour la Grèce unifiée déclarait la guerre à toutes les Puissances de la coalition germano-touranienne et jetait toutes ses forces, désorganisées il est vrai par le régime constantinien mais prêtes quand même à être regroupées et reconstituées, dans la lutte qui devait assurer le salut de l'univers.

Depuis ce jour, le peuple grec est autorisé à reconsidérer comme valables toutes les promesses que l'Entente lui avait formellement données au cours de l'année 1915. D'ailleurs, les déclarations officielles des gouvernements alliés nous font penser que, eux aussi, ils attachent la même valeur à leurs engagements antérieurs, notamment à ceux portant sur l'attribution à la Grèce de l'Asie-Mineure occidentale, engagements qu'ils n'avaient subordonnés qu'à la participation de la Grèce à leur lutte. C'est ce que nous montrerons ici en reproduisant les textes des

diverses déclarations auxquelles les ministres de l'Entente se sont livrés depuis 1915. Ces déclarations, auxquelles nous joindrons les diverses déclarations américaines, nous les diviserons en trois catégories :

a) Déclarations d'ordre général ;

b) Déclarations se rapportant à l'avenir de la Grèce ;

c) Déclarations se rapportant à l'avenir de l'empire ottoman.

V. — Déclarations d'ordre général a l'esprit desquelles les Alliés ne sauraient rester fidèles s'ils ne soutenaient pas les revendications grecques en Asie-Mineure.

Au nom de la Grande-Bretagne,

Lord Grey, secrétaire d'Etat au Foreign Office, déclara le 23 octobre 1916 (banquet de l'Association de la presse étrangère) : « Nous lutterons jusqu'à ce que nous ayons établi la suprématie du droit sur la force, *et assuré, dans des conditions d'égalité et conformément à leur propre génie, le libre développement de tous les Etats, grands et petits, qui constituent l'humanité civilisée...* »

M. Asquith, premier ministre, déclara le 9 novembre 1916 (banquet annuel du Lord Maire) : « La barbarie et la tyrannie sont les ennemis séculaires de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, *qu'elles viennent de l'est ou qu'elles viennent de l'ouest, qu'elles se présentent impudentes et éhontées* ou bien recouvertes du manteau de la « Kultur ».

M. Lloyd George, premier ministre, demanda le 19 décembre 1916 (à la Chambre des communes) *« des restitutions, des réparations et des garanties contre le renouvellement d'attentats pareils ».*

M. Lloyd George, prononça encore, le 29 juin 1917 (à Glasgow), ces paroles admirables : « Liberté, Égalité,

Fraternité, non parmi les hommes, mais parmi les nations, grandes et petites, puissantes et faibles, fières et humbles.., voilà le défi qui nous a été jeté! L'Europe est de nouveau aujourd'hui arrosée du sang de ses fils les meilleurs et les plus braves. *Mais n'oublions pas la longue série historique des causes sacrées; ce sont les reposoirs sur le chemin de croix qui mène à l'émancipation de l'humanité.* Souffrons comme nos pères souffrirent, *et le nouveau monde naît de l'agonie du vieux monde.* »

Au nom de la France,

M. Pichon, ministre des affaires étrangères, proclama le 25 décembre 1917 (à la Chambre des députés) les buts de guerre suivants : « Juste réparation des dommages, *aucune idée d'asservissement des populations étrangères,* garantie d'une paix durable par des accords généraux. »

M. Clemenceau, président du Conseil, adressa le 17 septembre 1918, aux soldats des nations alliées cette superbe apostrophe : « Allez donc, enfants de la patrie, allez achever *de libérer les peuples des dernières fureurs de la force immonde!* Allez à la victoire *sans tache!* Toute la France, toute l'humanité pensante est avec vous! » Et M. Clemenceau ajoutait que c'est par « les merveilleux soldats de l'Entente » que « *les peuples de la terre vont se trouver enfin libérés des angoisses dans la suprême tourmente des lames de la barbarie*... Nous serions indignes du grand destin qui nous est échu, *si nous pouvions sacrifier quelque peuple, petit ou grand, aux appétits, aux rages de domination implacable qui se cachent sous les derniers mensonges de la barbarie.* »

Au nom des Etats-Unis d'Amérique,

Le président Wilson demanda le 22 janvier 1917 (message au Sénat) « un gouvernement établi *par le consentement du gouverné* » et il ajouta : « Qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à un autre pays, mais que *chaque peuple*

soit laissé libre de fixer lui-même sa politique personnelle, de choisir sa voie propre vers son développement, et cela sans que rien le gêne, le moleste ou l'effraye et de façon à ce que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant. » Le même jour, le président Wilson disait encore : « Aucune paix ne peut durer ou ne devrait durer qui ne reconnaît pas et n'accepte pas le principe que les gouvernements reçoivent tous leurs pouvoirs du consentement des peuples gouvernés et *qu'il n'existe nulle part aucun droit qui permette de transférer les peuples de potentat à potentat comme s'ils étaient une propriété.* »

Le président Wilson déclara encore le 4 décembre 1917 (message au Congrès) que le peuple américain « désire la paix *par la défaite du mal, par la défaite une fois pour toutes des forces néfastes qui interrompent la paix et la rendent impossible* ».

Le président Wilson proclama aussi le 11 février 1918 : « Les peuples ne doivent pas être passés d'une souveraineté à l'autre par une conférence internationale ou un arrangement entre rivaux et adversaires. *Les aspirations nationales doivent être respectées.* Les peuples ne doivent aujourd'hui être dominés ou gouvernés que de leur propre consentement. »

Et deux des points, restés célèbres, du programme général de paix wilsonien sont ainsi conçus :

« 3° *Tout règlement territorial se rapportant à cette guerre doit être fait dans l'intérêt et au bénéfice des populations intéressées* et non pas comme partie d'un simple arrangement ou d'un compromis de revendications entre Etats rivaux ;

« 4° *Toutes les aspirations nationales bien définies devront recevoir la satisfaction la plus complète qui puisse être accordée sans introduire de nouveaux ou perpétuer d'anciens éléments de discorde ou d'antagonisme susceptibles, avec le temps, de rompre la paix de l'Europe et par conséquent du monde.* »

Et plus loin dans ce même message wilsonien, nous lisons :

« Toute notre force sera engagée dans cette guerre *d'émancipation*, dans cette guerre qui doit *nous délivrer de la menace et des tentatives d'hégémonie de groupes égoïstes de gouvernants autocratiques, quels que soient les difficultés et les retards partiels du temps présent.* »

Au nom de l'Italie,

M. Salandra, premier ministre, proclama, le 3 juin 1915 (au Capitole) :

« *Nous ne voulons l'assujetissement ni le protectorat de personne... Le monde est insurgé. La paix, la civilisation, l'humanité futures doivent se fonder sur le respect complet des autonomies nationales.* »

M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, déclara à son tour le 12 juin 1917 :

« Les objectifs auxquels tend toute action de notre politique et dont elle s'inspire dans ses rapports soit de guerre, soit de paix, *ne sont pas des convoitises de conquêtes ou d'impérialisme,* mais le désir d'assurer au pays un avenir de paix durable et de libre concurrence dans le développement de la civilisation et de ses ressources morales et matérielles.

« *Loin de nous toute pensée, non seulement d'oppression, mais aussi d'avilissement d'une race, d'aucun Etat, voisin ou lointain, grand ou petit.* Nous visons, au contraire, à coopérer à la constitution de cet équilibre de force qui est la condition et la garantie du respect réciproque et des concessions mutuelles, éléments essentiels de la liberlé et de l'équité dans la vie sociale commune des individus comme des peuples. »

M. Orlando, président du Conseil, déclara le 1er février 1918 (au *Temps* de Paris) :

« En temps de guerre plus encore qu'en tout autre temps, *c'est aux actes que se mesurent les résultats. L'Italie tendra*

volontiers la main à toutes les nations — eussent-elles encore à conquérir leur indépendance — qui agiront effectivemeut pour la cause commune des alliés. Car nous ne connaissons pas de démarcation entre notre intérêt particulier et l'intérêt commun, ni d'incompatibilités entre notre bon droit et le bon droit des autres. »

Et M. Orlando déclara encore avec énergie le 13 février 1918 à la Chambre italienne :

« *Rien ne peut nous causer une plus grande douleur que le soupçon aussi injuste et nuisible pour nous que pour les autres, que les buts de notre guerre sont déterminés non seulement par des raisons inéluctables de notre existence même, mais aussi par des convoitises impérialistes et des vues d'oppression.* C'est le contraire — et je le proclame ici devant le Parlement et l'Italie : *personne au monde ne peut considérer avec une plus grande sympathie que nous les aspirations des différentes nationalités gémissant encore sous l'oppression des races dominatrices.* Si leur cause a rencontré de larges sympathies auprès de l'opinion publique dans tout pays civilisé et libre, *elle trouvera l'Italie solidaire par suite de notre communauté de douleurs et d'espérances.* »

Enfin, *au nom de tous les gouvernements de l'Entente,* M. Aristide Briand, président du Conseil français, remit le 29 novembre 1916 à M. Sharp, ambassadeur des États-Unis à Paris, une note où entre autres il était dit :

« Ils (les gouvernements alliés) affirment une fois de plus qu'il n'y a pas de paix possible tant que ne seront pas assurées *la réparation des droits et des libertés violés, la reconnaissance du principe des nationalités et de la libre existence des petits Etats; tant que n'est pas certain un règlement de nature à supprimer définitivement les causes qui, depuis si longtemps, ont menacé les nations et à donner les seules garanties efficaces pour la sécurité du monde.* »

Ces textes suffiraient, à eux seuls, pour indiquer l'unique

solution que les Puissances de l'Entente et l'Amérique peuvent, en restant fidèles à leurs principes, appliquer aux régions de l'Asie-Mineure habitées par une majorité de Grecs, et où l'élément grec forme la presque totalité de l'élément chrétien. Mais il existe encore un grand nombre de déclarations.

VI. — Déclarations se rapportant tout particulièrement a l'avenir de la Grèce et dont la fidèle application est inséparablement liée a la libération des Grecs de l'Asie-Mineure.

Au nom de la Grande-Bretagne,

Lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, déclara le 31 octobre 1916 à la Chambre des Communes : « *Nous ne désirons rien d'autre que la grandeur et la prospérité de la Grèce*. Seul un étroit accord avec les Puissances occidentales peut assurer à la Grèce cette grandeur et cette prospérité. »

Le cabinet de Londres exprima, d'autre part, officiellement le 7 avril 1918 au gouvernement hellénique son « ferme désir de faire renaître la Grèce, après la guerre actuelle, *avec un renouveau de force et d'énergie* ».

Au nom de la France,

M. Ribot, président du Conseil français, adressa le 16 juin 1917 à M. Venizelos, alors encore président du gouvernement provisoire de Salonique, une dépêche, où, entre autres, il était dit :

« Rien ne pouvait mieux répondre aux sentiments profonds du peuple français que d'être aussi intimement associé *à la grande œuvre nationale qu'avec l'appui des Puissances protectrices, vont de nouveau pouvoir poursuivre ceux qui, aux heures difficiles, n'ont pas douté d'elle et ont su préparer le triomphe de ses libres institutions.* »

M. Clemenceau, président du Conseil français, adressa de son côté, le 7 avril 1918, au gouvernement grec un message où il proclama qu' « il consacrera ses efforts à la libération du territoire de la Grèce et *à la défense de tous les Hellènes contre les tentatives d'oppression, de persécution et de servitude* » (1).

Enfin, le général Franchet d'Esperey, commandant en chef l'armée d'Orient, déclara le 3 octobre 1918 à une délégation grecque de Salonique : « *Nous ne faisons que continuer la tradition de Navarin et du maréchal Maison.* »

Au nom des trois Puissances protectrices de la Grèce (Grande-Bretagne, France et Russie),

M. Jonnart, haut-commissaire de ces Puissances en Grèce, adressa le 15 juin 1917, au lendemain de l'abdication du roi Constantin, au peuple hellène, un message où entre autres il était affirmé :

« La France, la Grande-Bretagne et la Russie ont voulu *l'indépendance, la grandeur et la prospérité de la Grèce.* Elles entendent défendre ce noble pays qu'elles ont libéré *contre les efforts réunis des Turcs, des Bulgares et des Allemands... Vive la Grèce, unie, grande et libre !* »

Au nom des Etats-Unis d'Amérique,

Le président Wilson adressa le 20 avril 1918 un message au peuple grec, lui donnant l'assurance qu' « *il accordera à celui-ci son entier appui pour la défense de ses droits lors des négociations de paix* ».

(1) Cet éclatant temoignage de la sollicitude que porte la France à l'avenir de l'Hellénisme a vivement touché le gouvernement et l'opinion de Grèce. Ainsi que M. Romanos, ministre à Paris, l'a déclaré le 12 avril au quai d'Orsay : « Le peuple grec est infiniment reconnaissant à ses grands alliés pour les paroles de sympathie qu'ils lui adressent et pour les promesses qui lui sont données. Elles contribueront à l'encourager dans la lutte qu'il a entreprise et de laquelle il est convaincu de voir sortir, avec la victoire finale, *la liberté pour ses frères encore sous le joug.* »

Et M. Droppers, ministre des Etats-Unis à Athènes, interviewé par le journal *Patris* (d'Athènes), déclara (V. le *Temps* du 28 avril 1918) :

« Le peuple des Etats-Unis admire le courage et le désintéressement avec lesquels le peuple grec, inspiré par l'amour pour la liberté et le droit qu'il a hérité d'une longue série de glorieux ancêtres, lutte maintenant pour la liberté qu'ont instituée et défendue ces héroïques ancêtres.

« Animés des mêmes principes idéaux de justice et de liberté, *le peuple et le gouvernement des Etats-Unis sont décidés à fournir à la Grèce tout le concours possible pour sauvegarder son intégrité et garantir ses droits, quelles que soient les négociations finales de la paix.* »

Au nom de l'Italie,

M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, déclara le 21 juin 1917, à la Chambre italienne :

« Nous souhaitons au jeune royaume la plus grande prospérité, étant pleinement convaincus de l'intérêt constant et durable qu'ont les deux nations méditerranéennes voisines, l'Italie et la Grèce, à procéder en toute concorde, *dans le développement de leur activité politique et économique, vers les plus grands progrès auxquels leurs hautes traditions historiques de civilisation les appellent.* »

Le baron Romano, ministre d'Italie à Athènes, déclara à son tour le 5 juin 1918, dans le discours qu'il prononça en présentant ses lettres de créance au roi Alexandre de Grèce :

« Liées par les souvenirs de l'antiquité, ayant reconquis au cours du siècle dernier et presque en même temps leur personnalité et leur indépendance, nos patries se retrouvent aujourd'hui associées à nos grands alliés *pour défendre cette conception de l'Etat libre et démocratique que la Grèce, pour sa gloire immortelle, a été la première à pratiquer.* Epris du même idéal de *liberté, de justice* et de beauté,

l'histoire de nos pays paraît destinée à se mouvoir suivant des lignes parallèles. En effet, par leur situation géographique se prolongeant dans la Méditerranée, on s'explique principalement l'activité de leurs peuples *qui ont à résoudre les mêmes problèmes pour garantir leur indépendance et leur sécurité. La même loi régit les conditions essentielles de leur développement et de leur prospérité.* »

Enfin, *au nom de la Serbie,* M. Pachitch, président du Conseil, déclara aux premiers jours d'avril 1918, en ouvrant la nouvelle session de la Skouptchina : « *Nous demandons l'abolition de l'esclavage des peuples,* comme a été aboli l'esclavage des personnes ; nous demandons l'égalité entre toutes les nations grandes et petites, la fraternité et l'égalité entre toutes les nationalités..., *la réunion des Italiens à l'Italie, des Grecs à la Grèce, le tout constituant la plus grande et la plus solide garantie d'une paix internationale juste et durable.* »

Mais en dehors de ces déclarations, déjà tout à fait éloquentes,

VII. — Les gouvernements alliés ont proclamé des sentiments encore plus explicites en faveur de la libération de l'Hellénisme micrasiatique.

Au nom de tous les gouvernements alliés d'Europe,

M. Aristide Briand, président du Conseil français, adressa le 10 janvier 1917 au gouvernement des Etats-Unis une note disant que « le monde civilisé sait qu'ils (les buts de guerre des Alliés) impliquent... *l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs.* »

Au nom du gouvernement français et du gouvernement britannique,

Un document collectif fut, d'autre part, rédigé et fut

publié dans les journaux de Paris du 8 novembre 1918, où les deux gouvernements proclamèrent :

« Le but qu'envisagent la France et la Grande-Bretagne en poursuivant en Orient la guerre déchaînée par l'ambition allemande, *c'est l'affranchissement complet et définitif des peuples si longtemps opprimés par les Turcs et l'établissement de gouvernements et administrations nationaux puisant leur autorité dans l'initiative et le libre choix des populations indigènes.* »

Au nom du gouvernement britannique,

M. Balfour, secrétaire d'Etat au Foreign Office, adressa le 18 janvier 1917 à l'ambassadeur d'Angleterre à Washington, une dépêche, rendue publique, où il faisait cette déclaration décisive : « Il est inutile, disait-il, de rechercher aujourd'hui si l'établissement d'une Turquie réformée, agissant dans le Levant comme médiatrice entre les races hostiles, était une conception qui n'aurait jamais pu se réaliser en supposant que le Sultan fût sincère et que l'union régnât entre les Puissances. *Il est certain que cette conception est aujourd'hui irréalisable. La Turquie des Jeunes-Turcs du Comité* Union et Progrès *est au moins aussi barbare et bien plus agressive que la Turquie d'Abdul-Hamid... Evidemment l'intérêt de la paix et les revendications des nationalités s'accordent à rendre nécessaire qu'on mette fin, si possible, à la domination turque sur des races étrangères.* »

Et le 18 novembre 1918, M. Balfour fut encore plus précis dans ses déclarations officielles à la Chambre des Communes :

« Nous chercherons, dit-il, à libérer les populations soumises grecques, israélites, arabes et kurdes. »

Au nom du gouvernement français,

M. Gout, ministre plénipotentiaire, sous-directeur des affaires d'Orient au ministère des affaires étrangères,

déclara le 23 décembre 1917, devant le Comité central syrien :

« *Les populations non turques de l'Asie-Mineure, quelle que soit leur race, doivent être assurées qu'elles seront secondées dans leur effort de s'affranchir du joug ottoman et de se préparer un avenir meilleur.* »

Au nom de la Russie,

M. Milioukoff, ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire, déclara, à son tour, en avril 1917, au correspondant du *Temps* (1) que les aspirations des Alliés tendent à établir une carte qui prévoit entre autres « *la libération des peuples habitant l'Asie-Mineure* ».

Enfin, *au nom des Etats-Unis d'Amérique,*

Le président Wilson déclara, dans son Message du 8 janvier 1918 (§ 12 du programme de paix) :

« *Les autres nationalités qui se trouvent en ce moment sous la domination turque devront être assurées d'une sécurité indubitable d'existence et d'une occasion exempte d'obstacles de se développer d'une façon autonome.* » Et M. Wilson, dont toutes les déclarations se tiennent, s'éclairent et se complètent mutuellement, a sans doute voulu préciser encore mieux la pensée que contenait cette partie de son Message du 8 janvier 1918, en affirmant *un mois plus tard* (le 11 février), — nous l'avons déjà remarqué, — que « *toutes les aspirations nationales bien définies,* (donc, celles des peuples soumis à la Turquie aussi) *devront recevoir la satisfaction la plus complète qui puisse être accordée, sans introduire de nouveaux ou perpétuer d'anciens éléments de discorde ou d'antagonisme...* »

(1) V. le *Temps* du 4 avril 1917.

VIII. — L'Asie-Mineure et l'Italie.

Ainsi, l'opinion de tous les gouvernements alliés, apparaît, en ce qui concerne l'avenir des Grecs de l'Asie-Mineure, empreinte d'une remarquable unanimité : la liberté leur est promise, au lieu de la ruine que nos ennemis leur réservaient. Le maintien des promesses faites en 1915 à la Grèce en ce qui concerne l'Asie-Mineure semble admis par les Puissances qui les avaient données et ces promesses sont approuvées, dans leur esprit, par les États-Unis d'Amérique.

Il n'y a qu'un seul point qu'une des déclarations précitées nous oblige d'essayer de préciser : M. Sonnino, ministre des affaires étrangères d'Italie, a annoncé le 21 juin 1917 qu'un des buts de guerre inscrits sur le programme italien serait la coopération du cabinet de Rome « à la constitution de cet équilibre des forces qui est la condition et la garantie du respect réciproque et des concessions mutuelles ». Et certains journaux italiens ont fait allusion à un accord qui aurait été conclu, en avril 1917, à la conférence tenue en Savoie, entre M. Lloyd George, premier ministre de Grande-Bretagne, M. Ribot, président du Conseil français, et M. Sonnino : *La Tribuna* (de Rome, du 25 avril 1917) a décrit « la zone s'étendant de Smyrne, y comprise, à travers le vilayet de Konieh jusqu'à la frontière de la région d'Adana » comme ayant été « la zone établie pour la satisfaction des intérêts italiens dont la première pierre a été posée par la concession d'Adalia et par l'occupation du Dodécanèse ». Deux jours après, le *Corriere della Sera* (de Milan, du 27 avril 1917) écrivait : « Nous ne faisons aucune révélation, mais nous nous rapportons tout simplement aux claires manifestations de l'opinion publique de divers pays alliés, en signalant que, tandis que les intérêts anglais se concentrent principalement en Mésopotamie, les intérêts français en Syrie et les intérêts italiens dans les vilayets de Smyrne,

de Konieh et d'Adana, il y eut de vives divergences et discussions... sur certains points et plus particulièrement sur Smyrne, Adana et Alexandrette... Pour aplanir ces divergences, des arrangements réciproques et amiables ont dû intervenir, comportant, là où l'occasion se présentait, des compensations et des dédommagements basés sur le principe général du maintien des accords les plus importants avec un minimum de renonciations. »

Les articles que nous venons de citer sont trop précis et les journaux où ils parurent sont trop autorisés, pour que nous passions sous silence la question qu'ils soulèvent.

Nous verrons dans le chapitre suivant que l'opinion italienne est loin d'approuver dans son ensemble ces projets micrasiatiques auxquels la *Tribuna* et le *Corriere della Sera* ont fait allusion. Nous prouverons aussi plus loin que de pareils projets ne correspondent guère à l'intérêt bien compris et aux nécessités politiques permanentes qui s'imposent à la considération de l'Italie. Nous mettons enfin en doute, — jusqu'à preuve du contraire, — l'authenticité même de l'accord dont parlent les deux journaux de Rome et de Milan.

Mais, dans ce chapitre où nous examinons l'attitude des alliés de la Grèce vis-à-vis de l'Hellénisme micrasiatique, nous croyons devoir remarquer que la concession hypothétique de l'ensemble ou d'une partie du vilayet de Smyrne à l'Italie, ne correspond à aucun droit italien et heurte, au contraire, de front les droits historiques et ethnologiques grecs, tout en portant atteinte aux principes de guerre des gouvernements alliés et du gouvernement des États-Unis.

IX. — Les arguments micrasiatiques des nationalistes italiens.

Examinons en effet les arguments par lesquels un journal nationaliste italien, l'*Idea Nazionale*, a essayé, dès 1915,

de justifier l'installation de l'Italie dans l'Asie-Mineure occidentale(1). Ces arguments sont : « la tradition impériale romaine »; « la tradition marine dominatrice, colonisatrice des républiques italiennes dont le souvenir ne s'est pas encore totalement éteint »; le fait que jusque « il y a peu d'années, l'italien était la seule langue européenne qu'on parlât sur toute la côte asiatique »; la présence actuelle « des couvents, des écoles, des hôpitaux, des institutions religieuses (italiens) dans tout l'empire ottoman »; le maintien de l'Italie dans le Dodécanèse que « par bonheur, écrit l'*Idea Nazionale*, nous avons gardé en dépit des nombreuses et tenaces intrigues grecques, en dépit de la diplomatie franco-anglaise et de notre habituelle imbécillité démocratique »; le trafic italien avec le Levant; « le droit qui découle (pour l'Italie) tant de sa position méditerranéenne, inégale et injuste que de la grande émigration de ses habitants »; la présence en Asie-Mineure de « manœuvres, terrassiers et maçons, ainsi que d'ingénieurs italiens »; la présence à Smyrne de « douze mille Italiens ».

« Maintenant, concluait l'*Idea Nazionale*, il est nécessaire que tous ces exilés italiens et leurs frères que, durant des milliers d'années, l'inépuisable matrice italienne offre au travail du monde, cessent enfin d'être les serviteurs et les manœuvres de la richesse et de la domination étrangère et trouvent à travailler et à vivre sur une terre italienne à l'ombre du drapeau et des lois de la patrie et soient enfin les citoyens du pays où ils dépensent leurs forces. Pour cela, la Libye est trop stérile; c'est insuffisant. Il faut à l'Italie un territoire plus vaste et plus fertile, d'une vie plus intense, d'un avenir plus prospère, dans l'héritage de l'empire ottoman.

« De l'Hermos aux frontières de la Syrie, Smyrne et Alexandrette comprises, et tout l'hinterland correspondant,

(1) Dans un article reproduit *in extenso* par le *Messager d'Athènes* du 29/12 mai 1915.

voilà quelle doit être la part de l'Italie, si l'on ne veut pas que l'injuste équilibre actuel ne soit troublé à son détriment et que la paix qui suivra la grande guerre ne porte dans son sein, jusqu'à sa conclusion, le germe de guerres futures inévitables. »

Est-il seulement besoin de réfuter ces arguments et de prouver qu'ils ne confèrent absolument aucun droit ?

1° La tradition impériale romaine ne peut pas être sérieusement invoquée, pas plus que la tradition colonisatrice des républiques italiennes, dont le journal italien avoue lui-même la politique « dominatrice ». A ce même titre, la Grèce pourrait se réclamer de la tradition impériale gréco-macédonienne, qui l'amènerait à revendiquer jusqu'à une partie des Indes et toute l'Egypte ; de la tradition impériale byzantine qui lui permettrait de réclamer toute la péninsule balkanique ; de la tradition colonisatrice des anciens Hellènes qui lui permettrait de s'étendre jusqu'à Odessa, jusqu'en Sicile, jusqu'à Marseille même !! La France pourrait à ce même titre réclamer la possession de l'Europe entière et l'Allemagne le rétablissement de l'empire de Charles-Quint !!

2° L'*Idea Nazionale* parle de l'italien comme de la seule langue « européenne » parlée sur la côte asiatique. Et le grec n'est pas une langue européenne ? Et si quelques navigateurs cosmopolites parlent à Smyrne un mauvais italien, doivent-ils être pris au sérieux, en face des deux millions et demi de Grecs qui parlent en Asie-Mineure leur langue maternelle et entretiennent 2.228 écoles fréquentées par près de 200.000 jeunes Hellènes ?

3° Que valent encore les quelques couvents et les quelques écoles que l'Italie, à force de dépenses considérables, réussit à installer dans l'Asie-Mineure occidentale ces vingt dernières années, et dont l'*Idea Nazionale* n'a même pas le courage de citer le nombre ? N'avons-nous pas vu (1) com-

(1) V. p. 59-60.

bien artificielle fut la politique qui a abouti à ce résultat, d'ailleurs insignifiant? Et nous comparerons ces quelques institutions clairsemées aux milliers d'écoles grecques et aux milliers d'églises grecques qui forment l'armature invincible de l'hellénisme micrasiatique, à ces églises et à ces écoles dont les premières furent fondées en des temps immémoriaux et qui répondent aux besoins de la population autochtone du pays et non pas à des aspirations impérialistes, impopulaires dans le pays qui les émet et plus qu'impopulaires dans le pays qui en est l'objet?

4° L'Italie s'est installée il est vrai, en 1912, au Dodécanèse. Mais outre que le traité d'Ouchy, de septembre 1912, l'obligeait à l'évacuer, pouvons-nous oublier que ces douze îles sont peuplées, — sur une population totale de 118.837 âmes, — par 102.727 Grecs, 11.960 Turcs et 4.000 Israélites? Une injustice commise en 1912, maintenue depuis, mais que l'avenir prochain réparera sans nul doute, servira donc de plate-forme pour celui qui s'en est rendu l'auteur et qui y puisera un droit imaginaire pour s'élancer à la poursuite de nouvelles conquêtes tout aussi injustes? L'*Idea Nazionale* parle de « l'imbécillité démocratique » de certains de ses compatriotes. Mais ne seraient-ce par ces mêmes principes démocratiques, que ce journal qualifie d'imbéciles, qui légitiment aux yeux de tout le monde l'heureuse libération du Trentin? Et les déclarations démocratiques des premiers ministres d'Italie que nous avons reproduites plus haut, ne correspondaient-elles pas au sentiment profond du peuple italien et à la propre conviction de leurs auteurs? Et ce livre tout entier ne montre-t-il pas quel est le seul peuple qui ait un droit démocratique sur l'Asie-Mineure occidentale?

5° Le trafic commercial d'un pays peut-il conférer d'autre part, quand il n'est pas autochtone, le moindre droit politique? Quel est donc le pays du monde et quel est le pays méditerranéen sur lequel, à ce titre, l'Angleterre et la Grèce

n'auraient pas à formuler des droits? Et s'il y a « douze mille Italiens à Smyrne », combien de milliers de Grecs n'y a-t-il pas à Gênes, à Livourne, à Marseille, à Alexandrie? Et en Asie-Mineure, le nombre des Grecs, parmi lesquels il y a — nous pouvons le certifier — et des ingénieurs et des manœuvres et des terrassiers et même des maçons, — n'est-il pas *deux cents fois* plus élevé que celui de ces émigrés et de ces Maltais cosmopolites dont l'Italie s'y réclame? Et si des raisons purement intérieures ont poussé à l'émigration les Italiens actuellement installés en Asie-Mineure, où ils constituent, *avec les autres protégés de l'Italie*, le 1 pour mille de la population totale du pays, n'y a-t-il pas 400.000 Grecs dans les États-Unis d'Amérique, où ils forment ainsi les 5 pour mille de la population totale? Que penserait l'*Idea Nazionale* si la Grèce allait invoquer ce titre cinq fois plus respectable pour demander que ces « exilés » fussent... libérés, par l'incorporation de toute la République nord-américaine au royaume hellénique?!!!

X. — L'Asie-Mineure, les grandes puissances et le droit des peuples.

Ne faisons donc pas de l'humour! Et contentons-nous d'observer que les prétentions de l'Italie sur l'Asie-Mineure occidentale n'ont jamais été publiquement formulées par aucun homme d'État ou diplomate italien. Si, par impossible, elles ont été reconnues, comme le prétendent la *Tribuna* et le *Corriere della Sera* par les gouvernements français et anglais, cela n'a pu être que dans un accord qui ne pourra plus jamais être invoqué. Un pareil accord serait en contradiction avec toutes les déclarations faites par la France, par l'Angleterre et par l'Italie elle-même depuis notamment le mois d'avril 1917, date de sa prétendue conclusion.

D'ailleurs, les États-Unis d'Amérique ont, depuis, par la

bouche de leur président, établi les principes généraux qui doivent désormais régir les relations internationales. A ces principes, tous les gouvernements de l'Entente, l'Italie comme les autres, ont adhéré et souscrit. Or, peut-on oublier que le premier des quatorze points du programme wilsonien de la paix (Message au Congrès américain, du 8 janvier 1918), est ainsi conçu : « *Accords de paix conclus ouvertement, après lesquels il n'y aura plus d'accords internationaux privés, de quelque nature qu'ils soient, mais la diplomatie procédera toujours franchement et publiquement* »? Et peut-on aussi oublier que dans son Message du 11 février 1918, M. Wilson a proclamé « *que les peuples et les provinces ne doivent pas faire l'objet de marchés entre souveraineté et souveraineté, comme s'ils étaient de simples objets ou de simples pions d'un jeu, même du grand jeu, maintenant à jamais discrédité, de l'équilibre des forces* »? Et n'est-ce pas une réponse et un consentement à ce principe du président des États-Unis qu'impliquait cette phrase que M. Orlando, président du Conseil d'Italie, prononça *deux jours après la publication de ce Message wilsonien* : « *Personne au monde ne peut considérer avec une plus grande sympathie que nous les aspirations des différentes nationalités gémissant encore sous l'oppression des races dominatrices* »? Et ne sont-elles pas postérieures à la date du prétendu accord franco-anglo-italien sur l'Asie-Mineure occidentale, les déclarations françaises et anglaises du 23 décembre 1917, du 8 novembre 1918, du 18 novembre 1918, que nous avons citées plus haut, et qui parlent de « *l'affranchissement complet et définitif des peuples si longtemps opprimés par les Turcs* », de l'appui qui sera donné aux « *populations non-turques de l'Asie-Mineure, quelle que soit leur race, dans leur effort de s'affranchir* », de la volonté britannique de « *libérer les populations grecques, israélites, arabes, soumises à la Turquie* »?

La cause de l'Hellénisme micrasiatique est donc une cause entendue. Pas plus les allusions de la *Tribuna* et du

Corriere della Sera, que les accords conclus en 1915 et en 1916 avec la Russie (1) et qui livraient à cette puissance en Asie-Mineure les régions de Skutari, de Nicomédie et de Trébizonde (501.124 Grecs; 1.199.096 Turcs; 134.919 Arméniens) ne peuvent résister devant les engagements assumés en 1916, en 1917 et en 1918 par tous les gouvernements alliés et par les Etats-Unis d'Amérique. Toutes ces Puissances n'ont fait dans leurs diverses et concordantes déclarations que remettre virtuellement en vigueur les promesses que la Triple et ensuite la Quadruple Entente a faites en 1915 à la Grèce. Et ces promesses rétablies seront tenues, comme le peuple grec a su, à son tour, exécuter en 1916, en 1917 et en 1918 la volonté qui n'avait jamais cessé de l'animer, sa volonté de prendre part à la guerre libératrice et d'accomplir ainsi la seule condition à laquelle était subordonnée l'application du droit des peuples à l'Asie-Mineure occidentale.

CHAPITRE III

L'opinion civilisée et la volonté des populations intéressées réclament la libération de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure.

I. — La Turquie et le monde civilisé.

Avant la guerre actuelle, l'opinion occidentale était divisée en ce qui concerne la Turquie. Il existait des esprits trop sages et conservateurs qui n'hésitaient pas à recommander une politique de ménagements envers l'empire ottoman. Ces esprits voyaient dans le Sultan le chef religieux de l'islamisme et craignaient qu'une politique hostile à l'égard de la Turquie ne donnât le signal d'une guerre sainte destinée à produire un déplorable contre-coup dans

(1) V. Seymour Cocks, *The Secret treaties*, p. 19-24 et p. 45.

les possessions africaines de la France et dans les possessions asiatiques de l'Angleterre, de même qu'en Egypte, — où habitent des millions de musulmans.

Plus clairvoyants, d'autres publicistes, et même certains hommes d'Etat, professaient une opinion nettement opposée. Avec l'éminent historien français, M. Edouard Driault (1), ils se rendaient clairement compte que la question d'Orient, dans son histoire millénaire et par conséquent dans sa fatale évolution ultérieure aussi, ne saurait être définie autrement que « par la retraite de l'Islam devant la poussée des puissances chrétiennes ». Ils s'apercevaient que la politique qui consistait à vouloir régénérer la Turquie était une politique vouée à un insuccès total : comme le remarquait dès 1908 l'éminent homme d'Etat italien, M. Luigi Luzzati (2), le seul moyen qui permettrait la résurrection de l'empire ottoman serait de « reconnaître les différences nationales, en les satisfaisant par une décentralisation administrative et par un bon gouvernement qui respecterait toutes les particularités nationales. » Mais, M. Luzzati se hâtait d'ajouter avec scepticisme : « Les Turcs auront-ils cette vertu ? Habitués jusqu'ici à dominer et à se considérer comme des maîtres, pourront-ils respecter au Parlement les minorités, et dans l'administration les méthodes si sûres de gouvernement, telles que les diètes et les cantons qui constitueraient la libre expression des différentes nationalités ? »

A cette question il n'y avait pas d'esprit averti qui ne répondît par un « Impossible! » tout à fait catégorique. Naumann, le fameux publiciste allemand qui connaît bien ses Turcs, avait pour une fois raison quand il écrivait : « Le Turc répugne naturellement à l'idée de toute réforme » (3).

(1) Ed. Driault : *La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris 1914, p. 396.

(2) Dans la *Nuova Anthologia* du 16 décembre 1908.

(3) Naumann : *Asia*, p. 141.

Et un écrivain français en expliquait avec beaucoup de pénétration les raisons : « ... Son fond mystique, remarquait M. Bertrand (1), est très pauvre : son fond métaphysique ne l'est pas moins. Etant ainsi très peu sentimental et très peu intellectuel, il est clair qu'il ne peut éprouver qu'une vive répugnance pour nos littératures et nos philosophies. »

Aussi, l'idée, réalisée en 1856, de permettre à la Turquie de faire partie du concert européen, fut-elle, avant cette date, chaque fois qu'elle fut mise en avant, énergiquement combattue et flétrie par un grand nombre d'hommes distingués. En 1791, Burke disait aux Communes : « Les Turcs méprisent et exécrent tous les princes chrétiens et rêvent de subjuguer et d'exterminer leurs peuples. Qu'est-ce que ces gens, cent fois pires que des sauvages, ont à faire avec les grandes Puissances européennes, si ce n'est pour leur amener la guerre, la destruction ou la peste même? Le ministère et la politique qui donneront à ces gens accès au concert européen mériteront tout le mépris et toutes les malédictions de la postérité. » Et en 1853, au début de la guerre de Crimée, le calme et pondéré d'Aberdeen déclarait à son tour : « Je considère qu'il est peu probable que les Turcs puissent s'améliorer... Je m'appuie sur les nombreuses dépêches de Lord Stratford, sur celles de nos consuls qui décrivent des scènes horribles, citent des quantités d'actes d'oppression et de cruauté. Cela est si vrai que si la guerre continue et que les armées turques soient battues, nous pouvons nous attendre à voir les populations chrétiennes de l'empire se soulever contre leurs oppresseurs ; si cela arrive, nous ne pouvons pas employer la force dans le Levant pour aider les musulmans à les remettre sous le joug. »

Mais en 1856 cette grande erreur qui consistait à placer la Turquie sur le même pied que les Etats civilisés, fut commise. Elle engendra cette seconde erreur qui reçut la

(1) Bertrand, *op. cit.*, p. 396-397, (Paris 1910).

consécration d'un dogme et qui voulait que l'intégrité de l'empire ottoman fût respectée. Et si l'histoire a pris, comme il fallait s'y attendre, sa revanche contre ce principe absurde d'une politique à courtes vues, il s'est trouvé, à partir de 1913 surtout, quand la Turquie d'Europe fut disloquée, des gens pour continuer à demander le respect de ce dogme, applicable désormais aux possessions asiatiques de l'empire ottoman.

II. — L'avenir de l'empire ottoman.

Heureusement, la guerre européenne, la coopération de la Turquie avec l'Allemagne, le loyalisme montré, d'une manière générale, par les musulmans des Indes, de l'Égypte et des possessions africaines de la France, enfin les horribles persécutions commises par les Turcs contre les Hellènes, les Arméniens et les Syriens, montrèrent à tout le monde tout ce qu'il y a d'inhumain dans une politique qui veut sacrifier des populations innocentes à l'autel d'un dogme arbitraire et dépourvu, d'ailleurs, de toute utilité pratique. Depuis 1915, il n'y a pas un homme sensé qui n'ait réclamé qu'un régime de liberté fût enfin accordé aux populations allogènes de l'empire turc. La question de l'Hellénisme micrasiatique était ainsi posée devant l'opinion civilisée. Celle-ci n'a pas manqué de lui souhaiter dans son unanimité un avenir compatible avec son droit et avec l'humanité. C'est ce dont nos lecteurs se rendront compte en lisant ci-après les diverses opinions qui, sous des formes variant à peine, furent émises, à ce sujet, depuis plus de trois ans, et que nous reproduisons textuellement, dans leur ordre chronologique (1) :

(1) Nous nous hâtons de faire remarquer que ce recueil des opinions exprimées au sujet de l'avenir de la Turquie et de l'Hellénisme d'Asie, est loin d'être complet. Le temps matériel nous a malheureusement manqué pour pouvoir réunir tout ce qui a été écrit dans cet ordre d'idées depuis trois ans.

« La Turquie, écrivait en 1915 M. Ernest Denis, professeur à l'Université de Paris (1), s'est suicidée. Paix à ses cendres. Les défenseurs les plus convaincus des Turcs sont bien obligés d'avouer qu'ils n'ont à peu près aucune des qualités indispensables au maintien d'un empire. Patients, indolents et résignés, comme ils ont peu de besoins, ils laissent péricliter les plus solides fortunes; leur fatalisme morne se détourne des soucis terrestres et ils ne se sont jamais préoccupés d'assurer à leurs sujets le minimum d'ordre et de sécurité que réclame même le plus humble des raïas. Comme ils acceptent sans révolte le despotisme le plus absurde, ils jugent naturel, dès qu'ils occupent la plus modeste fonction, de broyer leurs subordonnés sous le même joug qu'ils portaient placidement naguère... Depuis deux ou trois siècles les Turcs ont décidément donné leur mesure; on les tolérait parce qu'on ne savait trop comment les remplacer et que l'on s'effrayait du vide que laisserait sur la carte leur disparition. Les Alliés ont poussé la condescendance vis-à-vis d'eux jusqu'au ridicule; leurs ménagements n'ont pu empêcher l'ouverture d'une succession fort encombrante...

« Reste l'Anatolie proprement dite. Au point de vue géographique elle se divise tout naturellement en deux régions séparées par une ligne qui, du Bosphore vers Haïdar Pacha, rejoint le golfe d'Adalia; à l'ouest une série de vallées profondes et fertiles, arrosées par des fleuves abondants et sillonnées par des lignes ferrées de pénétration. *Il y aurait là le cadre naturel d'un royaume du littoral, dont la capitale serait Constantinople et qui*, bien qu'il renfermât des éléments hétérogènes, *aurait essentiellement le caractère d'un Etat hellénique*; *il... formerait une sorte de secondo-géniture de la royauté grecque*. Sa neutralité serait garantie par l'ensemble des Puissances, et la navigation dans les détroits

(1) E. Denis : *La guerre ; causes immédiates et lointaines*; *l'intoxication d'un peuple*; *le traité*, p. 345-347.

serait soumise aux règles qui ont été établies pour le canal de Suez. »

Un autre écrivain français, celui-ci anonyme, mais non moins averti des questions internationales, proposait, lui aussi, en 1915 (1) : «... *La Grèce recevrait, de plus, tout le versant de l'Asie-Mineure dont les eaux sont tributaires de l'Egée, depuis les Dardanelles jusqu'à Adalia, soit le mutessarifat de Bigha et le vilayet de Smyrne. Ses possessions s'étendraient dans l'intérieur de l'Anatolie, environ jusqu'au 28° de longitude est, englobant ainsi toutes les principales régions historiques de l'ancienne Hellade asiatique.* »

M. André Sardou écrivait également en 1915 (2) : « *La Grèce... pourrait obtenir à son profit les Sporades et Rhodes, et des protectorats sur les villes grecques de la côte de l'Asie-Mineure.* » Un autre écrivain, M. Onésime Reclus (3), préconisait à son tour, toujours en 1915, sans entrer dans des détails, que les Turcs fussent « *chassés de l'Asie-Mineure comme de Constantinople* ».

III. — « Refoulons les Turcs dans leur tanière asiatique » (Lord Cromer).

En même temps, en Angleterre et en Russie l'opinion n'était pas moins catégorique. Dans le *Spectator* (4) lord Cromer demandait « *le refoulement des Turcs dans leur tanière asiatique* ». Et le *Russkoïé Slovo* de Moscou écrivait, le 9 avril 1915 :

« *La nouvelle Grèce doit obtenir le littoral occidental de*

(1) XXX : *La paix que nous devons faire. Le remaniement de l'Europe*, Paris 1915, p. 66.

(2) A. Sardou : *L'indépendance européenne, étude sur les conditions de paix*. Paris 1915. p. 62.

(3) O. Reclus : *L'Allemagne en morçeaux. Paix draconienne.* Paris 1915, p. 62.

(4) Dernière livraison de juillet 1915.

l'Asie-Mineure lequel a un caractère purement hellénique, jusqu'à la chaîne de montagnes à l'intérieur qui la sépare des régions de l'Anatolie habitées par des populations musulmanes. A ce point de vue il ne peut y avoir aucun désaccord entre la Grèce et la Triple-Entente. Une grande Grèce établie sur les deux côtes de la mer Egée serait une barrière excellente contre les desseins ambitieux de l'Allemagne et de l'Autriche pour s'ouvrir un chemin dans l'Archipel hellénique et transformer l'Asie-Mineure en une colonie allemande. La Russie surtout s'intéresse particulièrement d'avoir comme voisine une Puissance ayant envers elle des dispositions amicales et dont les intérêts économiques sont liés si étroitement avec les nôtres. Après la solution définitive de la question d'Orient une Grèce puissante sera une garantie de paix et de tranquillité en Orient. »

M. de Morgan, profond connaisseur des choses turques, écrivait à son tour le 6 décembre 1915 dans l'*Eclair* de Montpellier (1) : « *La seule solution pratique du problème oriental consiste* non pas à chercher un équilibre ethnique que les jalousies locales, les vieilles haines, les différences de mœurs, de parler et de croyances rendront toujours impossible, mais *à donner aux peuples les plus développés, à ceux dont l'esprit offre le plus de garanties pour l'avenir, une suprématie marquée sur les autres éléments...* »

Et quelques mois après, le 6 juillet 1916, ce même publiciste écrivait (2) : « Les Alliés... sont certains de la victoire; *ils savent qu'un jour proche la Turquie sera démembrée, que le Turc criminel, réduit à l'impuissance, expiera ses fautes. Pourquoi ne déclarent-ils pas leurs intentions, quant aux peuples martyrisés? Pourquoi n'affirment-ils pas leur volonté de rendre aux opprimés leur patrie, la sécurité, la liberté?* »

En décembre 1916, au moment où M. Venizelos était en

(1) V. son livre : *Contre les barbares de l'Orient*, Paris-Nancy 1918, p. 11.

(2) *Op. cit.*, p. 193.

train d'organiser à Salonique l'œuvre de la Défense Nationale et où le gouvernement provisoire dont il était le chef n'était pas encore reconnu par les Puissances alliées, un grand nombre de Français éminents ont signé un appel (1) à la clairvoyance et à la sagesse politique de l'Entente demandant la reconnaissance officielle de ce gouvernement. Cet appel était motivé par un certain nombre de considérations, dont l'une était ainsi conçue : « Estimant que... la cause de M. Venizelos mérite le plus grand appui de la part de l'Entente et plus particulièrement de la France, qui a un intérêt capital à ce qu'*il soit créé en Orient un État grec, arraché à toute influence germanique et assez puissant pour pouvoir devenir un élément d'équilibre et de paix et un facteur de civilisation, de progrès et de développement des idéals gréco-latins...* » Cet appel fut signé par Mme Juliette Adam et par MM. Jean Aicard, de l'Académie française, L.-P. Alaux, E. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, A. Aulard, professeur à la Faculté des lettres, F. Cormon, de l'Institut, G. Bauër, D. Bellet, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, Émile Bergerat, H. Berthélémy, professeur à l'Université de Paris, docteur Bertillon, professeur Blanchard, de l'Académie de médecine, J. Bonier, Général Bonnal, professeur Chantemesse, de l'Académie de médecine, Ch. Daniélou, ancien député, A. Delécraze, G. Dupont-Ferrier, G. Duruy, professeur à l'École Polytechnique, Camille Erlanger, Jean Finot, directeur de la *Revue*, Camille Flammarion, Flourens, ancien ministre des affaires étrangères, F. Funck-Brentano, du comité de la Société des Gens de Lettres, H. Galli, député de la Seine, L. Ganne, Paul Gaultier, Al. Georges, Ch. Grandmougin, Yves Guyot, ancien ministre, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, L. Havet, de l'Institut, Gustave Hervé, directeur de la *Victoire*, Paul Janet, professeur à la Sor-

(1) Paru dans *Le Temps* du 10 janvier 1918, et *in extenso* avec toutes les signatures dans le *Droit du Peuple* de Grenoble, du 10 janvier 1918.

bonne, G. Jollivet, Frantz Jourdain, G. Lacour-Gayet, de l'Institut, président de *France-Roumanie*, G. Lagrange, Ed. Laskine, agrégé de l'Université, Pierre Lafitte, F. Laur, ancien député, J.-P. Laurens, de l'Institut, Lucien Leduc, avocat à la Cour d'appel de Paris, Camille Le Senne, A. Lichtenberger, Stephen Liégeard, dernier député français de Thionville, P.-H. Loyson, Jules Martha, professeur à la Faculté des Lettres, Lucien Millevoye, député de Paris, H. de Nousanne, Péladan, Edmond Perrier, de l'Institut et de l'Académie de Médecine, C. Pfister, professeur à la Sorbonne, Jean Psichari, directeur de l'École des Hautes-Études, René Puaux, Alfred Rébelliau, de l'Institut, Joseph Reinach, Salomon Reinach, de l'Institut, J. Rocafort, Edgar Roels, J. Rouget, Édouard Schuré, Gabriel Séailles, Jérôme et Jean Tharaud, Comte H. de Villers, Henri Welschinger, de l'Institut, et Pierre Wolff.

IV. — La fin d'un Empire.

En 1917, M. Bareilles écrivait dans son remarquable ouvrage sur *Les Turcs* (1) : « *La Turquie, fléau de l'Asie, doit disparaître en tant qu'État... Le jour où cette œuvre d'assainissement s'accomplira*, Arméniens, Syriens, Chaldéens, *Grecs... regagneront leur patrie. Leur esprit national persiste intact et n'a pas été affaibli par six siècles d'oppression. Je suis convaincu que leurs vigoureuses aptitudes au travail, jointes à la foi qu'ils gardent dans la restauration de leurs foyers, seront les agents les plus puissants pour rendre à l'Asie-Mineure son ancienne prospérité. Las des misères d'une situation sans issue, les Turcs eux-mêmes s'accommoderont aisément d'un régime fondé sur la justice et la modération. Ils ne seront l'objet d'aucunes représailles et nul ne songera, j'espère, à leur retourner les exécrables violences dont ils se sont rendus coupables... En terminant ce dernier chapitre, je forme le vœu*

(1) *Op. cit.*, 305-306.

que la victoire, renouant la chaine des temps, voie refleurir... la Cilicie, l'Ionie, la Bithynie, la Phrygie, la Galatie, la mystique Cappadoce, provinces aux noms pleins d'harmonie, d'une douceur virgilienne... »

Le remaniement de l'Orient s'impose. C'est ce qu'a marqué fortement dans sa belle préface à la nouvelle édition de son *Enigme allemande*, M. G. Bourdon (1): « *Toute paix*, y écrit-il, *qui ne serait qu'occidentale et ne referait pas du même coup la carte d'Orient serait une paix allemande, matrice de guerre future.* » C'est ce qu'a déclaré avec une netteté admirable M. Henderson, chef du Labour Party, en disant au correspondant de la *Tribune* de New-York (2) : « *Notre population ouvrière est décidée à ce que désormais aucune nation chrétienne ne reste sous le joug du Turc.* » C'est ce qu'a souligné M. Gaston Valran, en écrivant dans le *Sémaphore* de Marseille (3) : «... *Toute la terre de type grec et de langue grecque, voilà la patrie, voilà la vérité hellénique, voilà l'objet de ses efforts, vers la liberté intégrale dans la Méditerrannée orientale, et demander le triomphe de cette vérité c'est justice.* Dès lors, *le panhellénisme apparaît comme la barrière au pangermanisme menaçant pour l'Asie*, c'est-à-dire pour les intérêts de l'Entente en Syrie, en Arménie, aux Indes, et dans les Nouvelles-Echelles possibles. *Par la Grèce seule peut se résoudre le problème de l'équilibre européen en Méditerranée, condition primordiale de la paix sur les routes de la mer.* »

Analysant le problème turc avec pénétration et avec clairvoyance, M. René Cayral écrivait, de son côté, le 29 juillet 1917 (4) : « Cette guerre, qui a bouleversé tant de conceptions en apparence immuables, a réveillé l'Orient trop longtemps immobilisé sous la botte turque. *Le sang*

(1) Paris 1918, p. XLIX.

(2) V. *The New-Europe* (de Londres) du 18 janvier 1917.

(3) 9 février 1917.

(4) V. *Le Temps* à cette date.

d'un million d'hommes massacrés est un puissant ferment et la terre qui l'a reçu est une terre mûre pour les révolutions. Bien avant cette guerre, le statu quo *turc était déjà irrémédiablement condamné, Les nationalités asservies couvaient la révolte en leur âme...*

« Le régime turc condamné, que faire de la Turquie ?... Sur la cendre éteinte des civilisations antiques, *il y a là, sur ces vieilles terres, une humanité nouvelle, qui s'accroche à la vie, qui a des besoins, des aspirations et naturellement encore des misères.* Qu'en faire ?

« Ce n'est pas l'Afrique, ce n'est pas l'Europe, ce n'est la terre sans maître, ce n'est pas la société organisée en plein épanouissement. Qu'en faire ?

« *Que faire de l'irrédentisme grec en Anatolie*, de l'irrédentisme arabe dont on venait de créer le foyer incandescent en Arabie ? Et comment museler la Syrie et la Mésopotamie ? Quelle politique appliquer ? L'assimilation ? Mais elle est impossible *quand il s'agit des races sémites et aryennes que des siècles entiers ont trouvées toujours semblables à elles-mêmes, avec une langue intacte et des traditions vivaces. La politique de collaboration n'est possible qu'avec l'indépendance. On se convaincra de cette vérité quand on se rendra compte de la fierté indomptable et des susceptibilités de ceux qui se souviennent encore qu'ils ont été les premiers artisans de la civilisation et que c'est dans leur milieu qu'ont pris naissance les trois grandes religions qui se partagent le monde...*

« *...C'est la meilleure garantie de l'avenir. C'est sur la grande route ensoleillée de l'Orient que la guerre effroyable que nous vivons est née. C'est de là que viendra le danger, tant que ces antiques voies seront battues par la cavalerie impérialiste. La paix n'est possible que par le respect du droit et le droit existe en Asie comme en Europe.* »

V. — La Turquie et le droit des peuples.

C'est aussi l'opinion des socialistes de tous les pays. Trotzky, le célèbre chef des bolcheviks, « répondant à la question si le principe « pas d'annexions » pouvait être appliqué rigoureusement à la Turquie, qui a toujours mal gouverné les races étrangères, a fait des objections concernant les annexions dans ce pays par les Puissances étrangères ; mais il a admis toutefois *le droit de la Grèce de revendiquer comme étant de même sang qu'elle la population de la côte asiatique* » (1).

Moins précis, le mémorandum de la conférence socialiste interalliée de Londres du 23 février 1918 (2) n'en condamne pas moins le retour, sous la domination systématiquement cruelle du gouvernement turc *de tout peuple antérieurement assujetti à ce gouvernement*. Et les socialistes des nationalités irrédimées, réunis à Londres sous la présidence de M. Albert Thomas (3), décidèrent, à leur tour, le 26 février 1918, que « *le droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes devra, lors du traité de paix être la règle fondamentale* de toutes les restitutions et réparations ainsi que *de tous les remaniements territoriaux que nécessite l'état de l'Europe* » ; que « *le prolétariat socialiste ne saurait tenir compte des considérations par lesquelles on tente de défendre l'existence de certains empires..., existence incompatible avec la réalisation dans leurs frontières du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes* » ; que « *la paix ne sera garantie en Europe que lorsque aucune nation ne sera plus esclave* » ; que pourtant « ces consultations (nationales) ne

(1) Interview accordée au correspondant du *Times* à Pétrograd et reproduite par le *Temps* du 9 décembre 1917.

(2) V. *Le Temps* du 25 février 1918.

(3) Comp. Albert Thomas : *Le parti sociatiste et la politique nationale* discours prononcé le 12 août 1917), 1917, p. 39-40.

sauraient être conçues sur un mode uniforme ; et qu'il devrait être tenu compte *des actes évidents par lesquels ces populations auront manifesté leurs espérances et leurs aspirations* », car « *la suppression par la violence d'une partie de la population*, comme cela s'est produit en Arménie *et ailleurs... démontre l'inanité d'un pur référendum arithmétique.* »

Le droit des nationalités soumises à la Turquie doit être reconnu et leur libération est nécessaire pour la Turquie elle-même. C'est la conclusion à laquelle, après un examen des plus objectifs, arrive aussi M. Mandelstamm, l'auteur d'un livre très documenté intitulé *Le sort de l'empire ottoman* (1). « En attendant que le peuple turc, écrit M. Mandelstamm, se forge une âme neuve, le droit humain s'oppose absolument à ce qu'il fasse de nouvelles expériences sur les âmes d'autres nations. *La régénération turque n'exige nullement le maintien de la tutelle de l'empire ottoman sur les Arméniens, les Grecs et les Arabes... Les Turcs ont trop longtemps vécu en bourreaux et en parasites. Qu'ils aillent donc dans l'Asie purement turque*, qu'ils tâchent d'y créer un Etat turc franchement libéral et dans ce nouveau milieu ils trouveront tôt ou tard le chemin de l'humanité... *La Turquie ayant violé les droits de l'homme et de la nation à l'égard de tous les peuples non turcs soumis à sa domination, doit être déclarée, par la communauté internationale, déchue de tout droit à leur tutelle. L'empire ottoman* qui se maintient par la seule force des Turco-Allemands, *doit disparaître et les différentes nations qui le composent, la nation turque comprise, doivent recevoir des organisations autonomes réglées sur le but commun de l'humanité.* »

C'est la pensée même de M. Taft, ancien président des Etats-Unis, et de M. Bompard, ambassadeur de France. Le premier s'écriait récemment (2) : « *L'empire ottoman n'est pas*

(1) Lausanne-Paris, 1917, p. 580, 586.

(2) Cité par le *Messager d'Athènes* du 5 avril 1918.

seulement condamné : il est mort! » Quant à M. Bompard, après avoir fait dans une brillante conférence le procès de la Jeune-Turquie, il concluait par cette phrase éloquente (1): « *Il y a encore des Turcs, mais il n'y a plus de Turquie!* »

Et le prédécesseur de M. Taft à la présidence des Etats-Unis, M. Roosevelt, précisait cette pensée si radicale et si juste, en disant dans le discours qu'il prononça le 6 septembre dernier à City Hall, à l'occasion de l'anniversaire de La Fayette : « *L'empire de Turquie doit être démembré; toutes les populations assujetties libérées.* » Donc les populations grecques aussi; c'est à ce souhait que répond la prévision d'un des collaborateurs du *Morning Post* qui, quelques jours avant la capitulation de la Turquie, écrivait : « *La Grèce recevra probablement une extension en Asie-Mineure dans les régions où la population grecque est importante* » (2).

Le 30 octobre la Turquie capitulait. Pourquoi? A cause de la défaite et de l'élimination de la Bulgarie dont la mise hors de combat est due principalement à la participation aux opérations macédoniennes de dix divisions grecques; et à cause de plusieurs autres facteurs, parmi lesquels il faut compter, comme le rappelait très justement le *Temps* du du 1er novembre, la marine grecque. Aussi n'est-il que très naturel que le rédacteur de cet article du grand quotidien français ait cru devoir aussitôt rappeler que « *l'Hellénisme a des revendications séculaires à faire valoir contre l'empire ottoman.* »

C'est à ces revendications que sans nul doute faisait également allusion l'éminent ami de la Grèce, M. Auguste Gauvain, quant il écrivait le lendemain dans le *Journal des Débats* : « *Les peuples assujettis, qui ont une histoire et une personnalité propres, qui ont subi une longue domination fondée sur l'arbitraire et le massacre, devront être libérés et*

(1) Cité par le *Messager d'Athènes* du 20 avril 1918.

(2) *Morning Post* du 15 octobre 1918.

constitués en Etats distincts sous un contrôle amical, qui leur permettra de se constituer et de s'organiser... *Il serait criminel de replacer sous son joug (du peuple turc) des populations quelconques non-turques.* » (1)

Et M. Gauvain est encore plus catégorique, le 15 novembre, quand il écrit (2) :

« *Il nous est interdit de sanctionner indirectement les nouvelles statistiques d'Asie-Mineure résultant de l'extermination d'une partie de la population chrétienne.* Dans le règlement des affaires d'Asie, les diplomates concilieront sans trop de peine *le devoir de rendre la liberté aux populations chrétiennes assujetties et la justice envers les Turcs.* Ils s'arrangeront de manière à constituer *une Turquie réduite où les Turcs vivront entre eux. Le reste de l'empire ottoman sera restitué à ses propriétaires* ou placé sous le contrôle provisoire des puissances occidentales suivant que le permettra l'état du pays mal connu aujourd'hui. »

Et le professeur américain Butler n'est pas moins affirmatif, quand il déclare (3) : « L'empire turc est une épave parmi les nations. Il flotte sur cet océan moderne sans boussole et sans maître, vivant de ce qu'il peut voler. Les populations turques qui sont pratiquement peu nombreuses doivent avoir et auront la même chance exactement de se transformer en êtres humains, que nous demandons pour les autres, mais elles devront aussi retourner dans les territoires habités par des Turcs... C'est ce que nous désirons porter avec clarté et avec énergie à l'attention du peuple américain... Nous demandons à l'opinion publique américaine qu'au cours du règlement des grands résultats libérateurs auxquels cette guerre aura

(1) *Journal des Débats* du 2 novembre 1918.

(2) Toujours dans le *Journal des Débats*.

(3) Le 26 octobre dernier au meeting tenu par les Grecs irrédimés au Carnegie Hall de New-York (V. *The Liberal* de New-York, du 2 novembre 1918.)

donné naissance, aucun Grec ne reste dans la servitude. »

Et l'important périodique de Londres *The New-Europe* est encore plus précis dans son plaidoyer en faveur de l'Hellénisme micrasiatique! « ...Dans tout l'empire ottoman, écrit-il (1), il y a deux millions et demi de ces Grecs (commerçants, agriculteurs, etc.), ayant, derrière eux, la force de la tradition et l'histoire, et, devant eux, l'avenir que méritent des communautés développées au point de vue du nombre, au point de vue du travail et au point de vue de leur conscience nationale. *Le bon sens même nous oblige de leur donner toute la possibilité de développer leurs puissantes capacités de se gouverner eux-mêmes, librement unis avec leurs compatriotes d'outre-mer.*

« *Le sandjak de Smyrne, avec ses 449.000 Grecs contre 219.000 Turcs, deviendrait le centre d'une large étendue territoriale placée sous le contrôle du gouvernement grec.* Dans quelle mesure ce territoire s'étendrait vers le nord, le sud et l'est, — cela dépend de nombreuses considérations, notamment de la politique qui sera adoptée pour ce qui est de la Thrace, de Constantinople et des Dardanelles; *le territoire devra en tout cas englober le district d'Aïvali (du vilayet de Brousse) et l'ensemble des vallées arrosées par l'Hermos et le Mæandre, jusqu'à Philadelphie et Laodicée, dans la direction est.* Si ce territoire, confiné à ces limites seulement, devra être assigné aux Grecs de Turquie, *il atteindrait la mer de Marmara près de l'ancienne Cyzique, et, au sud, la côte de Makri, à l'est de Rhodes.* Nous pouvons être certains que Venizelos maintiendrait sa politique, proclamée à plusieurs reprises, et serait disposé à indemniser les Turcs qui voudraient suivre leur drapeau plus loin, dans la direction de l'est.

« Il est à remarquer que ce territoire est considérablement moins large que celui offert à Venizelos au printemps 1915,

(1) Editorial du 21 novembre 1918, publié en brochure par la rédaction même du *New-Europe*.

qui s'étendait de l'Olympe mysique au sud de Brousse, suivant une courbe convexe, à travers le mont Sultan jusqu'au côté occidental du golfe d'Adalia. *La suggestion que nous formulons maintenant est modérée et ne se heurte pas à d'autres prétentions raisonnables. Elle est basée sur le principe des nationalités et assurerait la prospérité et la bonne administration d'une des plus célèbres et plus fertiles régions du monde.* »

VI. — Les sentiments des Grecs de l'Asie-Mineure.

Mais ce long exposé des opinions exprimées depuis près de quatre ans au sujet de l'avenir de la Turquie et de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure, ne serait pas complet si nous ne montrions pas que ces opinions répondent complètement à la volonté nettement manifestée des populations intéressées et si, pour terminer ce chapitre, nous n'établissions pas que cette opinion unanime est aussi celle de nombreux Italiens et ne rencontre des objections que dans certains milieux totalement négligeables.

On comprend facilement qu'il était tout à fait impossible aux populations grecques restées dans l'empire ottoman de manifester depuis quatre ans leurs aspirations nationales. Massacrées ou déportées, tyrannisées toujours et persécutées, ces populations n'osaient même pas proclamer leur droit de vivre; on peut donc juger à combien plus forte raison il leur était interdit de faire valoir leur droit de vivre dans le sein de la mère-patrie. Mais cela ne les a pas empêchées de manifester indirectement leurs sentiments de solidarité hellénique, dont nous avons montré plus haut l'intensité (1), reconnue par nos ennemis eux-mêmes. Quand, en avril 1914, M. von Jagow, secrétaire d'Etat à la Wilhelmstrasse voulut justifier en quelque sorte les persécutions anti-grecques qui avaient déjà commencé à cette

(1) V. p. 67-74, 87-94, etc.

époque en Turquie, il crut pouvoir les expliquer (1) en disant, — son aveu est précieux, — qu' « en Turquie tout Hellène est un champion du panhellénisme ». Lorsque, plus tard, la Turquie est entrée en guerre, les journaux grecs de l'empire disparurent l'un après l'autre, ce qui ne serait jamais arrivé s'ils n'avaient pas été favorables à la cause de l'Entente qu'ils n'ont jamais séparée de celle de l'Hellénisme (2). Quand, en 1917, les habitants d'Aïvali, — tous Grecs, — furent déportés en masse dans l'intérieur de l'Anatolie, ce fut, d'après le général Liman von Sanders, parce qu'ils s'étaient livrés à l'espionnage au profit des Alliés (3). Quand, au début de 1918, l'ex-roi Constantin poussa sa haine contre la Grèce jusqu'à envoyer en Turquie dix officiers, parmi ceux internés à Goerlitz, pour recruter les Grecs de l'empire ottoman, les organiser et les envoyer se battre contre les troupes gréco-alliées de Macédoine, il reçut cette fière réponse du *Centre National grec* de Constantinople, interprète des sentiments de tout l'Hellénisme de Turquie : « Les éléments grecs aptes à combattre ont été depuis longtemps anéantis, grâce à la tolérance et à la complicité de ceux qui demandent aujourd'hui leur sang pour une guerre fratricide : et si même il restait encore des jeunes Grecs en Turquie, ils ont heureusement assez de patriotisme et assez de conscience humaine pour préférer subir la pire des morts plutôt que de se battre contre leurs frères libres » (4).

D'ailleurs, un grand nombre de Grecs esclaves, de l'Asie-Mineure surtout, avaient dû quitter leurs foyers, comme

(1) Rapport de M. J. Dragoumis, chargé d'affaires de Grèce à Berlin, n° 643, 7 avril 1914. Archives n° 10.097. (V. *Les Persécutions anti-helléniques en Turquie*, publication déjà citée, p. 7.)

(2) V. pour les journaux grecs de Constantinople, le *Paris-Midi* du 29 février 1916.

(3) Dépêche de M. Kalergi, ministre de Grèce à Constantinople, du 28 mars 1917, Archives n° 2338, V. *Les Persécutions*, etc., *op. cit.*, p. 11.

(4) V. les *Etudes franco-grecques* (avril 1918, p. 61).

nous l'avons rappelé dans un des précédents chapitres (1) et s'étaient réfugiés, de 1914 à 1917, en Grèce même. Or, quelle fut leur attitude? Aussitôt le mouvement national organisé à Salonique, ils furent les premiers à s'enrôler comme volontaires dans l'armée de la Défense Nationale. A bord du premier paquebot transportant d'Athènes des volontaires, il n'y avait que 395 Grecs d'Asie et de Thrace, et la première compagnie hellénique formée sur le front était composée de 300 soldats, tous parmi les originaires de la Thrace et de l'Asie-Mineure, qui, au nombre de 1011, constituèrent aussi la totalité du premier bataillon grec, commandé par le capitaine Grigoriadis.

Le souvenir que ces hommes ont laissé à un de leurs chefs, le capitaine Boulanger, de l'armée française, fut si vif, qu'il n'hésita pas à l'évoquer récemment en écrivant d'eux (2) : « Chaque fois que je leur parlais de leur patrie particulière, j'avais la joie d'entendre les noms charmants de Smyrne et de toutes les villes de la côte asiatique, où l'Hellénisme affirme son indomptable vitalité et ses droits imprescriptibles sur des territoires qui furent grecs et qui, nécessairement, deviendront grecs de nouveau. »

Et un autre Français, témoin lui aussi de leur belle conduite et qui célébra l'héroïsme de ce qu'on appelait alors l'armée « venizeliste » de Macédoine, fut frappé par le grand nombre de volontaires représentant l'Hellénisme micrasiatique : « Beaucoup de soldats en tranchée écrit-il (3), sont des réfugiés grecs d'Asie-Mineure, reconnaissants à Venizelos de ce qu'il a fait pour les libérer du joug turc et furieux contre Constantin dont la politique germanophile a déçu leurs espoirs. »

Mais ces volontaires hellènes d'Asie eussent été bien plus

(1) V. p. 141.

(2) Dans l'*Eleftheros Typos* d'Athènes du 14/27 septembre 1918.

(3) R. Vaucher : *Constantin détrôné, Les Evénements d'Athènes*, Paris, 1918, p. 30.

nombreux dès les premiers jours du mouvement national, si, comme on se le rappelle, Constantin n'avait pu compter à cette époque sur la mansuétude et même sur les ménagements des gouvernements de l'Entente. Des milliers de Grecs de l'Asie-Mineure avaient en effet été installés tant bien que mal par le gouvernement royaliste en Vieille-Grèce. Ils s'y étaient érigés en champions courageux de la guerre contre la Turquie et de la politique panhellénique. Mais ils ne pouvaient pas, tous, rejoindre l'armée de Salonique. Toutefois, s'il fallait donner la preuve des sentiments qui les animaient nous n'aurions qu'à rappeler qu'ils furent parmi les premières victimes du massacre des Grecs organisé le 2 décembre 1916 et les jours suivants à Athènes par le roi Constantin. Pénétré par la plus profonde douleur patriotique, nous remarquions quelques mois après dans la *Revue des Deux Mondes* (1) : « De nombreux citoyens, dont le nombre exact aussi bien que les noms demeurent inconnus, *mais dont la plupart étaient des réfugiés de l'Asie-Mineure*, ont été arrêtés et fusillés dans les journées des 2, 3, 4, 5 et 6 décembre dans une vallée des environs d'Athènes, exactement près de l'hôpital des tuberculeux. »

VII. — La volonté des Grecs de l'Asie-Mineure.

Les Grecs ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Le mouvement national, auquel avait adhéré « tout l'Hellénisme irrédimé de la Turquie (2) » triomphait bientôt d'un souverain traître à la nation et à son devoir. Les Grecs asservis, dont les représentants réunis le 8 janvier 1917 en un Congrès à Paris, avaient proclamé la déchéance de ce prince, les malheureux transfuges de Turquie qui s'étaient, séparément aussi, groupés à Salonique en un « Congrès

(1) Du 1er mars 1917, p. 125.

(2) V. *Excelsior* du 3 janvier 1917, *Journal des Débats* du 4 janvier 1917, etc.

des réfugiés grecs » et qui, dans un émouvant appel (1) adressé à ceux qui avaient trouvé asile en France et en Angleterre (2), avaient proclamé en décembre 1916 que « le chemin des grands rêves nationaux s'ouvrait de nouveau devant eux » et qu'ils aspiraient ardemment « à l'affranchissement de leurs autres frères restés en servitude et à leur retour dans leur pays en maîtres et non plus en esclaves », — tout cet Hellénisme saignant et martyr, tyrannisé et persécuté par les Germano-Turcs de Constantinople et par les Allemands d'Athènes, salua avec un soulagement inouï et une joie débordante le retour de M. Venizelos dans la capitale de la Grèce libre et l'intervention de l'Hellade aux côtés des Alliés.

Depuis ce jour une aube nouvelle se levait devant lui! Ceux de ses enfants qui s'étaient soustraits aux griffes de la Turquie pouvaient enfin se battre librement contre l'ennemi héréditaire et manifester solennellement et catégoriquement leur volonté nationale. Avec les Grecs, réfugiés de Thrace, ils apportèrent à l'armée hellénique un appoint de 58.850 hommes et de 470 officiers de réserve. Et, d'autre part, dès le mois de septembre 1917, l'*Œuvre* de Paris (3) annonçait que les Hellènes « des côtes méridionales de la mer Noire (et notamment de la province de Trébizonde), où la proportion de la population grecque est importante et où l'on peut compter que les Grecs sont au nombre d'un demi-million, sont décidés à revendiquer leurs droits sur ce pays et à réclamer la création d'une république démocratique indépendante ». Et, en effet, leurs délégués, représentant les Grecs du Pont résidant en Angleterre, en France, en Suisse, en Amérique, dans la Grèce

(1) V. le texte de cet appel dans le *Temps* du 28 décembre 1916.

(2) Ici aussi ces réfugiés se rendaient utiles à la cause commune. Ils travaillaient dans les usines de guerre et contribuaient ainsi à la préparation de la victoire générale.

(3) Du 11 septembre 1917.

libre et au Caucase, se sont réunis à Marseille en un Congrès, qui s'est adressé aux gouvernements alliés demandant l'établissement partiel de l'empire de Trébizonde, constitué il y a sept cents ans par les Comnènes; ce nouvel Etat serait soumis désormais à un régime démocratique.

Parallèlement tous les Grecs exilés de Turquie et de Bulgarie, parmi lesquels ceux de l'Asie-Mineure sont les plus nombreux, ont formé à Athènes un *Comité central des Hellènes irrédimés*, qui réclama immédiatement la libération de tout l'Hellénisme encore subjugué. Présidé par le micrasiate M. Margaritis Evanghélidis, professeur à l'Université d'Athènes, ce Comité ne tarda pas à grouper autour de lui toutes les ligues et associations des Grecs de l'Asie-Mineure et de Thrace expatriés ou réfugiés hors de leur pays, et à constituer un organisme imposant et parfaitement qualifié pour interpréter la volonté de tous les Hellènes qui attendent de cette guerre leur affranchissement.

Le 27 octobre à Athènes, — au nom de tous les réfugiés installés en Grèce — le 27 octobre également au Caire, — au nom de tous les micrasiates Grecs résidant en Egypte, — le même jour à New-York, — au nom de tous ceux qui s'en sont allés en Amérique — quelques jours plus tard à Paris, — au nom des réfugiés venus dans cette ville, — et aussi à Manchester, en Suisse, à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, à Saint-Étienne, bref, partout où, hors de la Turquie, l'Hellénisme de l'Asie-Mineure a vu ses enfants s'exiler, le même vœu, la même aspiration, la même volonté fut catégoriquement émise. Et l'on peut s'en rendre compte en lisant, au hasard, une des résolutions adoptées par eux : c'est la résolution des Micrasiates d'Egypte et elle est conçue dans les termes énergiques suivants :

« Considérant que la guerre actuelle a pour but le triomphe de la justice et du droit des peuples de se gouverner conformément à leurs aspirations nationales, que l'Hellénisme de l'Asie-Mineure n'a jamais perdu l'espoir de

sa libération, malgré les massacres et les persécutions qu'il n'a cessé de subir durant des siècles;

« Ils proclament que deux millions de Grecs irrédimés en Asie-Mineure font partie intégrante de l'Hellénisme;

« Que pour reprendre sa place parmi les peuples civilisés, cette population doit s'unir intimement à la nation à laquelle elle appartient et que son ardent désir est la reconnaissance de ses droits nationaux;

« Convaincu, d'autre part, qu'au moment où la liberté sourit à tous les peuples qui n'ont pas encore réalisé leur union nationale, les Hellènes, qui forment de grandes masses en Asie-Mineure — de la mer Noire au golfe Issicos — ne doivent pas être abandonnés au joug turc;

« Le meeting décide de faire appel aux Puissances de l'Entente et aux Etats-Unis afin qu'elles accueillent favorablement les justes réclamations de l'Hellénisme de l'Asie-Mineure et prennent en main leur réalisation. »

Et, le 17 novembre dernier, les représentants que tous les Grecs irrédimés se trouvant hors de Turquie et de Bulgarie avaient élus et délégués, se sont réunis à Paris, dans la salle des Horticulteurs de France; ils ont formé un *Conseil National* et lui ont donné le mandat impératif de poursuivre auprès des gouvernements démocratiques de France, d'Angleterre, des États-Unis et d'Italie, aussi bien que devant le congrès de la paix, la délivrance de la race helléne encore sous le joug et son union à la mère-patrie (1).

La signature de l'armistice turc a, enfin, permis aux populations grecques restées en Turquie, d'exprimer, elles-mêmes, leurs opinions. Bien avant l'arrivée des flottes

(1) V. le *Temps* du 21 novembre 1918. Quelques jours après sa constitution, le *Conseil National* déclarait publiquement que les « populations de race hellénique de... l'Asie-Mineure maritime repoussent d'avance avec la dernière énergie toute solution qui ne tiendrait pas compte de leur droit de disposer d'elles-mêmes... » (V. le *Temps* du 6 décembre 1918).

alliées à Constantinople, les députés grecs n'ont pas craint de flétrir les crimes turcs dans une motion déposée au Parlement ottoman et à réclamer, au risque de leur vie, la punition des coupables. Et l'annonce de l'arrivée des escadres alliées à Constantinople et à Smyrne provoqua, parmi les Grecs, un enthousiasme indicible. A Smyrne, notamment, toute la ville fut pavoisée aux couleurs bleues et blanches ; un meeting de 50.000 personnes parcourut les rues demandant l'union avec la Grèce. Et le journal turc *Yeni Gen* dut lui-même avouer que, dans ses trois quarts, la population de Smyrne est grecque et que la ville se trouva brusquement inondée de drapeaux helléniques. Voici la volonté de l'Hellénisme micrasiatique (1).

VIII. — Construire un avenir meilleur et non s'attacher a un passé périmé.

Est-il besoin d'ajouter que l'opinion unanime de la Grèce libre est animée de la même volonté ? Il serait trop long de reproduire tous les articles que les journaux d'Athènes et de la province grecque ont publiés pour manifester cette volonté générale. Cependant, parmi toutes les manifestations de l'opinion du royaume hellénique il y en a une qui mérite une mention tout à fait particulière, à cause de la personnalité dont elle émane. Nous voulons parler de la déclaration suivante qu'en octobre dernier M. Politis, ministre des affaires étrangères, de Grèce, fit à un journal français d'Athènes (2).

« Nous aurions certes une grande déception si le congrès de paix ne venait pas sanctionner notre idéal, *si des portions importantes de l'Hellade se trouvant actuellement sous le joug étranger n'étaient pas libérées*. La Grèce à sa naissance

(1) V. le *Bulletin Hellénique*, de Paris, du 5 décembre 1918. Pour Constantinople, v. le *Temps* du 24 et du 26 novembre 1918.

(2) Aux *Annales franco-helléniques* (n° du 16/29 septembre 1918).

fut grevée de lourdes hypothèques : je veux entendre par là toutes les questions que la diplomatie européenne ne voulut pas trancher et dont la solution, *imposée par le souci de notre honneur national et par le souci des responsabilités envers nos frères opprimés*, domina pour ainsi dire notre vie nationale. *C'est donc la radiation de ces hypothèques que nous demanderons au congrès de la paix afin que* l'Epire, la Macédoine, la Thrace, les îles et *les pays d'influence grecque de l'Asie-Mineure puissent se développer librement en pleine communion de pensée avec la mère-patrie et dans cette unité de régime politique vers laquelle tendent depuis tant de siècles les efforts des Grecs irrédimés* (1). »

C'est exactement la solution que l'unanimité des gouvernements démocratiques et de l'opinion civilisée n'a jamais cessé, comme nous l'avons vu, depuis plus de quatre ans de préconiser ou de réclamer. C'est la solution démandée par l'Hellénisme irrédimé lui-même. C'est enfin la solution à laquelle, nous en sommes certain, tout le monde se ralliera bientôt.

A cette solution seuls quelques chauvinistes italiens, quelques rarissimes et étranges amis de l'inexistante civilisation turque et quelques groupes financiers isolés, intéressés au maintien intégral d'une Turquie corrompue, — proie facile offerte à leurs convoitises, — pourront peut-être essayer de s'opposer.

Mais aux derniers chauvins que l'Italie, — ce pays éminemment démocratique, — a encore la malchance de compter, nous objecterons qu'ils ne représentent qu'une infime minorité, bien plus bruyante qu'importante (2). Nous leur rappellerons les éloquentes paroles qu'un de leurs plus

(1) Cf. le discours que M. Répoulis, vice-président du Conseil grec, prononça le 27 octobre dernier, devant une délégation de Grecs irrédimés. (V. les journaux athéniens du lendemain.)

(2) Leur idéologie politique, réactionnaire et dominatrice, a été analysée par M. Louis Bertrand dans l'*Echo de Paris*, du 12 mai 1917.

sincères amis, M. Denys Cochin, leur adressait dès 1912 (1) : « L'Italie moderne, c'est la plus illustre manifestation du principe des nationalités : c'est ce principe même vivant et agissant. Le renier serait pour l'Italie se renier elle-même et s'infliger un démenti. » Nous leur rappellerons aussi ce qu'un des grands journaux italiens écrivait dernièrement, quand il reconnaissait que « l'Asie-Mineure est un foyer d'Hellénisme irrédimé »; qu' « elle est tout autant grecque qu'Athènes et Constantinople »; que « l'Italie ne doit pas s'opposer aux revendications grecques sur Smyrne »; et qu'au contraire elle doit « soutenir sur toute la ligne les revendications helléniques » (2). Nous leur rappellerons encore que, nationalistes eux-mêmes, ils devraient comprendre mieux que personne, le sentiment national qui unit moralement et qui unira politiquement aussi l'Hellénisme asiatique à l'Hellénisme balkanique. Nous leur rappellerons enfin ce proverbe italien qui est si vrai et si juste : « Celui qui a peu y tient beaucoup! »

Les dilettantes et les esthètes qui s'attachent encore au souvenir de la Turquie agonisante sont beaucoup moins nombreux et plus négligeables (3). A ces amants attardés d'un monde défunt, qui n'ont d'ailleurs aucune influence politique, nous nous bornerons à rappeler tout simplement que nous vivons au xxe siècle et que, d'après l'intéressant témoignage d'un Grec qui a pu, en été dernier se rendre secrètement en Asie-Mineure *les Turcs eux-mêmes « souhaitaient l'apparition des Alliés et de l'armée grecque, n'atten-*

(1) V. l'*Echo de Paris* du 15 juin 1912.

(2) C'est le *Corriere d'Italia* qui a écrit ces sages paroles dans une suite d'articles, reproduits notamment dans la *Patris* (d'Athènes) du 2 juillet 1918 et dans l'*Hestia* (d'Athènes) du 24, du 26 août 1918 et des jours suivants.

(3) Nous ne connaissons que M. Pierre Loti, dont une étrange et outrageante plaidoirie en faveur des Turcs a paru le 1er novembre 1918 dans l'*Echo de Paris*. V. notre réponse dans les *Etudes franco-grecques* (nov. 1918, p. 479 et suiv.).

dant que d'eux leur libération » (1). Comme l'écrivait si justement le 15 novembre dernier M. Auguste Gauvain dans le *Journal des Débats* « le monde n'a pas été créé pour les aquafortistes et les romanciers ; il doit vivre autrement que dans l'incurie et le sang... » Et il n'y a pas que les Grecs, les Arméniens, les Israélites, les Syriens et les Arabes qui veulent vivre dans une atmosphère nouvelle. Il y a aussi les Turcs.. Car, ces derniers ne veulent pas non plus être volés par leurs gouvernants comme ils le furent et comme certains groupes financiers voudraient peut-être qu'ils le fussent encore.

M. Bareilles prévoyait dès l'année dernière que ce « lot de financiers, soucieux d'exploiter le précieux filon » que représente « la boulimie turque » est pour la Turquie un appui qu'elle aura « jusqu'au dernier moment. » (2). Mais pas plus cet appui, que « l'amitié romantique de quelques rêveurs assoiffés de pittoresque », — c'est encore une des heureuses formules de M. Bareilles, — pas plus ces turcophiles isolés que les derniers représentants de l'antique impérialisme romain, ne sauront faire remonter le courant démocratique et libéral qui a déjà submergé tout l'univers et qui, ayant sa source dans l'Ionie et l'Attique des anciens temps, trouve aussi dans la mer Egée une de ses nombreuses embouchures et réunira bientôt Smyrne à Athènes, l'Hellénisme de l'Asie-Mineure à celui d'Europe.

Cette réunion, l'opinion universelle la demande. Les dirigeants des peuples démocratiques la veulent. Les populations intéressées la réclament. L'histoire et le droit la justifient. Demain. le monde entier l'acclamera.

(1) V. l'*Elcftheros Typos* d'Athènes, du 26, 8 août 1918.

(2) Bareilles, *op. cit.*, p. 277.

CONCLUSION

La libération définitive des Grecs de l'Asie-Mineure correspond à des aspirations historiques et à des aspirations ethnologiques. Elle est conforme au droit le plus pur, à la volonté unanime de l'Hellénisme et au vœu non moins catégorique des gouvernements et des peuples civilisés. C'est ce que nous avons cru pouvoir établir dans notre étude.

Mais nous voulons encore démontrer, — et ce sera la conclusion de notre ouvrage, — qu'elle correspond aussi :

1° Aux principes d'une paix démocratique;

2° Aux intérêts de toutes les Puissances méditerranéennes et de la Turquie elle-même;

3° Enfin au souci général de voir le monde et plus particulièrement l'Orient se consacrer, dans une atmosphère de paix internationale et de paix sociale, au travail efficace qui assurera aux peuples un avenir économique et intellectuel meilleur.

I. — La question de l'Asie-Mineure et les principes démocratiques.

Depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, — à part certains rares intervalles lucides : exceptions qui ne font que confirmer la règle, — le régime turc n'a su que persécuter, exterminer et martyriser les Grecs qui, par malheur, lui étaient soumis. Les réformes libérales et démocratiques que la Porte a feint, à plusieurs reprises, de vouloir intro-

duire, ne donnèrent lieu qu'à de sinistres comédies qui se déroulaient dans des phrases et qui se dénouaient dans du sang. Et cette irréfutable constatation historique nous vaut aujourd'hui certains précieux enseignements dont nous avons l'impérieux devoir de nous inspirer dans le règlement de la question micrasiatique. D'abord, la Grèce ne peut se contenter d'aucune prétendue garantie démocratique ou promesse de futur et douteux libéralisme. Ces garanties sont offertes et ces promesses sont données aujourd'hui sous l'empire de la nécessité (1). Demain, si l'on avait la naïveté de fonder sur elles le régime de l'Hellénisme micrasiatique, elles seraient déchirées avec la même facilité, avec la même désinvolture, avec le même cynisme qu'elles l'ont été au cours du XIX[e] siècle et après la Révolution de 1908. Les *Centres nationaux* grec et arménien de Constantinople ont déjà déclaré qu'ils ne seront plus dupes (2). Nous ne le serons pas, nous non plus. La libération complète des Grecs de l'Asie-Mineure est une inéluctable nécessité.

Cette libération peut se faire dans les régions micrasiatiques, suivant l'importance numérique de l'élément hellène dans chacune d'elles, soit par l'annexion de la région à la Grèce, soit par la constitution dans d'autres régions d'États indépendants, soit par l'octroi dans les territoires principalement habités par des Turcs d'une large autonomie locale au profit des Grecs.

(1) Dès la mi-octobre la Porte avait commencé à organiser la mise en scène habituelle de la comédie des réformes. Et le 19 novembre dernier Rechid pacha a écrit la préface de cette nouvelle édition revue et corrigée du roman bien connu qui s'appelle *la Turquie Libérale*, en communiquant à la Chambre ottomane le... programme du nouveau gouvernement! Il a osé parler de la « concorde » et d'une amitié sincère entre les diverses races » et promettre la grande, l'importante concession qui consistera à « assurer les droits politiques de tous les éléments ottomans »!!

(2) V. l'*Écho de Paris* du 26 novembre 1918.

C'est intentionnellement que dans la seconde partie de notre étude, nous avons divisé l'Asie-Mineure en quatre vastes régions. Dans la première de ces régions, — Asie-Mineure occidentale, — l'élément grec est en masses compactes, et, comme le reconnaissait dès 1895 sir Charles Wilson « les musulmans y sont graduellement déplacés par les Grecs. (1) » Ces derniers y sont plus nombreux que les Turcs (1.243.531 contre 1.212.346); et ils y constituent l'immense majorité de la population chrétienne (1.243.531 sur 1.350.000 environ); ils sont enfin animés d'un sentiment patriotique tellement prononcé et qui contraste, si vivement, comme le remarque le même témoin (2), avec l'apathie de leurs concitoyens turcs, que ce serait un crime impardonnable contre la démocratie que de ne pas leur permettre de se réunir à la mère-patrie.

Nous avons d'ailleurs remarqué (3) que les musulmans eux-mêmes de cette région micrasiatique attendaient dernièrement avec impatience leur libération des armées alliées et *de l'armée grecque*. Ils sont trop habitués d'autre part à considérer les Grecs comme leurs maîtres économiques, pour pouvoir être hostiles à l'établissement de leur souveraineté politique aussi. On peut donc être certain que l'élément turc, qui peuple l'Asie-Mineure occidentale, non seulement accepterait volontiers le régime grec auquel il serait soumis, mais encore en serait sincèrement enchanté. C'est le cas de toutes les minorités musulmanes qui vivent heureuses et tranquilles dans les frontières du royaume hellénique et s'il en fallait une nouvelle preuve nous la trouverions dans l'attitude loyaliste et même dévouée dont les Turcs de Grèce, notamment ceux de

(1) Déjà cité à la page 117. En effet, en 1803 les Turcs constituaient de Smyrne les 70% de la population. Ils n'en constituent aujourd'hui que les 25%.

(2) V. p. 114.

(3) V. p. 206.

Macédoine ont fait preuve durant la guerre gréco-turque de 1912-1913 (1) et au cours de la guerre actuelle. Le *hodja* turc de Kaïlar ne disait-il pas encore récemment à M. Venizelos en Macédoine : « Nous remercions mille fois le Tout-Puissant de nous avoir accordé le bonheur de vivre sous la juste administration d'un État qui respecte les lois. Je prie le Tout-Puissant de préserver la vie et la santé de tout ceux qui le gouvernent et lui adresse jour et nuit des prières pour qu'il ne nous prive pas de la protection de cet État » (2) ? Il ne faut pas, en dernier lieu, oublier que plusieurs centaines de milliers de Grecs devront nécessairement rester incorporés dans les futures frontières de l'État turc : il y aura donc réciprocité de sacrifices.

En somme, pour ce qui concerne l'Asie-Mineure occidentale son annexion à la Grèce est ethnologiquement indispensable et politiquement très facile; elle est également possible au point de vue géographipue : elle s'impose donc de façon impérieuse.

Mais, là où l'annexion d'un territoire micrasiatique peuplé d'un grand nombre de Grecs est impossible par suite de son éloignement géographique ou d'autres considérations politiques, la fondation d'un État indépendant s'impose avec la même force et pour les mêmes raisons. Là aussi, cette solution radicale serait la seule conforme à l'idéal de la démocratie. Constantinople et ses dépendances — celles d'Asie aussi bien que celles d'Europe — devraient former un État internationalisé et neutralisé, où toutes les nationalités pourraient vivre sous un régime garantissant l'entier exercice de leurs libertés politiques, administratives et religieuses. Et quant aux vilayets asiatiques de Kastamuni et de Trébizonde, ils pourraient, à leur tour, être constitués en un État indépendant. Cette solution

(1) V. notamment Ch. Vellay : *L'irrédentisme hellénique*, Paris 1913, p. 223, 226 et René Puaux : *La malheureuse Epire*, Paris 1914.

(2) V. le *Journal des Hellènes* (Genève), 20 octobre 1918.

garantirait le développement économique des ports de la Mer Noire, dont nous avons signalé le puissant effort commercial, et serait d'autant plus légitime, que comme nous l'avons constaté dans notre dernier chapitre (1), elle est réclamée par les représentants autorisés des populations intéressées elles-mêmes.

Reste l'Asie-Mineure centrale et méridionale. Ici, les Turcs constituent la grande majorité de la population. Le droit des peuples demande par conséquent que l'État turc y soit confiné. N'empêche que de solides garanties internationales et un intelligent régime d'autonomie devront y assurer le libre développement des minorités grecques, dont nous avons longuement étudié, dans cet ouvrage, l'admirable vitalité dans ces régions. Il ne faudra d'aucune façon que le mot fameux de Joseph de Maistre y soit toujours applicable : « On dirait que Mahomet II y est entré hier et que le droit de conquête y sévit encore dans sa rigueur primitive. » Il ne faudra pas que le *Times* puisse de nouveau écrire à propos de ce pays ce qu'il écrivait le 10 mai 1853 à propos de l'empire turc : « Les informations que nous continuons de recevoir nous persuadent que les causes internes de sa décadence sont irréductibles et incurables. » Et si, comme malheureusement il faut s'y attendre, même réduit aux régions de Sivas, d'Angorah, de Brousse et de Konieh, cet empire reste toujours dans le même état où il est aujourd'hui et où il était hier, au point de vue de la civilisation et du progrès économique, eh bien! que les Puissances européennes lui accordent leur concours positif, tout en respectant scrupuleusement les mœurs, la religion, le caractère ethnique, l'autonomie scolaire, ecclésiastique, administrative, en un mot la tradition et les droits appartenant aussi bien aux musulmans qu'aux Grecs de cette région micrasiatique.

(1) V. p. 201-202.

II. — La question de l'Asie-Mineure et les intérêts des grandes Puissances.

Cette triple solution du problème de l'Asie-Mineure n'est pas seulement conforme aux exigences de la démocratie. Elle est aussi en tous points respectueuse des intérêts bien compris de toutes les Puissances méditerranéennes, aussi bien que de la Turquie elle-même.

L'Angleterre ne peut pas envisager de garantie plus positive contre les nouvelles velléités toujours possibles d'un *Drang nach Osten* germanique ou autre que celle que lui offriront l'installation de la Grèce dans l'ouest de l'Asie-Mineure, l'indépendance de l'Asie-Mineure du Nord et la réhellénisation complète de la mer Égée. La voie ferrée Berlin-Bagdad constituait entre les mains de la Turquie germanisée une menace des plus graves pour les possessions asiatiques de la Grande-Bretagne et même pour la position de cette puissance dans la Méditerranée. Eh bien! cette voie d'infiltration sera, grâce à la solution que nous préconisons, coupée définitivement dans son premier tronçon asiatique, c'est-à-dire dans la région d'Ismidt (l'ancienne Nicomédie). D'autre part le commerce britannique qui, en Asie-Mineure, accusait ces dernières années une baisse sensible au profit des empires centraux, pourra de nouveau — la Grèce étant à Smyrne — reprendre son ancien essor. Enfin l'importance de l'Égypte et de l'Arabie s'accroîtra dans des proportions extraordinaires, à la suite de la diminution de la Turquie. En avril 1912, la *Fortnightly Review* écrivait : « Si la Turquie tombait, l'Égypte — ou l'Arabie, ajouterons-nous — pourrait s'y substituer. » Ce qui alors n'était qu'une hypothèse lointaine et invraisemblable, est aujourd'hui sur le point de devenir une sérieuse probabilité. L'indépendance de l'Arabie et l'établissement du protectorat anglais en Égypte ont été les deux premières étapes vers la réalisa-

tion de ce déplacement du centre musulman de gravité. La dernière étape en sera la transformation de la Turquie en un État confiné dans des limites réduites. Et l'attribution de l'Asie-Mineure occidentale à la Grèce y contribuera grandement.

Cette solution permettra, d'autre part, à l'Angleterre aussi bien qu'à la France, de ramener sous leur contrôle les chemins de fer de Smyrne-Afioun-Kara-Hissar, qui glissaient petit à petit, dès avant la guerre, sous le contrôle allemand et qui certainement en seront à jamais soustraits depuis le jour où la Grèce s'installera dans cette région. Les Grecs donneront aussi la certitude à ces deux grandes Puissances, auxquelles le royaume hellénique est inséparablement lié, que l'Allemagne ne pourra plus jamais et sous aucun masque réapparaître dans la Méditerranée et y provoquer ces perturbations politiques dont l'arrivée de l'escadre allemande de l'amiral Trumler avait marqué en 1912 le début et qui devaient aboutir en 1915 à la germanisation presque complète, mais heureusement passagère, de tout l'Orient.

Les intérêts financiers de l'Angleterre et de la France seront à leur tour non seulement sauvegardés mais encore développés en Asie-Mineure, si sa partie occidentale se réunit à la Grèce. Nous parlerons plus loin des brillantes perspectives économiques qui, de ce fait, seront ouvertes à cette riche et importante région. Rappelons seulement ici que le nationalisme et la xénophobie économiques n'ont jamais fleuri en Grèce. C'est encore avant cette guerre que nous pouvions écrire dans un grand quotidien d'Athènes qu'en Asie-Mineure seules la France et l'Angleterre pourront soutenir efficacement l'esprit d'entreprise des Grecs et permettre à ceux-ci de contrecarrer l'effort germanique par un effort économique correspondant (1).

La France possède également des intérêts moraux de

(1) V. la *Nea Hellas* du 13/26 septembre 1913.

tout premier plan dans les territoires qui appartiennent encore à la Turquie et qui passeront, espérons-le, bientôt sous la souveraineté grecque. Est-il besoin de dire que la Grèce pourvoiera bien mieux à leur maintien et à leur développement, que la Turquie ne l'a fait dernièrement? Est-il besoin de proclamer que, liés par ces liens intellectuels que M. Alaux a eu raison de souligner (1), les Grecs de l'Asie-Mineure prêteront tout leur appui à l'œuvre des missions françaises qui ont ces dernières années tant souffert de la concurrence et qui seront mieux garanties sous le régime hellénique que sous le régime perfide et versatile d'Hamid ou des Jeunes-Turcs? C'est un écrivain catholique français qui mettait en relief dernièrement la communauté des dangers que ces missions et l'organisation chrétienne du Patriarcat grec ont eu, depuis quelques années, à affronter (2). Cette communauté de danger aura certainement marqué le début d'une collaboration des plus fructueuses.

N'oublions pas encore que la France avait jadis dans le Levant une situation commerciale de tout premier ordre. La mainmise de l'Allemagne sur la Turquie avait contribué d'une manière capitale à ce que cette situation fût en partie ruinée. Seule son étroite coopération avec la Grèce lui permettra de la rétablir dans cette période d'émulation économique et commerciale qui sera inaugurée au lendemain de la paix. Il est du plus haut intérêt pour elle que la flotte marchande grecque, dont on connaît la force et dont on peut facilement prévoir l'immense développement, puisse faire écouler en Anatolie les marchandises françaises en les débarquant dans des ports qui n'appartiendront plus seulement au point de vue économique mais au point de vue politique aussi, aux Hellènes.

(1) V. p. 102.

(2) M. l'abbé Griselle dans les *Etudes franco-grecques* d'octobre 1918, p. 411.

III. — La question de l'Asie-Mineure et les intérêts bien compris de l'Italie.

D'autre part, les intérêts bien compris de l'Italie loin de s'opposer à leur tour, à l'installation de la Grèce en Asie-Mineure pourront au contraire — placés dans un cadre de politique générale grécophile, — y trouver une puissante garantie de développement amical. L'Hellénisme constitue en Orient une force économique dont il est de l'intérêt de tout le monde de rechercher le concours. Certains Italiens prétendent que Smyrne entre les mains des Grecs pourra nuire aux intérêts commerciaux de l'Italie. C'est, selon nous, la réédition de la même opinion qui voudrait que la politique italienne fût hostile à la Grèce, parce que Salonique peut concurrencer Brindisi! Nous avons essayé autrefois de montrer la fausseté de ce calcul et de prouver que cette prétendue opposition des intérêts de la Grèce et de l'Italie peut au contraire être facilement remplacée par une entente des plus profitables pour les deux pays (1). Il en est de même avec la question de Smyrne. L'*Epoca* de Rome écrivait en juin dernier : « La lutte entre les empires centraux et l'Europe latine se terminera nécessairement par la réalisation de la grande artère ferroviaire transversale, allant de Vallona à Constantinople, qui, par Scutari et Nicomédie (Ismid) reliera de la manière la plus logique et la plus libre l'Asie à l'Europe »(2). Or, si l'on s'aperçoit facilement des immenses avantages économiques que la réalisation, à présent possible, de ce projet, vaudrait à l'Italie, on ne comprend pas, par contre, la raison pour laquelle elle serait accompagnée d'une politique hostile à l'attribution de l'Asie-Mineure occidentale à la Grèce, et en général d'une atti-

(1) V. le *Journal des Débats* du 27 janvier 1917.

(2 Cité par le *Messager d'Athènes*.

tude grécophobe. La ligne ferrée Vallona-Nicomédie n'aurait aucun rapport géographique avec les territoires asiatiques de la Grèce. Et, en revanche. elle traverserait, pendant presque tout son parcours balkanique, des territoires helléniques. L'intérêt de l'Italie ne lui fait-il donc pas un devoir de rechercher l'amitié plutôt que de provoquer le mécontentement de la Grèce? Et, d'autre part, l'intérêt économique que, sans la création de cette ligne interbalkanique, l'Italie pourrait avoir à maintenir sa position commerciale à Smyrne, ne serait-il pas considérablement diminué depuis le jour où elle correspondrait avec l'Asie par une ligne bien plus directe?

D'ailleurs pourquoi ne pas placer la question sur le terrain de la collaboration? Quel intérêt sérieux et avouable de l'Italie serait-il lésé par la réunion de l'Asie-Mineure occidentale avec la Grèce? Et qu'est-ce qui empêche la collaboration asiatique de deux pays, auxquels la géographie assigne une tâche commune? A Smyrne même et ailleurs l'Italie ne fera-t-elle pas une politique économique bien plus féconde et bien plus positive en gagnant la confiance de la population locale qui y détient presque tout le commerce, qu'en provoquant chez cette population des sentiments de rancune et un état d'esprit nuisible avant tout aux intérêts italiens?

Nous pensons sincèrement que l'Italie devrait voir dans l'installation de la Grèce en Asie un sujet de joie plutôt que de regret. Nous tenons à le répéter : le Grec, surtout quand il est commerçant et navigateur, n'est jamais xénophobe. N'est-il donc pas dans l'intérêt de l'Italie que ce soit lui le maître de Smyrne, au lieu que l'héritage du Turc y soit peut-être un jour recueilli par quelqu'un d'autre, plus encombrant, plus exclusif et plus protectionniste? Et n'est-il pas préférable qu'une solution favorable à la Grèce intervienne dans la question de l'Asie-Mineure occidentale, — solution qui ne modifierait pas dans ces parages le

statu quo des grandes Puissances — au lieu d'une solution qui comporterait un privilège, tant soit petit, en faveur d'un grand Etat méditerranéen, et qui obligerait les autres Etats méditerranéens de rechercher et d'obtenir un privilège analogue et de provoquer ainsi une regrettable rivalité?

IV. — La question de l'Asie-Mineure, l'intérêt de la Turquie et de la paix internationale.

Il est facile, en dernier lieu, de montrer tout le profit que la Turquie elle-même pourra recueillir de la triple solution de la question micrasiatique que nous proposons. Débarrassés de la tentation qui réveillait périodiquement leurs instincts barbares et qui les poussait à commettre ces crimes qui les ont rendus si tristement célèbres, les Turcs pourront enfin se créer une tradition d'humanité et acquérir petit à petit cette civilisation européenne qui n'a fait jusqu'ici que les effleurer. Réduits aux régions vraiment turques, ils seront entre eux, ou presque ; de solides garanties les empêcheront irrévocablement d'enfreindre au respect total qu'ils doivent aux Grecs et autres chrétiens qui constitueront parmi eux des minorités autonomes ; leurs ambitions conquérantes seront réduites mais peut-être des ambitions plus hautes et plus nobles pourront-elles être cultivées sur ce terrain si particulier qu'est l'âme turque ; enfin, leurs préoccupations étant moindres dans le domaine international, les Turcs pourront concentrer leur attention sur eux-mêmes et essayer d'obtenir cette organisation dont ils n'ont jamais, jusqu'ici, connu fût-ce le premier mot. Patronnés, à la rigueur, par les Européens, ils pourront un jour commencer à faire chez eux ce que leur fanatisme, désormais voué au sommeil, ne leur a pas permis depuis cinq siècles, de faire sur les territoires étrangers où ils campaient sans pouvoir ni moralement ni politiquement s'acclimater.

Et cette considération nous amène à envisager, en dernière analyse, l'intérêt général que présente la solution de la question de l'Asie-Mineure que nous proposons ici. « Au point de vue de la civilisation humaine, écrivait, il y a un an, un Allemand, le docteur Stuermer (1), au point de vue de la morale, de la liberté des peuples et de la justice, pour le progrès mondial et pour le développement économique des contrées si importantes qui forment l'empire ottoman, son écroulement est un des résultats les plus brillants, les plus dignes d'une joie sans mélange que la guerre ait apportés. »

Il est impossible à un homme sensé de ne pas souscrire entièrement à ces paroles. Mais on peut difficilement ne pas reconnaître aussi tous les avantages d'ordre général qu'entraînerait le complément de cet écroulement de l'empire turc, c'est-à-dire la libération de l'Hellénisme asiatique et la réunion des Grecs de l'Asie-Mineure occidentale à leur mère-patrie.

Une Grèce puissante et libre de tout souci international est, pour l'univers entier, une impérieuse nécessité. Sa position géographique est telle qu'elle est appelée à être la gardienne du carrefour où se heurtent une multitude d'intérêts contraires, de civilisations différentes, de mouvements nationaux divergents. L'Hellénisme est à ce titre un élément essentiel de la paix orientale, par conséquent de la paix mondiale aussi. Pacifiques de nature et assimilateurs plutôt que guerriers, les Grecs, qui ont le désavantage pour eux, mais l'avantage au point de vue général, de ne constituer qu'une nation peu nombreuse, sont les arbitres tout indiqués de l'Orient méditerranéen, où ce rôle ne pourrait être tenu ni par une grande Puissance, qui, même pacifique, provoquerait la méfiance et la jalousie, ni par un petit état belliqueux, qui — comme la Bulgarie par exemple — donnerait toujours des motifs de conflits, quand il ne les déclencherait pas lui-même.

(1) Dr Stuermer : *Zwei Kriegsjahre in Konstantinopel*, 1917.

Mais pour que la Grèce puisse jouer le rôle modérateur et pacificateur que la géographie lui a dévolu, il faut qu'elle soit unie et respectable. Il faut notamment qu'elle puisse circuler librement dans ce qui fut de tout temps son domaine national, dans ces territoires et dans ces mers, auquels elle a toujours su conserver leur caractère hellénique. La mer Egée est une mer grecque. Elle a toujours lié et n'a jamais séparé les deux rives qui font face l'une à l'autre par-dessus ses flots bleus. Posséder l'une de ces rives et être privé au point de vue politique de l'autre, — c'est pour les Grecs une antinomie que les nécessités de leur vie n'ont jamais pu tolérer et que leur effort millénaire a toujours consisté à vouloir détruire. Pour être pacificateur, il faut être avant tout pacifique. Or l'Hellénisme ne pourra jamais, en dépit de son instinct qui hait la guerre, être pacifique, si cette antinomie n'est pas éliminée pour toujours. Pour remplir sa mission pacificatrice, il lui faut donc absolument obtenir la satisfaction de ce qui est chez lui non seulement un droit, mais aussi un besoin — ce même besoin, d'ailleurs, qui a justement créé, dans l'antiquité, ce droit.

V. — La question de l'Asie-Mineure et l'avenir de la civilisation.

N'oublions pas d'ailleurs que l'observation du principe des nationalités apparaît aujourd'hui, en Orient de même qu'en Occident, comme la meilleure garantie de la paix sociale et de la civilisation. Heurter le sentiment national d'un peuple c'est lui prouver la vanité d'une idée — l'idée démocratique — qui est le seul contrepoids possible opposé aux réactions militaristes aussi bien qu'aux exactions de l'anarchie. C'est introduire chez ce peuple déçu la tentation de rechercher dans un effort dominateur intérieur le débouché que son sentiment n'a pas su trouver dans un

effort libérateur extérieur. C'est lui refuser cette unité morale, cette fille de l'unité nationale et cette mère de l'unité sociale. C'est le pousser à la dictature ou au bolchévisme, en tout cas à la poursuite de ce qu'il croira être un idéal plus accessible que celui dont on lui a refusé la réalisation. C'est l'attacher au corbillard de la discorde et de la guerre civile au fond duquel il devra déposer son âme et qui le traînera bientôt derrière lui, brisé et vaincu, au lieu de le laisser courir heureux, sain et toujours jeune, au-devant du char triomphal de la patrie et de la démocratie... Or, rappelons-nous que c'est en Asie-Mineure que les Grecs ont toujours cherché la fin de leurs discordes et le ciment qui affermit leur union !

Au point de vue économique aussi la réalisation des vœux micrasiatiques de l'Hellénisme sera une œuvre d'une utilité générale. Personne n'ignore les dons remarquables que possède le travailleur et le commerçant grec. L'Asie-Mineure l'enrichira et, lui-même, enrichi, lui rendra cette richesse au centuple. Aidé par les capitaux étrangers, il pourra ramener sur ce pays son ancienne prospérité, que jusqu'ici l'administration turque ne faisait presque rien pour y rétablir. Le monde méditerranéen, l'Europe entière devra ainsi à ce peuple régénérateur une gratitude immense pour avoir, en échange de la reconnaissance de son droit, payé sa dette à l'univers, en contribuant à l'amélioration du bien-être économiqne de tous les peuples.

Enfin, au point de vue de l'avenir intellectuel de l'Orient, la libération de l'Asie-Mineure grecque et le rattachement de l'Eolie, de l'Ionie et de la Doride à la Grèce est appelée à exercer une influence salutaire. Forts et unis, les Hellènes pourront se consacrer, non seulement au travail économique, mais aussi à ce travail spirituel qu'ils ont toujours poursuivi, dans l'antiquité, parallèlement avec l'autre. Affranchis de toute menace, ils pourront orienter leur

activité et leur intelligence vers ces objectifs abstraits qu ouvrent la voie aux réalisations pratiques, vers ces conquêtes purement morales qui sont l'apanage des peuples libres et la première source de leur grandeur et de leur puissance. Et alors leur tâche civilisatrice commencera, cette tâche qu'on ne peut hélas ! remplir ni lorsqu'on se bat ni lorsqu'on est persécuté, — cette tâche qu'en tous cas l'Hellénisme ne pouvait pas assumer avec élan et poursuivre pour le bien de l'humanité avant qu'il n'eût terminé et réalisé son autre mission : celle que son histoire lui dictait, celle que cette guerre lui aura permis d'accomplir, celle qui avait pour objet la libération de ses frères asservis.

APPENDICE

Nous avons à peine eu le temps de signaler, dans le texte de notre ouvrage (v. p. 120), le livre que le professeur allemand Karl Dieterich a publié en 1915 à Leipzig, sous le titre : *Das Griechentum Kleinasiens*, et que nous n'avons pu nous procurer que tout dernièrement. Sa lecture est tellement instructive et le témoignage que ce livre comporte est tellement précieux, que nous n'hésitons pas à en traduire ici, en appendice, quelques passages. Nos lecteurs n'y verront d'ailleurs que la confirmation de notre propre exposé.

« ...Il est un fait que les Grecs ont toujours prédominé au point de vue économique et intellectuel dans l'Asie-Mineure occidentale, et non pas par la violence ou par l'infiltration,... mais par leur développement intérieur, sur le territoire même de l'Asie-Mineure et grâce à une histoire longue de plusieurs siècles. » (Page 3.)

« ...Dès les premiers temps de l'histoire hellénique, depuis le xe siècle av. J. C., les régions voisines de la côte occidentale n'étaient qu'une suite de cités grecques qui ont posé les fondements de la civilisation ionienne et éolienne. » (Page 4.)

« Durant de longs siècles, l'Hellénisme micrasiatique s'est étendu vers l'est, soit par des moyens pacifiques, soit à la suite de guerres... Jusqu'à la fin des dix premiers siècles de notre ère, pendant que la péninsule balkanique et la Vieille-Grèce étaient envahies et dévastées par les Goths, les Avares et les Slaves, et se voyaient atteintes dans leur ancienne culture, l'Asie-Mineure était un pays densément peuplé, prospère et tout rempli de grandes villes, dont les habitants ajoutaient la foi chrétienne à leur éducation hellénique. La tradition scientifique y était vivace, intimement associée aux noms d'Arrien, de Dion Cassien, de Strabon, d'Epictète. Et jusqu'à la fin du xive siècle av. J. C., les plus importants historiens de Byzance étaient originaires de l'Asie-Mineure, tels Michel Psellos (xie-xiie siècles), originaire de Nicomédie, Michel Attaliotis (xie siècle), d'Adalia (Pamphylie), Nikitas Akominatos (xiie-xiiie siècles), originaire de Phrygie, Georges Pachyméris (xiiie-xive siècles), de

Nicée, Nicéphore Grégoras (XIVe siècle), du Pont. » (Page 5.)

« L'Asie-Mineure fut enfin le point de départ d'une nouvelle poésie épique, héroïque et populaire. Comme les Allemands ont eu leur *Nibelungen*, les Français leur *Chanson de Roland*, les Anglais leur *Beoroulf*, les Grecs du moyen-âge ont eu l'épopée de Digenis Akritas qui, découverte il y a à peine quelques dizaines d'années et très largement répandue parmi les populations grecques, décrit les luttes poursuivies par les empereurs de Byzance contre les Sarrasins. » (Page 6.)

« Au point de vue politique, aussi bien qu'au point de vue cultural, l'Asie-Mineure fut toujours à l'époque byzantine un foyer d'Hellénisme. Toutes les grandes dynasties qui se remplaçaient à la tête de l'empire, en étaient originaires : les Isaures (717-867), les Arméniens (867-1057), les Comnènes (1057-1185), les Lascaris (1204-1261), les Paléologues (1261-1453)... Sans ces familles nobles, qui étaient puissantes à la fois et énergiques, l'empire de Byzance et l'Hellénisme en général seraient depuis longtemps tombés en décadence, et l'avalanche turque aurait submergé plusieurs siècles plus tôt les Balkans et la Hongrie si les Grecs de l'Asie-Mineure n'avaient pas réussi à enrayer sa progression, grâce à ces luttes sévères qui durèrent trois cents ans. » (Page 6.)

« Le nombre des Grecs du Pont et de Cappadoce ne peut qu'être très difficilement établi, car nombreuses sont les communautés qui sont composées de cryptochrétiens (*Kryptochristen*), lesquels reconnaissent l'islamisme et parlent le turc pour des raisons politiques mais appartiennent secrètement au christianisme et ont toujours fidèlement conservé leur caractère hellénique. » (Page 13.)

« L'administration et la vie économique ne furent pas sensiblement modifiées sous le joug turc. Les villes qui, sous la souveraineté grecque, constituaient des centres commerciaux et administratifs ont maintenu leur ancien caractère sous les Turcs ; et, pour la plupart, elles ont même conservé leurs anciens noms helléniques, en témoignage de la vigueur de leur tradition de culture quinze fois séculaire (Smyrne, Proussa ou Brousse, Pergame, Magnésie, Attalia ou Adalia, Adana, Tarse, Ikonion ou Konieh, Anghyra ou Angorah, Césarée, Amassie, Trébizonde ou Trapezous, Sinope, Amissos, etc.) » (Page 13.)

« L'esprit éternellement remuant et entreprenant du Grec s'introduisant dans l'organisme social turc ouvrit en lui une double et dangereuse brêche, d'abord à cause du commerçant

et ensuite à cause de l'agriculteur grec. L'un comme l'autre avaient devant eux, dans les régions du littoral occidental et des îles de l'Asie-Mineure, qui sont de tout temps habitées par des Grecs, un champ d'action qui, peu étendu au début, s'amplifiait lentement mais constamment. (Page 15). »

« Dans un esprit d'envie et de dédain, les Turcs appellent Smyrne « Smyrne l'infidèle » (*Giaour Izmir*) ». (Page 17).

Aux pages 17-18, Dieterich écrit qu'à Phocée (dont les anciens habitants ont fondé Marseille), sur une population de 8.000 habitants, les 6.000 sont des Grecs. A la Nouvelle-Phocée, sur 5.000, les 4.000 sont Grecs. Les 25 à 30.000 habitants d'Aïvali et les 6.000 d'Adramit sont presque tous Grecs. Et, après avoir donné encore quelques renseignements statistiques, l'auteur ajoute :

« Cette couronne de colonies helléniques qui couvre toute la région s'étendant au sud et au nord de Smyrne, constitue une puissante force, non seulement économique, mais aussi intellectuelle que d'habitude on déprécie, comme en général on n'apprécie pas à sa valeur ce facteur idéal qui, à côté du facteur matériel, distingue tellement l'Hellénisme, et qui ne lui a jamais fait défaut, même aux temps de sa plus grande décadence nationale. Cet idéalisme a sa racine dans le puissant sentiment national des Grecs, dans ce sentiment qui se nourrit du grand passé intellectuel de la race et se manifeste principalement par les soins apportés au développement et à l'entretien des écoles. » (Page 22.)

« Les plus anciennes écoles, nous les rencontrons à Smyrne, à Aïvali, à Tchesmé... Ce ne sont pas des écoles sommaires, mais des centres de haute culture... L'*Ecole Evangélique* de Smyrne date de 1708. » (Page 23.)

Il est à peine nécessaire de relever tout ce qu'il y a d'éloquent et de décisif dans ce témoignage allemand. Et si nous ajoutons que le livre de Dieterich a été publié après que, pour la première fois, l'Entente a promis, en 1915, à la Grèce la libération de l'Asie-Mineure, et qu'il fut écrit par un allié de la Turquie et avec l'autorisation de la censure allemande, nous considérons comme superflu d'insister davantage sur les droits de l'Hellénisme micrasiatique qui, proclamés par un ennemi appartenant au pays qui s'est toujours dressé contre les aspirations des petits peuples, ne pourront sans doute pas être méconnus par les amis de la Grèce qui ont toujours été les champions de la vérité et de l'indépendance nationales.

17 décembre 1918.

TABLE DES MATIÈRES

EPIRE DU NORD · THRACE



D · THRACE · ASIE MINEURE




Populations Grecques
en Asie Mineure et dans la Péninsule Balkanique
en dehors des frontières actuelles du Royaume de Grèce.
1 _ Au nord de la ligne de Florence { Epire du Nord. 120.424 / Albanie 65 647
2 _ Bulgarie 43 487
3 _ Vilayet de Constantinople (y compris le Sandjak de Tchataldja). 364.459
4 _ » Andrinople 366.363
5 _ » Brousse 278.421
6 _ » Aidin 622 810
7 _ » Koniah 87.021
8 _ » Angora 45.873
9 _ » Sivas 99.376
10 _ » Castamouni 24.919
11 _ » Trébizonde 353.533
12 _ » Adana 70.000
13 _ Sandjak indépendant d'Ismid 73 134
14 _ » » de Bigha (Dardanelles) 32.830
15 _ Dodécanèse, (Rhodes, etc) 102.727
16 _ Imbros, Ténédos et Castellorizzo 21.877
17 _ Chypre 233.000
Total 3005.901
Grecs.
Turcs.
Arméniens.
Bulgares.
Albanais.
(Les populations sont proportionnelles à l'épaisseur des hachures de couleur.)
ANGORA
KONIAH
ADANA
ALEP
BEÏROUT
MAMOURET EL AZIZ
DIARBÉKIR
CHYPRE
LEVKOSIA
Larnaka
Limisso
Famagousta
Presq. de Karpasos
Golfe d'Adalia
G. d'Alexandrette
Adalia
Mersina
Selefke
Tarsous
Alexandrette
Antioche
Latakieh
Hamah
Homs
Tripoli
Djebail
BEÏROUT
Marach
Ourfa
Malatia
Kaisarieh (Césarée)
Nigdeh
Koutaya
Afioun-Kara-Hissar
Isparta
Bourdour
Kir Chehr
Yozgad
Lac Salé
Karapounar
Karaman
ERRANÉE
30°
35°
IMP. CHAIX, PARIS



CORFOU
JANINA
Trikala
Larissa
Volo
Karditsa
Arta
Pexos
Antipaxos
Prévésa
Leucade
Maure
Agrinion
Ithake
CEPHALONIE
Argostoli
G. de Patras
Patras
G. de Corinthe
Lamia
Livadia
Thèbes
EUBÉE
Chalcis
SPORADES SEPTLES
Halanesos
Giura
Piperi
Chora
Skopelos
Xenoresi
Skantzoura
Skyros
Skyropoulon
Balaxa
Sarakimonesi
Strati
MYTILÈNE
(LESBOS)
Mytilène
Tenedos
T.Adasi
G. d'Edremid
Psara
Antipsara
CHIO
Chio
MER EGÉE
Zante
ZANTE
MORÉE
Corinthe
Pirée
ATHÈNES
Salamine
Pyrgos
G. d'Arcadie
Argos
Nauplie
Egine
Poros
Tripolis
G. de Nauplie
Hydra
Spetzai
Arcadie
Kalamata
Sparte
Marathonisi
G. de Koroni
G. de Marathonisi
Sapientsa
Cabrera
Cérigo
Andros
Makronesi
Kea
Tinos
Gyaros
Syra
Piperi
Thermia
Mykonos
Delos
Seriphos
Siphnos
Paros
Antiparos
Naxos
CYCLADES
Belopula
Falkonera
Kimolos
Polynos
Milo
Annane
Polykandros
Heraklia
Karos
Nios
Amorgos
Anhydros
Astypalaia
Ophidusa
Kunupia
Therasia
Santorin
Christiana
Anaphi
Pacheia
Makra
Denusa
SAMOS
Nikaria
Phurni
Dimina
Gaidano
Patmos
Arki
Lipsos
Leros
Levitha
Kinara
Kalymnos
Kos
Iali
Nisyros
Tilos
Symi
Syrnos
Nisia
Alimnia
Halki
Rhodes
RHODES
Lachavia
Zaphrana
Karabian
Stakida
Saria
Chamilo
Avgon
Unia
Karpathos
Armathia
Kassos
Ianitsades
Elasa
Kupho
Gaidaro
Dia
LA CANÉE
CRÈTE OU CANDIE
Candie
Gaudo Poulo
Gozzo
Cerigotto
MER DE CANDIE
MER IONIENNE
MER MÉDITERR
BROUSSE
Balikesser
(Karassi)
Edremid
(Adramit)
Aivadjik
Kemer
Aivali
Bighadjik
Soma
Sandirgi
Pergame
Dikeli
Kirk Aghadji
Akhissar
Demirdji
SAROUKHAN
Guerdes
Magnésie
Menemen
Kara-bournun
G. de Smyrne
SMYRNE
Kassaba
Salihli
Sart
Koula
Takmak
Ala Cher
Tchesme
Alatcata
Vourla
Baindir
Odemish
Sivri-Hissar
Tireh
AÏDIN
Aïdin
Nazilli
Sara Keui
Bosdogan
Denizli
Yarem Gheme
Adji Badem
Kara Agaadj
Tchine
Kir Oba
Mendelia
Milas
G. de Mendelia
Asin Kalé
Kulkuk
Moughla
MENTECHE
Bodroum
(Alikarnasse)
Orak
G. de Kos
Giova
Marmaris
Keuidjies
Dalian
Dalaman
Makri
G. de Makri
Koutaya
(Kutahia)
Sémav
Guédiz
Afioun-Kara-Hissar
Duchak
Bolvadin
L. Chehr
Sandikli
Tchivril
L. Hoiran
Yalovatch
Ak Cheïr
Kara-Agatch
Egerdir
L. Egerdir
L. Krili
Isparta
Bourdour
Tchal
Demirdji
Boulladur
Téféni
Akséki
Adalia
Golfe d'Adalia
Ehmeli
Kasch
Castellorizzo
Sivri Hissar
Sakaria
Mouhalediji
Kapoudak
Eskichehr
Edrenos
Aziziè
ASIE
35°
20°
25°
LÉGENDE
Limites d'États.
Limites de l'Epire du Nord.
Ligne de la Décision de Florence 1914.
Limites de Vilayets ++++ Sandjaks ---- Cazas.......
Chemins de fer.
Fleuves et rivières.
Echelle de 1/2.175.000
0 10 20 30 40 50 100 150 200K.
H. PIDOT, Cartographe, 4 rue de Jessaint, Paris.

